

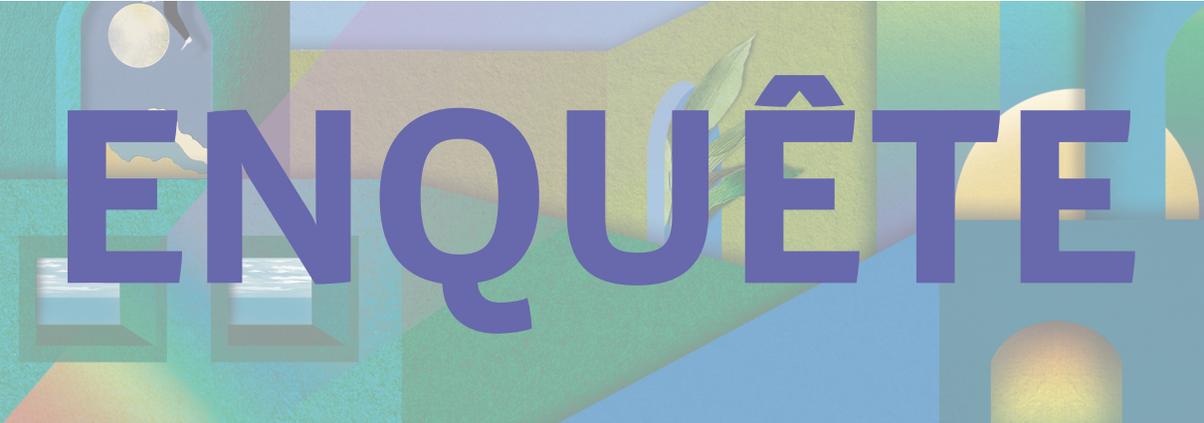


COMMISSION NATIONALE  
CONSULTATIVE  
DES DROITS DE L'HOMME

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

# ÉTAT DES LIEUX DE L'HÉTÉRONORMATIVITÉ ET DES PRÉJUGÉS À L'ÉGARD DES PERSONNES LGBTI EN FRANCE

RAPPORT RÉDIGÉ PAR MICKAEL DURAND,  
SUR L'ENQUÊTE QUANTITATIVE DE LA CNC DH  
« PRÉJUGÉS À L'ENCONTRE DES PERSONNES  
LGBTI » CONDUITE EN JUILLET 2020



ENQUÊTE



Créée en 1947, à l'initiative de René Cassin, Prix Nobel de la Paix, la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) est l'Institution nationale française de promotion et de protection des droits de l'Homme, accréditée auprès des Nations Unies. Elle a trois missions principales : conseiller les pouvoirs publics dans le champ des droits de l'Homme et du droit international humanitaire; contrôler le respect par la France de ses engagements en la matière ; et éduquer et sensibiliser aux droits humains.

En 2018 la CNCDH s'est vu confier par le Premier ministre un nouveau mandat d'évaluation de la politique publique de « lutte contre la haine et les discriminations anti-LGBT ». Dans ce cadre, à l'instar de son baromètre annuel sur les perceptions et les attitudes vis-à-vis du racisme et les opinions à l'égard de l'Autre, la CNCDH a commandé une enquête sur les préjugés et les idées reçues à l'encontre des personnes LGBTI.

Le présent rapport rédigé par Mickael Durand, sociologue, présente, de manière exhaustive, les résultats de cette enquête inédite. Un résumé des principales conclusions figure dans le rapport « Orientation sexuelle, identité de genre et intersexuation : de l'égalité à l'effectivité des droits » (aussi disponible sur le site Internet de la CNCDH).

# Table des matières.

<b>1. Une nouvelle normativité à l'égard des minorités sexuelles ?</b>	<b>11</b>
1.1. Un niveau d'acceptation remarquable.	14
1.1.1. Un fort niveau de « tolérance », l'évolution attendue des opinions.	14
1.1.2. Une faible emprise des stéréotypes.	17
1.1.3. Une acceptation dans l'entourage familial forte mais moins affirmée pour la transidentité.	20
1.1.4. Une sociabilité mixte et « <i>friendly</i> » répandue.	26
1.2. L'acceptation : une norme en tension.	31
1.2.1. Des opinions plus nuancées qu'il n'y paraît.	31
1.2.2. Des stéréotypes persistants.	34
1.2.3. Une préférence pour l'hétérosexualité et une acceptation par défaut.	39
1.3. Des variations de la « tolérance » selon les appartenances sociales.	40
1.3.1. Le <i>gender gap</i> de l'acceptation.	43
1.3.2. L'effet attendu de la religiosité.	53
1.3.3. Âge et niveau de diplôme : des différences ténues.	55
1.3.4. Le cas surprenant de la taille d'agglomération.	59
1.3.5. Le positionnement politique : l'acceptation serait-elle de gauche ?	63
1.3.6. Bilan de la partie I.	71
<b>2. Quels sont les déterminants de la « tolérance » et de l'acceptation ?</b>	<b>73</b>
2.1. Opinions hétérosexistes et représentations stéréotypées : quels facteurs ?	79
2.1.1. Hétérosexisme et intolérance : religiosité, sociabilité avec des LGB, et adhésion aux stéréotypes.	79
2.1.2. Les tests projectifs : des réactions hétérosexistes, ethnocentristes, et genrées aux images.	88
2.1.2.1. L'indignation face à la discrimination : une question de sexe, d'hétérosexisme, et de religiosité.	88
2.1.2.2. La bienveillance à l'égard des parents homosexuels : une question de sexe, d'hétérosexisme, et de sociabilité LGB.	89
2.1.2.3. Laverne Cox : une question d'hétérosexisme et d'ethnocentrisme.	90
2.1.3. L'adhésion aux stéréotypes LGBT : une question de fréquentations des LGB ou de niveau d'hétérosexisme ?	91
2.2. L'acceptation « concrète » : l'absence d'effet du niveau de diplôme et de l'autoritarisme.	101
2.2.1. Accepter son entourage : une question de fréquentation de LGB, de stéréotypes, et d'hétérosexisme plus que du niveau de diplôme.	101
2.2.2. Être embarrassé par les LGBT : une question d'attitudes et de fréquentation de personnes LGB plus que du niveau de diplôme.	106
2.3. Côté les minorités sexuelles : importance du niveau d'hétérosexisme et ambivalence du niveau d'éducation.	107

<b>2.4. L'effet propre de l'identité LGB+ : des répondant.e.s plus acceptant.e.s et moins hétérosexistes.</b>	<b>112</b>
2.4.1. Des attitudes sociopolitiques à part ?	112
2.4.2. Une « <i>gayfriendliness</i> » plus évidente ?	113
2.4.3. Bilan de la partie II.	114
<b>3. Conclusion, discussion et pistes.</b>	<b>119</b>
3.1. Des violences à l'égard des LGBTI qui perdurent.	120
3.2. Favoriser la fréquentation de LGB, familiariser avec les problématiques LGBTI, et renforcer l'action associative.	123
<b>Annexes.</b>	<b>127</b>
<b>Références.</b>	<b>153</b>



L'enquête commanditée par la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH)<sup>1</sup> dans le cadre de son mandat de rapporteur national indépendant sur la lutte contre la haine et les discriminations anti-LGBTI est la première enquête de cette ampleur en France. Si plusieurs enquêtes sur les deux dernières décennies<sup>2</sup> se sont intéressées au vécu et perceptions de la discrimination et des violences subies par les populations LGBTI<sup>3</sup>, peu d'enquêtes se sont emparées de la question corolaire : comment la majorité non-LGBTI voit et cohabite avec ces minorités ? Quelques analyses de sondages d'opinion montrent l'évolution des mentalités en France (Réguer-Petit *et al.*, 2017; Roux, 2019), mais les questions posées sont peu nombreuses et parfois vagues. Ce rapport vise à faire un état des lieux plus fin sur la question.

D'après la grande enquête représentative de la population française Contexte de la sexualité en France, en 2006, 60 % de la population considère que l'homosexualité est « une sexualité comme une autre », 10 % que c'est « un problème psychologique » et 17 % « une sexualité contre-nature » (Bajos et Beltzer, 2008, p. 259). L'actualité rappelle régulièrement l'ambivalence profonde qui marque l'évolution de la place sociale de ces minorités dans les démocraties occidentales : dans le même temps que le mariage s'ouvre aux couples de même sexe, en France et aux États-Unis par exemple, des mouvements conservateurs s'opposent à l'accès à des droits nouveaux, alors que des personnages LGBT sont de plus en plus présents dans les médias, les violences homophobes sont de plus en plus médiatisées<sup>4</sup>, et malgré la multiplication des supports associatifs, brochures, et sites internet d'aide à destination de ces populations, les jeunes LGBT ont toujours une prévalence au suicide beaucoup plus élevée que la population générale (Beck *et al.*, 2014). Dès le début des années 2000, des chercheurs relevaient le « paradoxe de la "reconnaissance sociale" » marquant une « crise de la normalisation » (Broqua *et al.*, 2003). Si la place sociale des gays et lesbiennes s'améliore, notamment avec les mesures symboliques fortes que sont le pacs en 1999 et le Mariage pour tous en 2013, il n'en reste pas moins que des différences ou des formes de contrôle demeurent qui préservent la hiérarchisation des sexualités (Rault, 2007; Meslay, 2020). Dans ce contexte, la catégorie homosexuel.le de plus en plus visible socialement agit soit comme « refuge », soit comme « repoussoir », et induit des prescriptions contradictoires de normes, que d'autres ont résumé ainsi : « l'incitation à dire son homosexualité en dépit du risque d'exposition à l'homophobie, l'incitation à la conjugalité en dépit de sa reconnaissance partielle, l'incitation à se protéger du sida en dépit de l'impossibilité de se projeter dans l'avenir sur un mode équivalent à celui des hétérosexuels (par la transmission intergénérationnelle en particulier) » (Broqua *et al.*, 2003, p. 29). D'autres encore soulignent que, même si l'acceptation par les proches augmente, des spécificités assez fortes et des difficultés persistent dans les trajectoires des jeunes homosexuel.le.s, comme l'expérience du rejet, qui nuancent l'idée de « banalisation » de l'homosexualité (Rault, 2011; Girard, 2010). Cette dynamique de « banalisation » renvoie à la reconnaissance sociale et à la présence sociale (ou visibilité) accrues de certaines de

1 Sauf mention contraire, tous les graphiques ont pour source : CNCDH, enquête sur les préjugés LGBTI, juillet 2020

2 Il s'agit surtout d'enquêtes sur la sexualité et la santé qui posent des questions sur le bien-être et la discrimination de personnes LGBT. On peut citer les *Enquête Presse Gaie*, depuis les années 1980, l'enquête franco-canadienne Net Baromètre Gay, l'enquête CSF de 2006, ou plus récemment l'enquête *Virage* de l'Ined.

3 Acronyme pour lesbienne(s), gay(s), bi(s), trans', intersexes(s). Pour fluidifier la lecture, les majuscules de l'acronyme pourront parfois être isolées, comme dans, par exemple « les LG et les B mais pas les T ».

4 On peut penser à l'agression de Wilfried de Bruijn en avril 2013, passé à tabac dans le 19ème arrondissement de Paris, ou à l'attentat dans une discothèque gaie d'Orlando aux États-Unis en juin 2016.

ces minorités, et au fait que la sexualité non-hétérosexuelle puisse être plus anecdotique dans la définition de la personne, processus qui peut donner l'illusion de l'entrée de ces minorités dans la norme (Chauvin *et al.*, 2013, p. 76-77). Quant aux personnes trans' et intersexes, l'avancée des droits est loin d'être aussi nette que pour les homosexuel.le.s. Il faut attendre 2016 pour que les personnes trans' en France ne soient plus soumises au suivi psychiatrique et à la stérilisation forcée comme condition du changement de sexe à l'état civil. Les parcours de soins sont contraignants, la psychiatrisation est toujours source de souffrances, la médicalisation source de mutilations, et les difficultés de changement d'état civil, source de multiples complications administratives ou quotidiennes, sans compter les agressions<sup>5</sup>, la stigmatisation, et autres discriminations toujours prégnantes et virulentes (Beaubatie, 2016; Alessandrin, 2018). Dans un tel contexte, éclairer les préjugés à l'égard des LGBTI, et les valeurs façonnant le rapport des individus à ces minorités, revêt un intérêt central.

Le sondage a été réalisé par Harris Interactive entre le 22 et 27 juillet 2020 en ligne, par panel. L'échantillon est représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus par la méthode des quotas (sexe, âge, catégorie socioprofessionnelle, et région des répondant.e.s). La base de données contient 2045 répondant.e.s, dont 1746 personnes s'auto-définissant comme hétérosexuelles (85 % de l'échantillon), 161 personnes (8 % de l'échantillon) comme homosexuel.le, bisexuel.le, asexuel.le, pansexuel.le (désigné.e.s par LGB+), 21 personnes ayant choisi « autre », et 117 personnes (6 % de l'échantillon) ayant choisi de ne pas répondre à la question d'auto-identification<sup>6</sup>. Les pourcentages et analyses sont établis à partir des 1877 personnes qui ne se sont pas définies comme LGB+. On parlera d'« échantillon hétérosexuel », malgré les 117 personnes ayant refusé de se définir sexuellement<sup>7</sup>. Le sous-échantillon LGB+ sera mobilisé ponctuellement afin d'établir des comparaisons, mais il est important de garder à l'esprit qu'il n'est pas représentatif de cette population.

5 On peut penser à l'assassinat de Vanessa Campos en île-de-France qui avait mobilisé la communauté trans' en France en août 2018.

6 La question était posée ainsi : « Diriez-vous que vous êtes : hétérosexuel(le) / homosexuel(le), lesbienne, gay / bisexuel(le) / asexuel(le) / pansexuel(le) / autre (préciser) ».

7 Les 1877 hétérosexuel.le.s comprennent donc celles et ceux qui se sont auto-identifié.e.s comme « hétérosexuel.le.s », les 117 non-réponses, et 14 individus des répondant.e.s qui ont choisi « autre » et dont la précision ouverte laissait entendre de l'hétérosexualité non-conscientisée (« j'aime ma femme », « je suis normal », « célibataire », « hétéro », etc.). Les 7 derniers individus qui ont sélectionné « autre » donnaient des précisions permettant de les classer avec les LGB+ pour leur « ambiguïté » sociosexuelle : « homoromantique », « intersexe », « j'ai été bi », « aucun », « rien », « autre », « je ne sais pas ». Quant aux 117 non-réponses, étant donné la relative « rareté » sociale de la non-hétérosexualité, on peut supposer que ces 117 personnes sont majoritairement hétérosexuel.le.s et refusent de répondre à cette question « intime » par principe. Elles ont en effet refusé de répondre à toutes les questions sur l'intimité, mais aussi sur la religion, et plus de la moitié (64 %) ont refusé de répondre aux questions sur la politique.

## ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 1 QU'EST-CE QUE SAISIT L'ENQUÊTE ?

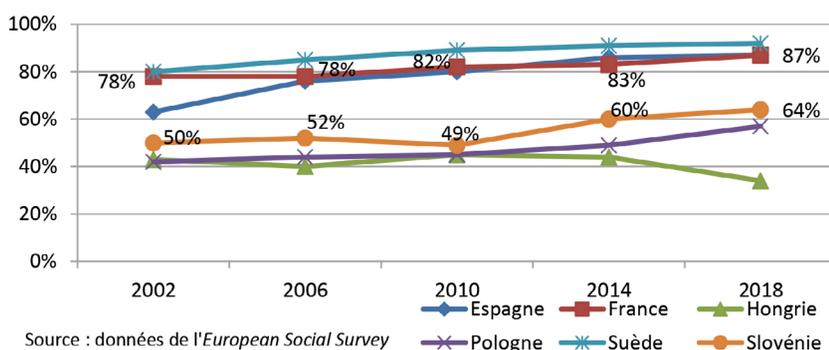
Une telle enquête sur le rapport des français.e.s aux LGBTI pourrait être pensée comme une enquête sur « l'homophobie » ou les « LGBTI-phobies ». Néanmoins le regroupement des multiples « phobies » rattachées à cet acronyme ne va pas de soi car, si l'ordre du genre et l'hétérosexisme sont le socle commun de toutes ces « phobies », elles ne s'expriment pas de la même façon entre les hommes gais, les femmes lesbiennes, les personnes trans' ou intersexes. Surtout, la notion d'« homophobie » a des limites. Cette notion a été popularisée par un chercheur américain dans un ouvrage de psychologie sociale de 1972, *Society and the Healthy Homosexual*, dans un contexte où l'homosexualité était encore indexée comme maladie mentale dans le *Manuel diagnostique et statistiques des troubles mentaux* (ce qui a été supprimé lors de la révision du DSMIII en 1987). L'« homophobie » désigne alors des attitudes et comportements irrationnels, fondés sur la peur, et conçus comme pathologiques. Si la notion a été importante pour donner du sens à la lutte et aux revendications homosexuelles, elle pose plus de problème théoriquement. Les critiques (Neisen, 1990; Herek, 2004) font notamment ressortir qu'elle oblitère les rapports de pouvoir et les structures sociales sur lesquelles reposent « l'homophobie ». L'aspect psychologisant et individualisant tend à négliger l'analyse plus systémique, et partant à dépolitiser la question (Chamberland *et al.*, 2012). Saisir l'homophobie ou les autres « phobies » au sens strict relève par ailleurs plus d'un travail de psychologie ou de psychologie sociale, même si cette dimension est présente au travers de questions sur les représentations sociales ou stéréotypes à l'égard des LGBTI. Plusieurs auteur.e.s ont alors tenté de mettre en lien la notion d'homophobie avec d'autres notions, notamment celle d'hétérosexisme (Herek, 2004; Borrillo, 2001; Fraïssé *et al.*, 2016). Cette notion, issue des travaux féministes (Rich, 1981; Kitzinger, 1986), renvoie à l'organisation sociosexuelle inégalitaire. Elle désigne la hiérarchisation des sexualités, le système qui infériorise les minorités sexuelles et de genre, et qui conduit à valoriser et privilégier la forme hétérosexuelle de la sexualité. Un apport important de cette notion réside dans le fait de penser l'imbrication du genre et de la sexualité : dans un contexte de « domination masculine », pour reprendre P. Bourdieu (2002), hiérarchisation des sexualités et des sexes vont de pair. L'hétérosexisme est donc arrimé à l'ordre du genre, qui établit un rapport hiérarchisé et hiérarchisant entre les deux catégories de sexe (Bereni *et al.*, 2008). C'est par exemple l'ordre du genre qui fait du mot « pédé » une insulte pour les hommes, alors que ce sera plus celui de « salope » que de « lesbienne » dans le cas des femmes (Clair, 2012). Sous cet angle, l'« homophobie » et les autres « phobies » sont alors le produit de l'hétérosexisme qui façonne la société et les comportements individuels. Cette notion fait finalement écho à une autre, celle d'hétéronormativité, qui renvoie au fait que l'hétérosexualité, les comportements et attendus sur lesquels elle repose, sont la norme (Warner, 1993; Jackson *et al.*, 2015). Elle implique l'adéquation entre sexe, genre, et orientation sexuelle (un homme doit être masculin et hétérosexuel). Finalement, pour le dire simplement, hétérosexisme, genre, et hétéronormativité fonctionnent ensemble et se co-construisent, et sont à l'origine des comportements couramment qualifiés

d'« homophobes ». C'est par exemple l'hétéronormativité qui fait que d'un homme jugé « viril » est attendu un goût pour les femmes ou pour le sport plus que pour la danse, que les personnes intersexuées subissent des opérations de réassignation sexuelle, ou que l'indétermination d'un corps en transition du point de vue du genre soit sujet à brimades ou violences. Ces différentes notions permettent ainsi de comprendre et d'expliquer la situation des différentes minorités sexuelles (les gays, les lesbiennes, les bis) et des minorités de genre (les personnes trans' et intersexes). Au travers des questions présentes dans le sondage, l'enquête fait alors plus un état des lieux de l'hétérosexisme intériorisé et de l'hétéronormativité que des « LGBTI-phobies ».

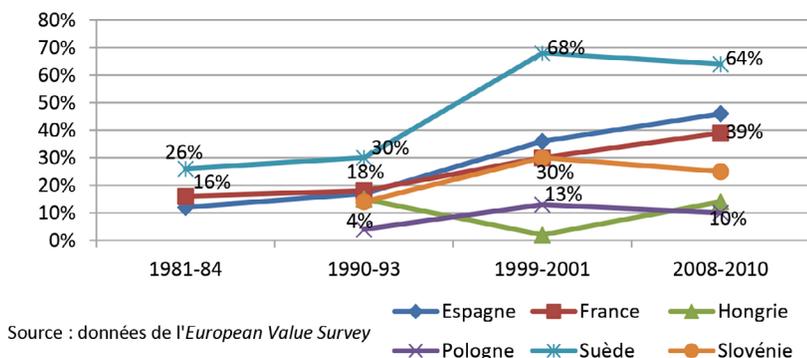
# **1. UNE NOUVELLE NORMATIVITÉ À L'ÉGARD DES MINORITÉS SEXUELLES ?**

L'acceptation des gays et lesbiennes par « l'opinion publique » n'a cessé d'augmenter sur les cinquante dernières années. Pour ce qui est de la question sur l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité », d'après les sondages de la TNS Sofres, l'opinion dépasse les 70 % d'opinion positive depuis les années 2000, et 80 % depuis les années 2010 (Gault, 2013). D'autres enquêtes de grande ampleur permettent de voir cette évolution ailleurs. Les vagues successives de l'*European Social Survey* et de l'*European Value Survey*<sup>8</sup> montrent que les réponses positives pour les pays d'Europe du Nord et de l'Ouest sont stabilisées à plus de 80 % de la population au cours des vingt dernières années (figure 1.1) :

**Figure 1.1. Évolution des "d'accord" sur la liberté des gays et lesbiennes à vivre leur vie comme ils le souhaitent**



**Figure 1.2. évolution des "toujours justifiable" à la question "l'homosexualité est-elle justifiable ?" (score de 7 à 10 sur l'échelle)**



<sup>8</sup> Dans l'ESS, la question est : « Voici une liste de phrases. Pour chacune d'elles, dites moi si vous êtes d'accord ou pas d'accord ? Les homosexuels hommes et femmes devraient être libres de vivre leur vie comme ils le souhaitent », les modalités de réponses vont de « tout à fait » à « pas du tout d'accord » avec une modalité centrale « ni d'accord ni pas d'accord ». Dans l'EVS, l'homosexualité est un des items de la question : « Pour chacune des choses que je vais vous citer, voulez-vous me dire en vous plaçant sur cette échelle si vous pensez que cela peut toujours se justifier, que cela ne peut jamais se justifier ou que c'est entre les deux ». L'échelle va de 1 « jamais » à 10 « toujours ».

L'enquête de la CNCNDH ne fait que confirmer cette évolution de « l'opinion publique », avec un niveau de « tolérance » et d'acceptation élevé, mais aussi une faible emprise des stéréotypes. Elle révèle néanmoins aussi des combinaisons subtiles de positionnements ouverts et de stéréotypes persistants, de proximité et de mise à distance, qui dessinent les frontières d'une nouvelle normativité en contexte de « tolérance » (Tissot, 2018). Il ressort aussi que l'acceptation des personnes transgenres et intersexes, si elle est forte, est un peu moins nette que pour les gays, lesbiennes, et bis (LGB). Dans un tel contexte de « tolérance », il est apparu plus pertinent à certain.e.s chercheurs et chercheuses d'analyser la « *gayfriendliness* » comme norme d'acceptation des minorités sexuelles que l'« homophobie » ou le rejet. Des analyses récentes montrent ainsi différents degrés ou différentes façons d'être « *gayfriendly* », selon la plus ou moins grande proximité physique avec l'homosexualité d'un côté, et son acceptation plus ou moins abstraite de l'autre (*ibid.*, p. 173; Rault, 2016a). Dans le sillage de ces travaux, on peut élargir la *friendliness* à toutes les minorités sexuelles et de genre en la concevant comme une attitude bienveillante à leur égard, qui engage trois dimensions : une dimension abstraite, avec les opinions et les représentations sociales et stéréotypes, une dimension plus « concrète » qui renvoie aux réactions à l'homosexualité de l'entourage, et enfin la présence de l'homosexualité dans la vie de l'individu, la sociabilité avec des LGBTI. Ces trois dimensions guident l'analyse de ce rapport.

## ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 2 LES OUTILS DE STATISTIQUES DESCRIPTIVES.

La première section du rapport fait le point sur différentes questions du sondage. Les tris croisés permettent de commencer à voir s'il existe des différences dans les réponses à une question entre différents groupes (les hommes et les femmes, les tranches d'âges, les niveaux de diplôme, etc.). Le fait que les pourcentages de réponses à une question varient en fonction d'une autre variable (comme le sexe ou l'âge) indique que la seconde a un potentiel effet sur la première, donc qu'il y a un lien entre les deux variables. La statistique dispose d'outils qui testent la « robustesse » des résultats dans le cas d'échantillons construits aléatoirement, lesquels posent la question de la représentativité. Dans le cas des tris croisés, il s'agit du test du chi-deux (ou  $\chi^2$ )<sup>9</sup>. L'échantillon de ce sondage n'est pas aléatoire, mais nous avons quand même procédé à ces tests à titre indicatif, comme une confirmation du lien entre variables, observé dans cet échantillon représentatif par quotas. Le chi-deux ne dit toutefois rien de l'intensité du lien. Pour cela, on utilise le V de Cramer, qui

<sup>9</sup> Ce test calcule, à partir d'un échantillon hypothétique au sein duquel les deux variables analysées n'auraient aucun lien entre elles, la probabilité d'obtenir le tri croisé observé dans l'échantillon alors que les deux variables seraient sans lien. Lorsque cette probabilité est très faible, les observations « passent » le test : il est très peu probable que la différence observée (par exemple entre hommes et femmes) soit observable lorsque les deux variables (le sexe et la question analysée) n'ont aucun lien (autrement dit, que le sexe n'a aucun effet sur les réponses à la question). Formulé autrement, il est très fortement probable que la répartition observée de réponses ne soit pas due au hasard ou à l'échantillonnage, mais qu'il y ait bel et bien un lien entre les deux variables, un effet de l'une sur l'autre. La probabilité commence à devenir intéressante en dessous du seuil de 10 % (c'est-à-dire, moins de 10 chances sur 100 de « se tromper » en observant un lien entre les deux variables dans l'échantillon). Au seuil de 5 % (la probabilité de se « tromper » est inférieure à 0.05) elle commence à être statistiquement significative, puis très significative au seuil de 1 % et 0.1 %.

est un indice de la force du lien entre deux variables. Il varie entre 0 et 1 (0 signifie que les deux variables sont sans lien, et 1 indique une dépendance totale des deux variables). Le V de Cramer est intéressant à partir de 0.1 (il indique un lien faible mais pertinent entre les deux variables). Il est considéré plutôt fort à partir de 0.2.

## 1.1. Un niveau d'acceptation remarquable.

### 1.1.1. Un fort niveau de « tolérance », l'évolution attendue des opinions.

Les déclarations de positions sur l'homosexualité dans l'enquête confirment sans surprise la « tolérance » accrue au cours des dernières décennies. 85 % de l'échantillon hétérosexuel est d'accord avec l'idée que l'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité, et 83 % pensent que la société française devrait faire plus d'efforts pour inclure ces personnes<sup>10</sup>. Question originale du sondage, qui convoque une dimension politique et symbolique importante, 76 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s déclarent qu'ils/elles seraient prêt.e.s (« tout à fait » ou « plutôt ») à voter pour un candidat publiquement gai à l'élection présidentielle. L'homosexualité révélée d'un candidat n'entacherait donc pas, aux yeux des français.e.s, la fonction symbolique par excellence sous la Vème République qu'est la présidence de la République. L'homosexualité a été « normalisée » et est entrée dans les mœurs au point qu'un président puisse être ouvertement gai. Les résultats sont similaires pour les personnes transgenres : 74 % de l'échantillon hétérosexuel déclare pouvoir voter (« tout à fait d'accord » ou « probablement ») pour un ou une député.e transgenre. On repère que la proportion est encore plus élevée chez les LGB+ (88 %). L'homoparentalité aussi rencontre une bonne acceptation, avec seulement 26 % de répondant.e.s hétérosexuel.le.s d'accord (« tout à fait » ou « plutôt ») avec l'affirmation que « les gays/lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants », et 74 % de désaccord, dont 43 % de « pas du tout d'accord ». Aucune différence ne survient en différenciant l'opinion entre pères gais et mères lesbiennes : 26 % de l'échantillon hétérosexuel est d'accord avec l'idée que les hommes gais ne devraient pas pouvoir avoir d'enfants, pour 24 % pour les mères lesbiennes. Les préjugés genrés semblent conduire à ce que les femmes lesbiennes soient légèrement

<sup>10</sup> À la question « Laquelle de ces deux phrases se rapproche le plus de ce que vous pensez ? », les répondant.e.s étaient invité.e.s à choisir entre deux affirmations, « Les personnes homosexuelles et transgenres mettent en danger notre société / civilisation » ou « C'est la société française qui devrait faire des efforts pour inclure toutes les personnes, peu importe leur orientation sexuelle et identité de genre ».

jugées plus légitimes à élever des enfants, mais l'équivalence entre acceptation de la « lesbo-parentalité » et de la « gay-parentalité » reste forte. Les gays ne sont finalement pas moins bien perçus comme parents que les femmes lesbiennes, avec, dans les deux cas, les trois quarts des répondant.e.s en désaccord avec l'affirmation que les lesbiennes comme les gays « ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants ». Le fait d'avoir ou non des enfants ne change pas beaucoup les réponses, mais on note, de façon surprenante, que les répondant.e.s hétérosexuel.le.s avec enfants sont plus réticent.e.s vis-à-vis des mères lesbiennes que des pères gays<sup>11</sup>.

Tableau 1.1. Des parents plus réticents à l'égard de la parentalité lesbienne que gaie ? (parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s)

	« Êtes-vous d'accord ou non avec ... »*			
	« Les gays ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants »		« Les lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants »	
	Total des « d'accord »	Total des « pas d'accord »	Total des « d'accord »	Total des « pas d'accord »
Répondant.e.s sans enfants	24 %	75 %	24 %	75 %
Répondant.e.s avec enfants	26 %	74 %	30 %	70 %

\* Le  $\chi^2$  n'est pas significatif dans le cas de la question sur les pères gays (le fait d'avoir ou non des enfants n'a donc pas vraiment de lien avec l'opinion sur les pères gays). Il l'est au seuil de 5 % dans le cas des femmes. .

Enfin, 84 % et 85 % de l'échantillon hétérosexuel considère (« oui tout à fait » et « oui plutôt ») que les mots « pédé » et « enclulé » sont des insultes<sup>12</sup>. Surtout, la quasi-totalité de l'échantillon hétérosexuel est opposée aux formes patentées de discrimination : 94 % répond « non » à la question « pensez-vous qu'un commerçant devrait être autorisé par la loi à refuser l'accès à son magasin aux personnes homosexuelles, bisexuelles ou transgenres au nom de la liberté de conscience et de religion ». Ces différents éléments permettent d'établir sans conteste le changement de mentalité qui s'est opéré sur les dernières décennies et le bon niveau de « tolérance » qui marque aujourd'hui la société française. Les données sur les photographies ne font que renforcer ces résultats.

Le sondage se finissait en effet par une série de trois tests projectifs. Une photographie était présentée aux répondant.e.s, invité.e.s à expliciter ce que l'image leur « évoque »

11 Ce qui peut tenir de la petitesse de l'échantillon. L'échantillon total contient 731 répondant.e.s avec enfants. La moitié à répondu à la question sur les mères lesbiennes et l'autre moitié sur les pères gays. 339 individus hétérosexuels avec enfants ont répondu à la question « les lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants ».

12 La question était : « Considérez-vous que les mots suivants sont des insultes ? ». Cette opinion est à nuancer car le problème des insultes réside dans l'usage langagier qui en est fait. Si, du point de vue analytique et structurel, ces mots renvoient quelle que soit la situation à un ordre social hétérosexiste et genré, certains usages ordinaires (et masculins) de ces mots peuvent ne pas être codés comme insultants. La question pourrait être posée différemment pour insérer cette nuance en rajoutant par exemple « en toutes circonstances ».

dans une réponse ouverte. La première était une photographie d'un panneau polonais aux abords d'une ville indiquant en polonais, français et d'autres langues, « zone sans LGBT »<sup>13</sup>. La légende accompagnant l'image dans le sondage disait « Un panneau à l'entrée d'une ville en Pologne (2020) ». La deuxième photographie, sans légende, montrait deux hommes en train de jouer avec des enfants. Les quatre personnages sourient ou rigolent. L'image peut être décodée comme un couple d'hommes avec leurs enfants. Le troisième test présentait une photographie de l'actrice afro-américaine Laverne Cox assise sur une chaise, regardant l'horizon, très souriante, dans une salle floutée qui semble être un complexe sportif. Sur son sweat-shirt blanc figure un imprimé du mot « love » auquel sont accolées cinq couleurs du *rainbow flag*, symbole du militantisme LGBT. À la première moitié de l'échantillon de répondant.e.s était présentée la légende « cette jeune femme est une actrice américaine ». À l'autre moitié de l'échantillon, la légende précisait la transidentité de l'actrice en disant « cette jeune femme est une actrice transgenre américaine ». Si les questions d'opinion abstraites posées dans le cadre d'un sondage montrent des taux de « tolérance » très élevés, les photographies, plus concrètes, activent d'autres stimuli et peuvent appeler à des réactions plus spontanées, et parler à une sensibilité plus difficilement activable avec une question théorique. Les résultats sont moins forts (on ne dépasse jamais 60 % de réponses « tolérantes »), mais les réactions positives restent largement majoritaires, puis viennent les réactions neutres (commentaires descriptifs sans tonalité méliorative ou péjorative), et les réponses autres (« ne sais pas », sans réponses, commentaire hors sujet, etc.). Le soutien du panneau discriminant en Pologne<sup>14</sup> est aussi bas que le soutien à l'idée qu'un.e commerçant.e devrait pouvoir exclure les LGBT de son commerce. Une rapide comparaison avec l'échantillon de LGB+ montre toutefois que les commentaires positifs sont plus évidents dans ce sous-échantillon.

Figure 1.3. Réponses à la photographie du panneau polonais "zone sans LGBT"

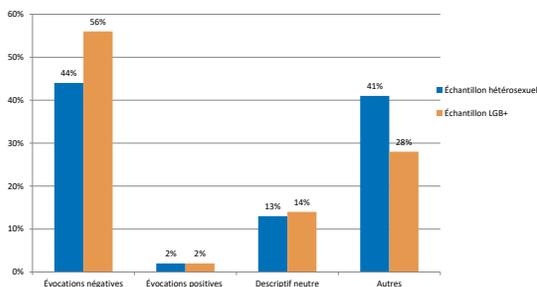
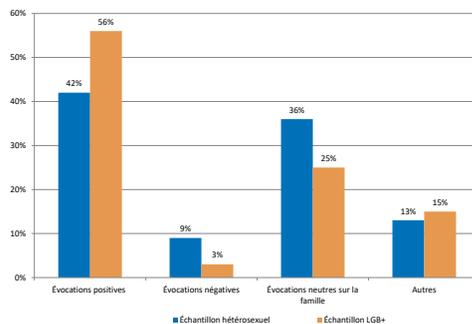


Figure 1.4. Réponses à la photographie du couple d'hommes avec enfants

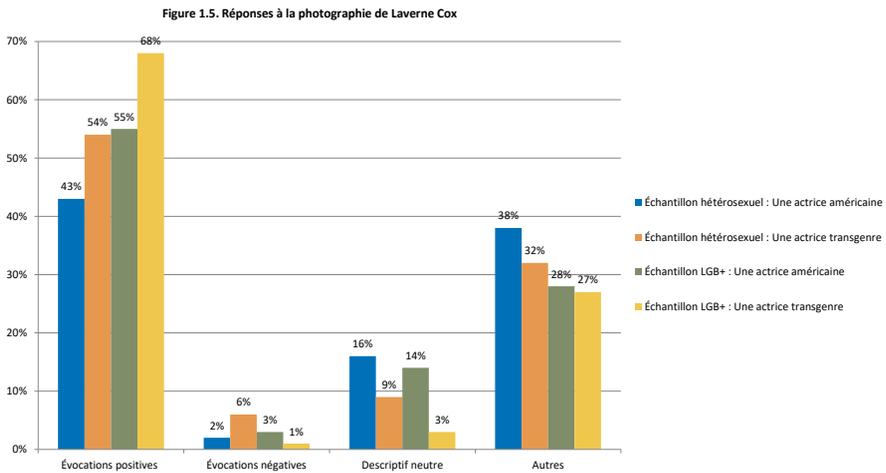


Quant à la photographie de Laverne Cox, on remarque que le fait de préciser la transidentité de l'actrice augmente de beaucoup le taux de réponses positives (on

13 Ces panneaux sont le fruit d'un projet artistique de l'artiste polonais Bart Staszewski, visant à dénoncer l'homophobie en Pologne, suite au fait que des régions et ville du pays se soient déclarées « libres de l'idéologie LGBT ». Voir pour un point rapide : [https://www.francetvinfo.fr/societe/lgbt/desintox-non-il-n-y-a-pas-de-zones-sans-lgbt-en-pologne\\_3816393.html](https://www.francetvinfo.fr/societe/lgbt/desintox-non-il-n-y-a-pas-de-zones-sans-lgbt-en-pologne_3816393.html).

14 Vis-à-vis de la photographie du panneau, il faut garder à l'esprit que lorsque l'image évoque quelque chose de négatif, c'est une attitude positive : la discrimination des LGBT en Pologne est « horrible », « injuste », etc. Les réactions discriminantes sont quant à elle des réactions positives au panneau (« c'est bien »).

peut y voir un effet de désirabilité à se montrer « tolérant.e »). Les réactions restent majoritairement positives si ce détail n'est pas légendé, mais se rapprochent beaucoup du taux de réponse « autres », dans le cas de l'échantillon hétérosexuel. Dans les deux échantillons, hétérosexuel (orange et bleu) ou LGB+ (vert et jaune), le fait de préciser l'appartenance minoritaire de l'actrice accentue les réponses expressives et réduit les réponses neutres ou « autres » comparé au cas où la transidentité est passée sous silence. Cette précision suscite donc le commentaire et dissipe un peu plus l'indifférence, mais de toute évidence, la transidentité d'une personnalité publique n'apparaît pas problématique aux yeux de plus de la moitié de la population.



### 1.1.2. Une faible emprise des stéréotypes.

La faiblesse globale d'adhésion aux principaux stéréotypes à l'égard des minorités sexuelles et de genre ressort sans conteste du tableau ci-dessous. On repère néanmoins que la part d'adhésion aux stéréotypes de genre concernant les gays et lesbiennes est plus forte envers les premiers que les secondes : 39 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s sont en accord avec l'idée que les gays sont efféminés, alors que seulement 27 % voient les lesbiennes comme « masculines ». La transgression sexuelle est toujours plus facilement associée à une transgression de genre dans le cas des hommes que des femmes (être homosexuel implique de l'efféminement, dans les représentations). Le stéréotype le plus élevé à l'égard des femmes – et le second le plus récurrent de la série – est en revanche celui que leur lesbianisme tiendrait d'une insatisfaction sexuelle avec les hommes. La sexualité est construite sur un androcentrisme qui dénie l'autonomie sexuelle aux femmes : il n'y a de sexualité que liée aux hommes et à la « norme pénétrative » (Bajos, Ferrand, *et al.*, 2008). Cette norme fondée sur le point de vue masculin qui définit ce qui est sexuel ou non imprègne ce stéréotype à l'égard des lesbiennes, qui se tourneraient vers les femmes par frustration. Cette dénégation du désir lesbien découle plus globalement de la dénégation du désir sexuel féminin.

Tableau 1.2. Stéréotypes à l'égard des gays, bis, lesbiennes et trans' parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s

« Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des associations d'idées suivantes ? »	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas d'accord du tout	Total « d'accord »	Total « pas d'accord »
« Gays : efféminés »	8 %	31 %	36 %	26 %	39 %	62 %
« Gays : sida »	7 %	19 %	33 %	41 %	26 %	74 %
« Gays : relations juste sexuelles <sup>15</sup> »	5 %	13 %	34 %	47 %	18 %	81 %
« Lesbiennes : masculines »	6 %	21 %	39 %	34 %	27 %	73 %
« Lesbiennes : pas satisfaites par les hommes »	7 %	23 %	33 %	37 %	30 %	70 %
« Bisexuel(le)s : volages »	6 %	22 %	36 %	35 %	28 %	71 %
« Bisexuel(le)s : passage de jeunesse, ce n'est qu'une phase dans la vie »	5 %	20 %	40 %	35 %	25 %	75 %
« Être gay, lesbienne, bisexuel(le) ou transgenre, c'est plus une mode qu'autre chose, tout le monde l'est, particulièrement les jeunes »	6 %	18 %	36 %	40 %	24 %	76 %
« Trans : c'est une maladie »	5 %	12 %	30 %	52 %	17 %	82 %

Le stéréotype le plus rejeté est celui de la transidentité comme « maladie ». La modalité « pas d'accord du tout » est d'ailleurs la seule à regrouper plus de 50 % de l'échantillon. C'est une avancée importante dans l'ordre des représentations sociales, au vu de la longue histoire de pathologisation, mais il ne faut toutefois pas y voir une « banalisation » de la transidentité. Ne pas considérer le phénomène trans' comme une « maladie » n'indique rien des réactions individuelles en situation concrète, ou de la « curiosité » que cela peut susciter chez les personnes cisgenres (voir *infra*). Le deuxième stéréotype le plus rejeté est celui d'une sexualité gaie essentiellement récréative : 81 % des sondé.e.s ne sont « pas d'accord » avec l'idée que ces hommes auraient « juste » des relations sexuelles et peu de relations amoureuses. L'amour a fini par triompher. Sylvie Tissot observe d'ailleurs que « l'amour » est un des cadrages principaux de justification de l'adhésion à la cause du mariage gai : si pour les individus « *gayfriendly* » les gays et lesbiennes doivent pouvoir se marier, c'est avant tout parce qu'elles et eux « aussi » s'aiment (Tissot, 2018, chap. 2). Cela explique probablement le taux élevé d'accord concernant les opinions sur l'homoparentalité. Les représentations sociales concernant la sexualité gaie ont évolué, et les couples d'hommes, eux aussi fondés sur « l'amour », ne peuvent plus faire peur en tant que parents. Enfin, les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ont un regard que l'on pourrait dire « compatissant » sur

15 La question précisait entre parenthèse « pas de relations amoureuses ».

les minorités sexuelles et de genre. Ils et elles perçoivent majoritairement l'homosexualité comme une expérience difficile. Des points de contraste sont néanmoins à noter avec les répondant.e.s LGB+. Si la majorité de ces derniers/dernières cadrent leur vécu minoritaire comme « difficile », la moitié perçoit le coming-out avec les ami.e.s comme « facile ». Chez les répondant.e.s hétérosexuel.le.s, c'est aussi la sphère amicale qui est perçue comme la moins problématique (34 % de « facile »), bien qu'ils et elles soient encore plus nombreux que les LGB+ à percevoir le coming-out aux ami.e.s comme « difficile ». Tout en rappelant ici la petitesse de l'échantillon LGB+ (non représentatif), il reste qu'ils et elles conçoivent moins que leurs pairs hétérosexuel.le.s leur vécu comme « difficile ».

Tableau 1.3. Perceptions du vécu des minorités sexuelles et de genre.

« À votre avis, est-il facile ou difficile... ? »	Total des « très » et « plutôt » <sup>16</sup>	Échantillon hétérosexuel	Échantillon LGB+	Écart <sup>17</sup> en points de %
« D'être homosexuel(le)/ bisexuel(le), transgenre dans la vie de tous les jours »	« Facile »	22 %	38 %	+15
	« Difficile »	77 %	62 %	-15
« De faire son coming-out dans un groupe d'amis ou de connaissances »	« Facile »	34 %	52 %	+18
	« Difficile »	65 %	47 %	-18
« De faire son coming-out auprès de sa famille »	« Facile »	18 %	22 %	+4
	« Difficile »	82 %	78 %	-4
« De faire son coming-out au travail auprès de son employeur ou supérieur hiérarchique »	« Facile »	14 %	20 %	+6
	« Difficile »	86 %	80 %	-4
« De faire son coming-out au travail auprès de ses collègues »	« Facile »	17 %	28 %	+11
	« Difficile »	83 %	71 %	-12
« De faire son coming-out auprès de son médecin traitant/son gynécologue »	« Facile »	61 %	64 %	+3
	« Difficile »	38 %	36 %	-2

On peut lire dans ces différents résultats un effet de la « banalisation », notamment médiatique, de l'homosexualité. L'intériorisation de stéréotypes et la perception des vies homosexuelles et trans' sont influencées par la moindre stigmatisation de ces minorités et leur présence médiatique. Les canaux qui contribuent à banaliser l'homosexualité, comme les médias ou le marketing, peuvent certes diffuser des stéréotypes (Arc et al., 2015; Rollet, 2006; Kunert, 2010), mais aussi donner un regard plus neutre sur l'homosexualité. La multiplication des personnages homosexuels, et les « révélations » publiques de personnalités du monde du sport, du cinéma ou de la politique, familiarisent avec le coming-out et donne à voir des homosexualités diverses et pas toujours stéréotypées. Parallèlement, la médiatisation des agressions, parfois sensationnelles<sup>18</sup>, les prises

<sup>16</sup> Lorsque le total des « facile » et difficile ne fait pas 100, c'est qu'il existe des non-réponses.

<sup>17</sup> La probabilité du  $\chi^2$  est inférieure à 0,01 pour chaque question. Les différences observées entre LGB+ et hétérosexuel.le.s sont donc significatives.

<sup>18</sup> On peut penser à la tentative d'assassinat d'un jeune homme du Nord de la France l'hiver 2004. Voir cet article du

de positions qui accompagnent les coming-out de personnalités<sup>19</sup>, rappellent que l'appartenance à une minorité sexuelle peut mettre en prise à des difficultés. Sur les vingt dernières années, la « banalisation » médiatique de l'homosexualité pourrait ainsi avoir exposé à une diversité d'homosexualités (avec des coming-out plus ou moins faciles, des modes de vies plus ou moins axés sur la construction d'une famille, etc.), qui rappelle les différences possibles avec le vécu hétérosexuel et le privilège d'être dans la norme (processus du coming-out, possibilité de discrimination, etc.), mais aussi les similitudes (relations amoureuses, envie de faire famille, etc.)<sup>20</sup>.

### 1.1.3. Une acceptation dans l'entourage familial forte mais moins affirmée pour la transidentité.

Cette « tolérance » exprimée dans des opinions « désincarnées » et les stéréotypes se retrouve aussi au travers de questions plus « concrètes » mettant en jeu l'entourage des répondant.e.s, ou des situations hypothétiques de mise en présence de personnes LGBTI. L'enquête dispose en effet d'une série de questions sommant les répondant.e.s de juger leur niveau d'embarras vis-à-vis de diverses situations impliquant des personnes LGBTI, à l'aide d'une échelle allant de 0 à 10. De façon classique, les modalités 0 (la situation ne gêne pas du tout), 5 (le « milieu »), et 10 (la situation met totalement mal à l'aise) concentrent les effectifs. Notons toutefois que la modalité 10 (forte gêne) oscille seulement entre 5 % et 10 % de l'échantillon selon les questions, et est en cela proche d'autres modalités de faible embarras (les modalités 2 et 3). La modalité 5 – celle qui permet de ne pas se prononcer – varie entre 10 % et 15 %. En recodant la variable en trois<sup>21</sup>, on obtient le tableau suivant :

Monde (consulté le 28/09/2020) : [https://www.lemonde.fr/vous/article/2004/02/03/sebastien-35-ans-brule-vif-parce-que-homosexuel\\_351546\\_3238.html](https://www.lemonde.fr/vous/article/2004/02/03/sebastien-35-ans-brule-vif-parce-que-homosexuel_351546_3238.html).

<sup>19</sup> On peut regarder par exemple les déclarations d'Amélie Moresmo, Bertrand Delanoë, d'Ellen Page et d'autres personnalités, au moment de leur coming-out.

<sup>20</sup> La série *Queer as Folk* pourrait être à ce titre emblématique : elle montre à la fois, aux travers de ses personnages principaux, un homme gai masculin et volage, un homme efféminé parfois volage mais qui cherche à faire couple, des femmes lesbiennes pour l'une féminine ou pour l'autre un peu butch mais qui cherchent à faire famille, un garçon masculin principalement en relations stables et à la recherche de l'amour, etc.

<sup>21</sup> Les réponses 0 à 3 sont regroupées en tant que « pas de gêne », 7 à 10 en tant que « forte gêne ». Nous avons mis 4 et 6 avec 5 (« ni gêné.e ni pas gêné.e »), car elle présente de petits effectifs trop proches du centre pour être considéré comme une absence claire de gêne ou un franc embarras.

Tableau 1.4. Déclarations d'embarras dans l'échantillon hétérosexuel.

« Diriez-vous dans chacune des situations suivantes qu'elle vous gêne ou vous met mal à l'aise ? »	Aucune gêne	Indécis.e.s	Forte gêne
Un baiser entre deux personnes du même sexe à la TV ou au cinéma	57 %	22 %	20 %
Un baiser homosexuel dans la rue	52 %	24 %	24 %
Partager les toilettes avec une personne transgenre au restaurant	65 %	20 %	14 %
Passer devant des bars ouvertement gais ou lesbiens pour rentrer chez vous	65 %	20 %	15 %
Votre enfant doit traverser un quartier / passer devant des bars ouvertement gais ou lesbiens en allant à l'école	50 %	26 %	23 %
Votre enfant est invité à un goûter dans une famille homoparentale	61 %	21 %	17 %
Le parent d'un.e ami.e de votre enfant est transgenre et l'accompagne à l'école	58 %	24 %	17 %
Vous assistez à une altercation avec des injures homophobes	15 %	26 %	59 %
Vous vous trouvez en présence d'une personne dont vous n'arrivez pas à dire clairement si c'est un homme ou une femme	46 %	32 %	22 %

C'est la situation d'altercation avec injures homophobes qui ressort sans conteste des items : elle est la plus gênante des situations proposées. Dans un contexte de « tolérance », ce n'est plus l'homosexualité qui embarrasse, mais les agressions de personnes homosexuelles. Les deux autres situations les plus embarrassantes concernent les enfants, ou les manifestations d'affection. Vis-à-vis des enfants, il s'agit seulement de la situation où l'enfant pourrait passer devant des lieux gais ou lesbiens. La restriction de l'échantillon aux parents n'impacte pas les réponses<sup>22</sup>. Les situations qui mettent en jeu les familles homoparentales ou de personnes trans' posent moins de problème. Un goûter dans une famille homoparentale ne suscite pas massivement d'appréhension. On observe toutefois une différence entre couple d'hommes et couple de femmes : alors que 65 % des répondant.e.s déclarent qu'ils/elles n'éprouveraient pas de gêne à envoyer leur enfant à un goûter dans une famille homoparentale composée d'un couple de femme, on descend à 57 % dans le cas d'une famille composée d'un couple d'hommes. Une telle famille suscite alors de la gêne chez 19 % des répondant.e.s (15 % de gêne pour une famille de lesbienne)<sup>23</sup>. L'écart se creuse légèrement lorsqu'on réduit l'échantillon aux hétérosexuel.le.s parents.

22 La différence entre avoir ou non des enfants sur la gêne déclarée n'est statistiquement pas significative. Notons quand même que le taux de forte gêne sur cette question passe à 24 % chez les parents (22 % chez les sans enfants), les parents indécis sont 24 % (27 % chez les sans enfants). L'absence de gêne est équivalente (51 % chez les parents, 50 % chez les sans enfants).

23 Chi<sup>2</sup> significatif au seuil de 5 %, V de Cramer inférieur à 0,1.

Alors que du point de vue des opinions « abstraites » (voir supra), l'échantillon manifeste une « tolérance » tout à fait équivalente entre homoparentalité masculine et homoparentalité féminine, l'appréhension cette fois-ci de laisser son enfant chez un couple d'hommes est en fait plus forte que de le laisser chez un couple de femmes :

Tableau 1.5. « Votre enfant est invité à un goûter dans une famille homoparentale » (parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s parents).

	Pas de gêne	Indécis.e.s	Forte gêne
Famille avec un couple de femmes	67 %	16 %	17 %
Famille avec un couple d'hommes	57 %	23 %	20 %

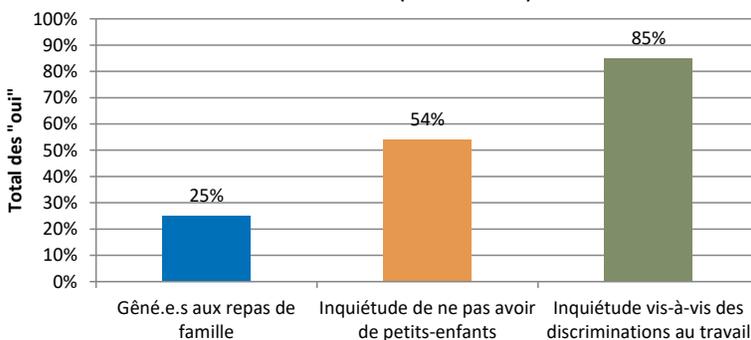
La différence entre famille gaie/lesbienne est significative au seuil de 5 %.

Concernant la situation où un parent transgenre accompagne l'enfant à l'école, la différence entre homme trans' et femme trans' n'est statistiquement pas significative, que ce soit dans l'échantillon hétérosexuel total ou restreint aux parents<sup>24</sup>. Malgré tout, une différence non négligeable s'observe en faveur des femmes trans' (61 % des parents répondent « pas de gêne », 60 % dans l'échantillon total ; 53 % et 57 % dans le cas d'un *homme* trans' accompagnant l'enfant). Le niveau de forte gêne est en revanche proche dans les deux cas (17 % vis-à-vis d'un homme trans' et 18 % vis-à-vis d'une femme trans' dans l'échantillon total, 21 % et 19 % dans celui des parents). Détail intéressant toutefois : dans le cas des hommes trans', la réponse centrale regroupe 25 % des répondant.e.s, que ce soit l'échantillon des parents ou l'échantillon total (la différence avec le cas des femmes trans' est de -3 points pour l'échantillon total et -6 points pour l'échantillon des parents). Soulignons qu'on observe aussi un gonflement de la modalité centrale « ni gêné.e ni pas gêné.e » avec la dernière situation du tableau (être en présence d'une personne au genre troublé) qui regroupe 32 % des répondant.e.s. Cela peut être dû à la difficulté cognitive de se projeter dans une situation fictive, et l'on peut supposer que si de telles situations ne susciteraient pas de l'embarras, elles brouilleraient quand même la fluidité ou la spontanéité des interactions ou susciteraient des commentaires ou interrogations. L'interprétation d'une « non gêne » déclarée n'est pas aisée, et ne signifie pas que l'homosexualité et la transidentité sont intégrées à la norme. Enfin, vis-à-vis des manifestations d'affection et du baiser dans la rue entre deux personnes de même sexe, on repère une moindre gêne si ce sont deux femmes qui s'embrassent comparées à deux hommes. Vis-à-vis d'un baiser lesbien, 55 % de l'échantillon déclarent une absence de gêne, et 20 % une forte gêne, alors que vis-à-vis d'un baiser gai, 29 % se déclarent gêné.e.s et seulement 48 % pas gêné.e.s. La position centrale – les « indécis.e.s » – est plus forte avec la question sur les couples d'hommes (23 %) que de femmes (19 %).

<sup>24</sup> Il faudrait par ailleurs savoir quel sens les répondant.e.s donnent au libellé « homme trans' » et « femme trans' ». Malgré les définitions fournies avec le questionnaire, « homme » et « femme » peuvent être lus comme désignant le sexe assigné à la naissance.

Outre la gêne que peut générer telle ou telle de ces situations fictivement « concrètes », le questionnaire s'enquerrait des réactions des sondé.e.s au coming-out hypothétique d'individus de leur entourage. Il ressort que la possibilité qu'un enfant soit LGB n'est pas problématique pour la majorité des hétérosexuel.le.s interrogé.e.s : 77 % pensent qu'ils/elles seraient « content.e.s » que leur enfant ait fait son coming-out et « enthousiastes à l'idée de partager sa nouvelle vie », et le fait que les répondant.e.s aient ou non des enfants n'a pas d'incidence. Les trois quarts des parents déclarent en effet qu'ils/elles seraient « enthousiastes à l'idée de partager la nouvelle vie » d'un enfant qui se révélerait LGB (les « oui certainement » et « oui probablement » regroupe 77 % des sans enfant et 79 % des parents). Au-delà de l'acceptation déclarée, les craintes qui rassemblent le plus de réponses positives parmi les répondant.e.s ayant des enfants, concernent les violences et discriminations que l'enfant pourrait subir. L'attente de petits-enfants ne semble concerner que la moitié de l'échantillon des parents. La moitié des français.e.s semble ainsi accepter aisément la rupture de filiation que représente encore, dans un système hétéronormatif, l'homosexualité d'un enfant, malgré les accès à l'homoparentalité. Du reste, l'attente sociale d'avoir des petits-enfants peut susciter des formes de micropressions vis-à-vis de l'enfant LGB, et contribuent par ailleurs à nuancer la déclaration d'acceptation « enthousiaste ». Ainsi, parmi celles et ceux des parents hétérosexuels qui ont répondu « oui » à la question sur la réaction « enthousiaste » au coming-out, 51 % toujours répondent aussi « oui » lorsqu'on leur demande s'ils/elles s'inquiéteraient de ne pas avoir de petits-enfants. Sur cette question, on repère un écart de 3 points entre hommes ayant des enfants et femmes ayant des enfants : elles sont 55 % à s'inquiéter de ne pas avoir de petits-enfants (contre 52 % des pères hétérosexuels)<sup>25</sup>. Les craintes les plus exprimées sont en fait relatives au bien-être de l'enfant plus qu'à la transgression de l'ordre familial et sociosexuel que représente sa potentielle non-hétérosexualité. 83 % des parents hétérosexuels déclarent en effet de l'inquiétude quant au fait que leur enfant puisse subir des discriminations au travail.

**Figure 1.6. Appréhension vis-à-vis d'un potentiel enfant LGB parmi les hétérosexuels avec enfant (total des "oui")**



Ces proportions demeurent tout à fait similaires lorsqu'on élargit l'échantillon aux répondant.e.s qui n'ont pas nécessairement d'enfant. Une seule question fait exception : celle concernant la crainte de ne pas avoir de petits-enfants. Les parents hétérosexuels plus que les répondant.e.s sans enfants répondent qu'ils/elles « s'inquiéteraient de ne pas avoir

<sup>25</sup> Cet écart peut être relevé, mais la différence n'est statistiquement pas significative.

de petits-enfants » (54 % des parents répondent « oui certainement » ou « probablement » à cette question, contre 49 % des répondant.e.s sans enfant)<sup>26</sup>. Vis-à-vis d'un potentiel enfant transgenre, bien que l'acceptation soit similaire à celle des gays et lesbiennes comme le montre le tableau ci-dessous, la part de « oui certainement »<sup>27</sup> répondu à la question « vous l'accepteriez tel.e qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle soit autrement » est plus forte de 7 points pour les enfants LGB : 32 % des parents de l'échantillon hétérosexuel répondent « oui certainement » pour un potentiel enfant LGB, contre 25 % dans le cas d'un enfant transgenre. Vis-à-vis d'un éventuel enfant transgenre à « accepter tel.le qu'il/elle est », la modalité hésitante (« oui probablement ») est plus souvent sélectionnée que dans le cas d'un potentiel enfant LGB (48 % *versus* 42 %). C'est vis-à-vis de la gêne éprouvée lors de repas de famille qu'apparaît le contraste le plus fort : la possibilité d'avoir un enfant transgenre présent en famille embarrasse plus que celle d'un enfant homosexuel avec son conjoint. Malgré tout, les deux tiers des répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant des enfants affirment qu'ils/elles ne seraient pas gêné.e.s de la présence d'un enfant trans' dont l'apparence aurait changé.

Tableau 1.6. Comparaison des déclarations d'acceptation concernant les enfants, parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant des enfants (lecture en colonne).

		« Si votre enfant vous annonçait être ... »	
		...transgenres »	... lesbienne, gay, bisexuel(le) »
« Vous penseriez que c'est une passade et que ça pourrait changer »	Total « oui »	33 %	32 %
	Total « non »	66 %	68 %
« Vous l'accepteriez tel.le qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle ne le soit pas »	Total « oui »	73 %	74 %
	Total « non »	27 %	26 %
Gêne aux repas de famille <sup>28</sup>	Total « oui »	34 %	25 %
	Total « non »	65 %	75 %

Il reste qu'un tiers des parents de l'échantillon concevrait la transidentité et l'homosexualité ou la bisexualité d'un enfant comme une « passade ». Ce préjugé des parents résonne avec les travaux sur la construction de soi comme homosexuel.le ou transgenre. Dans le cas de l'homosexualité, se découvrir et s'affirmer aux autres comme gay ou lesbienne peut confronter l'individu aux doutes de l'entourage, comme si l'identité restait labile et potentiellement changeable tant que l'homosexualité n'avait pas été « prouvée ». Comme l'expliquent bien des analyses récentes, « la performativité de l'énoncé du "je

26 Le chi<sup>2</sup> est significatif au seuil de 1 % et le V de Cramer légèrement supérieur à 0,1.

27 Au sens de « tout à fait d'accord ».

28 Pour les potentiels enfants LGB, la question est ainsi : « Vous seriez gêné(e) qu'il/elle vienne aux repas de famille accompagné(e) d'une personne du même sexe ». Pour les potentiels enfants transgenre : « Vous seriez gêné(e) de sa présence aux repas de famille si son apparence changeait ».

suis gay/lesbienne" est renforcée par la conjugalité qui agit comme preuve indiscutable de l'orientation annoncée » (Chetcuti *et al.*, 2015). La conjugalité facilite l'annonce de l'homosexualité parce qu'elle rend cette identité moins « passagère ». Ce type de mise en cause de l'identité par l'entourage peut être une petite épreuve pour les jeunes individus. Le coming-out peut être d'autant plus difficile que peu de crédit est accordé à l'« annonce » de l'homosexualité. Le décalage entre le doute instillé par les parents et l'affirmation de l'identité pour soi, parfois simplement fondée sur des attirances éprouvées, sans qu'un.e conjoint.e ne vienne « valider » l'homosexualité pourtant avérée pour soi, peut susciter de la tension subjective chez le jeune aux attirances ou à l'identité de genre hors-normes. Dans le cas des trans', ce préjugé concorde avec la pathologisation de la transidentité. Un tiers des répondant.e.s parents (34 %) pensent qu'il faudrait faire accompagner l'enfant pour qu'il/elle soit « soigné(e) ». Comme dans le cas de l'homosexualité d'un enfant, l'inquiétude vis-à-vis de ce qu'il ou elle pourrait subir en tant que transgenre est écrasante dans l'échantillon de ces répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant des enfants (88 % répondent qu'ils/elles éprouveraient « certainement » ou « probablement » de l'inquiétude, que ce soit pour la discrimination ou les agressions).

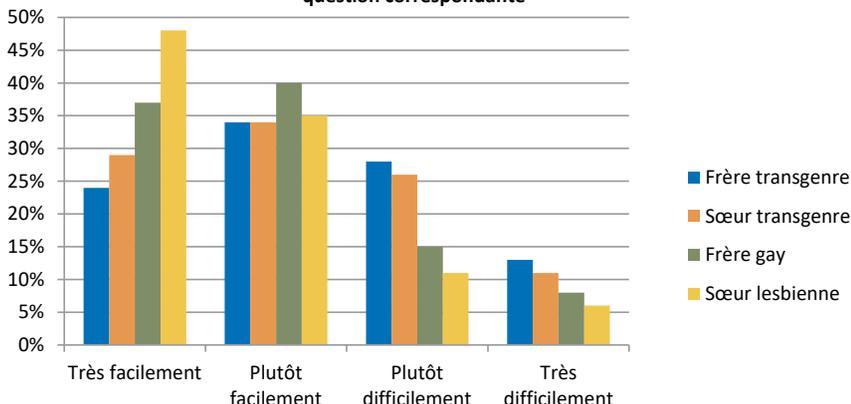
Par ailleurs, le niveau d'acceptation varie peu selon le degré de proximité relationnelle : que ce soit un enfant, un frère/une sœur, ou un collègue, un peu plus des trois quarts de l'échantillon déclarent des réactions positives. Ainsi, au travail, 79 % de l'échantillon hétérosexuel ne déclare aucune forme de gêne à l'égard d'un.e collègue qui annoncerait être LGB<sup>29</sup>, et 77 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s affirment qu'ils n'éprouveraient aucune forme de gêne à l'égard d'un.e collègue transgenre<sup>30</sup>. De même, l'acceptation d'un frère ou d'une sœur qui ferait un « coming-out » est élevée, avec une différence toutefois : si 76 % des sondé.e.s hétérosexuel.le.s ayant au moins un frère déclarent accepter « très » ou « plutôt facilement » un frère gai, on monte à 83 % d'acceptation « facile » pour une éventuelle sœur lesbienne parmi les répondant.e.s ayant au moins une sœur. Cette légère différence en faveur des femmes homosexuelles rejoint celle déjà observée en ce qui concerne les stéréotypes ou l'embarras. Quant à l'éventuel coming-out trans' d'un frère ou d'une sœur, le niveau d'acceptation reste élevé, mais plus bas qu'en ce qui concerne le coming-out homosexuel. Si les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant au moins un frère sont 58 % à déclarer qu'il/elles accepteraient « facilement » (« très » ou « plutôt ») l'annonce de la transidentité d'un frère, ils/elles sont 77 % dans le cas d'une annonce d'homosexualité. Comme dans le cas de l'homosexualité, la transidentité d'une sœur est un peu plus facilement acceptée, avec une part des répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant au moins une sœur montant à 63 % d'acceptation « très » ou « plutôt » facile. Surtout, comparé au coming-out homosexuel d'un frère ou d'une sœur, la répartition diffère entre les quatre modalités : les modalités centrales plus hésitantes, les « plutôt », sont plus souvent choisies dans le

29 Il s'agit des individus qui ont répondu « non » aux quatre sous questions suivantes : « Si un(e) de vos collègues de travail vous annonçait être lesbienne, gay, bisexuel(le) : Vous seriez gêné(e) de parler de relations de couple avec lui/elle aux pauses café ; Vous seriez gêné(e) qu'il/elle vous parle de sa parentalité ; Vous seriez gêné(e) de faire un déplacement professionnel avec lui/elle ; Vous seriez gêné(e) de devoir partager les toilettes avec lui/elle ».

30 Il s'agit du pourcentage de celles et ceux qui ont répondu « non » aux quatre questions suivant l'énoncé « Si un(e) de vos collègues de travail vous annonçait être transgenre... » : « Vous seriez gêné(e) de devoir partager les toilettes avec lui/elle », « Ça vous rendrait plus difficile l'idée de devoir travailler avec lui/elle », « Ça vous rendrait plus difficile l'idée de devoir le/la côtoyer quotidiennement », « Vous seriez embêté(e) que la personne reste en contact avec les clients si elle faisait une transition ». à l'inverse, seulement 6 % de ces répondant.e.s hétérosexuel.le.s répondent « oui » à toutes ces questions.

cas de la transidentité, alors que la modalité plus tranchée du « très facilement » ressort dans le cas de l'homosexualité. Parallèlement, celles des « difficilement » regroupent peu de répondant.e.s dans le cas de l'homosexualité d'un frère ou d'une sœur, *a contrario* de ce qui se repère dans le cas de la transidentité. Le diagramme en bâton ci-dessous résume ces données :

**Figure 1.7. Acceptation du coming-out d'un frère ou d'une soeur parmi les hétérosexuel.le.s ayant au moins un frère ou une soeur et exposé.e.s à la question correspondante**



### 1.1.4. Une sociabilité mixte et « friendly » répandue.

#### ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 3 LA FRÉQUENCE DE FRÉQUENTATION DE LGB

L'enquête contient trois répétition de la question « Côtectez-vous des personnes...? » avec les modalités de réponses « tous les jours/très souvent/souvent/rarement / jamais », posée une fois pour « personnes homosexuelles », une fois pour « bisexuelles », et la dernière pour « personnes intersexes ou transgenres ». Les réponses pour la fréquentation de personnes homosexuelles et bisexuelles ont été fusionnées, mais en hiérarchisant les réponses de façon à ce que quelqu'un qui, par exemple, fréquente une/des personnes(s) bisexuelles « tous les jours » mais « jamais » de personnes homosexuelles figure dans la modalité 1 « tous les jours » de la nouvelle variable. Entre les deux variables, les modalités de fréquentation fortes à moins fortes s'excluent donc l'une après l'autre : dans les « tous les jours ou très souvent », figurent celles et ceux qui fréquentent « tous les jours ou très souvent » des LG et/ou des bis, dans les « souvent » celles et ceux qui fréquentent souvent l'un ou l'autre sauf si l'un ou l'autre est fréquenté « tous les jours ou très souvent », etc. Ainsi, c'est la modalité forte de l'une ou l'autre variable qui situe l'individu dans les modalités de la nouvelle variable fabriquée.

Du point de vue des fréquentations, la population hétérosexuelle de l'enquête apparaît assez familière des personnes lesbiennes, gaies, ou bisexuelles : 23 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s disent côtoyer « tous les jours » ou « très souvent » des personnes homosexuelles ou bis, 26 % « souvent », 40 % « rarement » et seulement 11 % « jamais » (ni homosexuelle, ni bi). Les proportions changent si on isole les différentes minorités, ce qui permet de voir que les homosexuel.le.s sont plus « visibles » que les bis et les personnes transgenres, moins fréquentées. Du reste, ces proportions sont toujours plus faibles que celles du petit échantillon de répondant.e.s LGB+.

Figure 1.8. Fréquentation de personnes LGBTI par les hétérosexuel.le.s

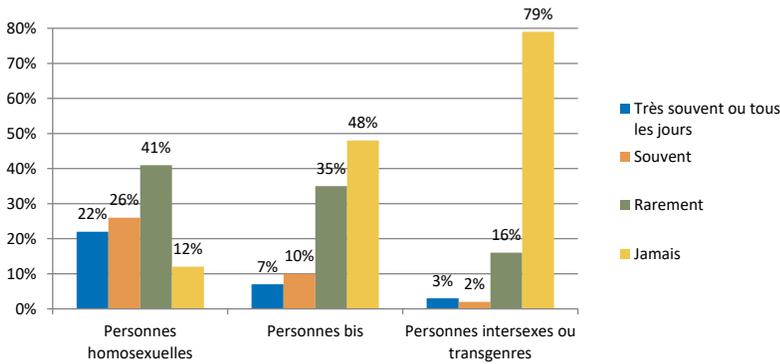
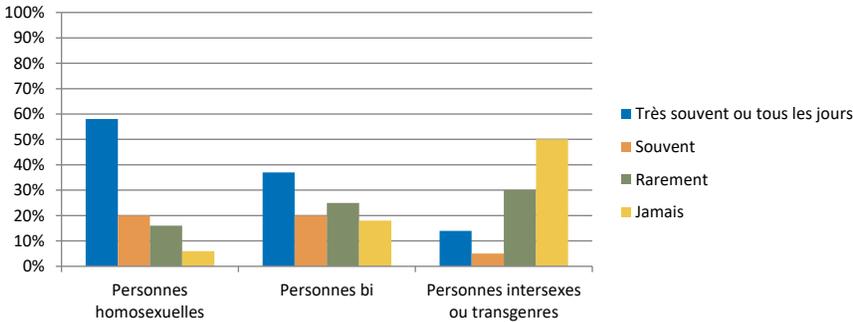


Figure 1.9. Fréquentation de personnes LGBT par les répondant.e.s LGB+



Les personnes LGB fréquentées proviennent massivement de l'entourage amical au sens large<sup>31</sup>. Parmi celles et ceux qui déclarent côtoyer « tous les jours » ou « très souvent » des personnes homosexuelles, 77 % déclarent que ces personnes sont des ami.e.s, 58 % qu'elles sont dans l'entourage professionnel, et 47 % qu'elles sont des membres de la famille. Les rares personnes que côtoient celles et ceux qui ont répondu « rarement » proviennent aussi des réseaux amicaux élargis et de l'entourage professionnel.

31 Qui recoupe deux questions parmi celles du questionnaire. Des questions binaires oui/non demandaient aux répondant.e.s si les personnes côtoyées sont dans la famille (oui/non), dans le voisinage (oui/non), dans l'entourage professionnel (oui/non), « dans l'entourage amical » (oui/non), mais aussi « des connaissances de personnes que vous connaissez » (oui/non), ce qui recoupe l'entourage amical.

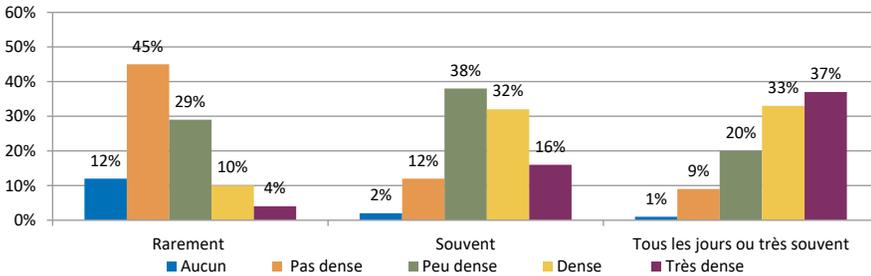
Tableau 1.7. Les personnes LGBTI dans les entourages des répondant.e.s hétérosexuel.le.s.

Les personnes LGBTI sont ...	« Très souvent ou tous les jours »			« Souvent »			« Rarement »		
	LG	B	T&I	LG	B	T&I	LG	B	T&I
... dans la famille	47 %	48 %	59 %	28 %	34 %	50 %	14 %	24 %	29 %
... dans l'entourage amical	77 %	73 %	74 %	74 %	78 %	68 %	33 %	62 %	70 %
... dans l'entourage professionnel	58 %	55 %	52 %	46 %	52 %	53 %	24 %	43 %	53 %
... dans le voisinage	45 %	49 %	52 %	29 %	41 %	58 %	20 %	30 %	36 %
... des connaissances de personnes que vous connaissez	74 %	72 %	67 %	69 %	75 %	65 %	55 %	69 %	73 %

*Lecture : Parmi celles et ceux qui côtoient « souvent » des LG, 28 % déclarent que ces personnes proviennent de la famille. 14 % de celles et ceux qui fréquentent rarement des LG disent que ces personnes sont dans l'entourage familial.*

Pour aller plus loin, on peut construire une échelle de proximité sociale des répondant.e.s à l'homosexualité. Il s'agit de saisir la densité relationnelle homosexuelle autour des individus (voir *infra* pour la construction de l'échelle). Recodée en cinq niveaux de proximité/densité, on voit alors que les deux premiers niveaux de faible densité de liens homosexuels autour de l'individu concernent 39 % de la population hétérosexuelle de l'échantillon, quand ils représentent seulement 9 % des sondé.e.s LGB+. Parmi les hétérosexuel.le.s, on voit bien qu'à mesure que l'homosexualité se fait plus dense (*i.e.*, quand on monte dans l'échelle) les pourcentages se réduisent beaucoup ; mais les niveaux intermédiaires concernent 46 % de l'échantillon hétérosexuel : la banalisation de l'homosexualité est donc bel et bien aussi dans les vies sociales et les relations, presque la moitié de l'échantillon hétérosexuel ayant au moins quelques relations, plus ou moins proches, avec des LGB. On voit aussi clairement (tableau non présenté) que plus on monte dans l'échelle, plus la présence d'ami.e.s LGB est forte (et nécessaire à partir du score 11, voir *infra*). Au score 3 sur l'échelle, 46 % des répondant.e.s ont des ami.e.s L, G ou B, 72 % au score 4, puis plus de 95 % à partir du score 6. La répartition de membres de la famille LGB n'est pas aussi haute, ce qui atteste de la moindre présence de l'homosexualité en famille que parmi les ami.e.s. Au score 2, 23 % des répondant.e.s ont un membre de la famille L, G ou B, et c'est à partir du score 7 qu'on dépasse les 40 % pour arriver à 81 % et plus à partir du score 12. On note enfin que plus la fréquence de fréquentation est élevée, plus la densité ou proximité relationnelle l'est aussi. Fréquenter souvent ou très souvent des LGB, signifie donc aussi avoir au moins un ami LG et/ou B, possiblement un membre de la famille, puis des connaissances de connaissances, voisins, ou collègues LG et/ou B.

**Figure 1.10. Densité de l'homosexualité par fréquences de fréquentation (échantillon hétérosexuel)**



Parmi les hétérosexuel.le.s qui fréquentent « tous les jours ou très souvent » des LGBT, 9 % seulement ont une vie sociale marquée par une homosexualité « pas dense », puis on passe à plus de 30 % des répondant.e.s dont la vie sociale est marquée par une homosexualité « dense » ou « très dense ». Ainsi, celles et ceux qui ont autour d’elles/eux une homosexualité « très dense » (des relations proches comme des ami.e.s ou de la famille, puis des collègues, voisins, etc.) représentent 37 % des répondant.e.s qui fréquentent des LGBT « tous les jours ou très souvent ». Parmi celles et ceux qui n’en fréquentent que rarement, 12 % n’ont aucune relation, 45 % des relations « pas denses », 29 % « peu denses », et 10 % et 4 % des relations « denses » et « très denses ».

#### ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 4

##### CONSTRUCTION DE L'ÉCHELLE DE PROXIMITÉ OU DE DENSITÉ RELATIONNELLE.

À la suite de la question sur la fréquence de fréquentation de personnes LGBT (« Tous les jours », « souvent », etc.), l’enquête propose une série de cinq questions avec réponse oui/non pour identifier d’où proviennent ces personnes : « Ces personnes homosexuelles que vous côtoyez sont-elles : Dans votre entourage familial (oui/non) / Dans votre entourage amical (oui/non) / Dans votre entourage professionnel (oui/non) / Dans votre voisinage (oui/non) / Des connaissances de personnes que vous connaissez (oui/non) ». La série de question est répétée pour les personnes bis « que vous côtoyez ». Différentes relations sociales, plus ou moins denses, distantes/proches, « lourdes » dans la vie sociale pourrait-on dire, sont donc proposées : le/la collègue ou le/la voisin.e, qui n’est pas choisi.e, le membre de la famille, pas choisi mais qui a un sens potentiellement important, et l’ami.e, qui renvoie à une relation vraiment élective et a priori significative pour l’individu. On peut alors, en recodant les variables, attribuer un « poids » à chaque relation : le poids 0 si l’individu répond « non » ou sans réponse (sans réponse ou pas d’ami.e LGBT = 0, sans réponse ou « non »

à « collègue LGB » = 0, etc.), le poids 1 pour un collègue, un voisin, une connaissance de connaissance, le poids 2 pour un membre de la famille, et 3 pour les ami.e.s. La relation amicale pèse donc le poids de, par exemple, 3 collègues, ou 1 voisin et un oncle LGB. L'ami.e LGB pèse un peu plus lourd que le membre de la famille, qui peut parfois être éloigné ou peu fréquenté, car il/elle est « choisi.e ». Recodées ainsi, les variables peuvent être additionnées : on obtient alors une échelle qui va de 0 (aucune relation homosexuelle) à 1632. Le score faible indique une densité relationnelle homosexuelle faible autour de l'individu, et un score élevé une densité élevée.

Tableau 1.8. Niveaux de densité dans la population sondée.

Score dans l'échelle	Échelle de proximité sociale de l'homosexualité, population hétérosexuelle		Échelle de proximité sociale de l'homosexualité, population LGB+	
	% dans la population	En 5 niveaux de présence*	% dans la population	En 5 niveaux de présence*
0	16 %	Niv. 0 : 16 %	6 %	6 %
1	13 %	Niv. 1 : 23 %	1 %	3 %
2	10 %		2 %	
3	8 %	Niv. 2 : 26 %	2 %	16 %
4	9 %		6 %	
5	9 %		8 %	
6	9 %	Niv. 3 : 20 %	5 %	22 %
7	5 %		8 %	
8	6 %		9 %	
9	4 %	Niv. 4 : 15 %	6 %	53 %
10	4 %		16 %	
11	2 %		6 %	
12	2 %		8 %	
13	0.5 %		7 %	
14	1 %		4 %	
15	0.5 %		1 %	
16	1 %	5 %		

\* Niveau 0, « aucun LGB » / niveau 1, « pas dense » / niveau 2, « peu dense » / niveau 3, « dense » / niveau 4, « très dense ».

Les scores 1 et 2 signifient par exemple que l'homosexualité/bisexualité dans

32 Ce qui correspond à relation amicale L ou G + relation amicale B + relation familiale L ou G + relation familiale B + relations collègues/voisinage/connaissance L ou G et B = 3+3+2+2+1+1+1+1+1+1 = 16

l'entourage provient d'un et/ou deux collègues et/ou voisin.e.s et/ou connaissances de connaissances LG ou B. L'homosexualité est incarnée dans la vie de l'individu, mais sous des relations peu épaisses, peu denses (pas d'ami.e.s). Le score 3 par exemple peut signifier plusieurs choses aussi : par exemple, le/la répondant.e a répondu trois fois en tout (en comptant la question sur les homos plus celle sur les bis) que la ou les personnes côtoyées sont collègues ou voisins ou connaissances de connaissance. Autre possibilité, le/la répondant.e a répondu une seule fois « oui » à la provenance « entourage amical » (soit pour des fréquentations homos, soit bis). Une autre combinaison serait un « oui » à « entourage familial » (pour des connaissances soit homos soit bis) et un « oui » à « entourage professionnel » (homos ou bis). À partir du score 10, avoir un ami.e LGB est nécessaire pour passer au score au-dessus (10 est le score maximal possible sans ami.e LGB). Il s'agit en quelque sorte d'une échelle de « présence » homosexuelle autour de l'individu. Il faut garder à l'esprit qu'il ne s'agit pas du nombre de personnes LGB, qu'on ne peut pas saisir dans l'enquête, mais bien de la proximité sociale, d'une densité qui prend en compte les croisements de relation autour de l'individu (un collègue LG mais aussi un ami B et un parent LG éloigné, etc.) et leur épaisseur (trois poids différents). La quantité reste quand même une dimension sous-jacente de l'échelle, dans la mesure où plus on monte plus cela signifie qu'il y a des relations différentes (ami.e.s, famille, voisins, collègues, etc., LG et/ou B, i.e. une multiplication des scores 1, et un ou deux 2, un ou deux 3). Pour le recodage en cinq, nous avons considéré qu'à partir du score 6 on passait à de l'homosexualité dense dans la vie de l'individu : cela peut-être un.e ami.e LG et un B par exemple, 6 « oui » à collègues/voisin.e.s/connaissances LG ou B, un.e membre de la famille et 4 collègues/voisin.e.s/connaissances, etc. En d'autres termes, le relationnel est considéré dense à partir de 2 ami.e.s (« ces personnes homosexuelles sont dans l'entourage amical : oui » + « ces personnes bisexuelles sont dans l'entourage amical : oui ») et les équivalences (voisin LG+collègue LG+voisin B+connaissance B, par exemple).

## 1.2. L'acceptation : une norme en tension.

### 1.2.1. Des opinions plus nuancées qu'il n'y paraît.

Toutefois, c'est dans les détails que peut se saisir l'état de la normativité. En effet, à y regarder de plus près, des nuances peuvent être apportées, sans qu'elles ne remettent en cause pour autant le niveau exceptionnel de « tolérance » et d'acceptation déclaré. On peut regarder sous un autre angle les questions consensuelles. Par exemple, dans le cas des personnes trans', si 82 % des répondant.e.s désapprouvent l'idée que « trans : c'est une maladie », on compte précisément 30 % de « pas vraiment d'accord » ; si on les ajoutent

aux 12 % de « plutôt d'accord », cela représente alors 42 % d'individus en fait « mitigés ». Dans le cas de l'homosexualité, seulement 48 % de l'échantillon hétérosexuel est en fait « tout à fait d'accord » avec l'idée que l'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité. Cela signifie que les 52 % restant ont des formes plus ou moins fortes de réserves. Cette autre moitié de l'échantillon compte ainsi 46 % d'individus dont la réponse est mitigée (« plutôt d'accord » ou « pas vraiment d'accord »). De même, 43 % des 77 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s qui pourraient voter pour un candidat gai à la présidentielle ont choisi la réponse nuancée du « probablement oui ». En contraste, ce sont seulement 19 % des répondant.e.s LGB+ qui déclarent pouvoir voter « probablement » pour un candidat gai, 70 % déclarant pouvoir voter « oui certainement » (au sens de « tout à fait ») pour un tel candidat.

Figure 1.11. L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité (échantillon hétérosexuel)

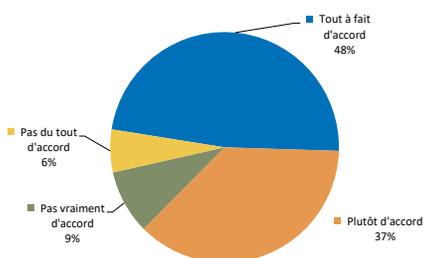
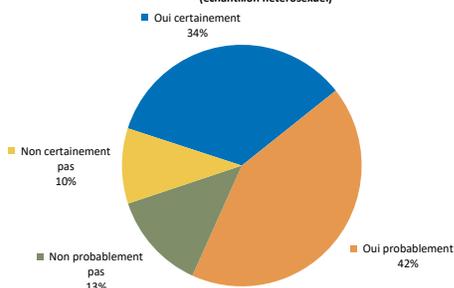


Figure 1.12. Voter pour un candidat publiquement gai à l'élection présidentielle (échantillon hétérosexuel)



L'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité, comme l'homosexualité d'un président, ne sont finalement pas une évidence pour une part encore importante des Français.e.s. Le « plutôt » rappelle que l'acceptation est conditionnelle. Il est toutefois difficile de savoir ce que les répondant.e.s mettent derrière la formule « une manière acceptable de vivre sa sexualité ». Si le libellé oriente la lecture de la question sur les modes de vie (ce n'est pas l'homosexualité qui est problématique, mais la « manière » de la vivre), elle peut aussi être prise comme proposant de juger un état de vie (l'homosexualité condamnable en soi, c'est l'orientation sexuelle tout autant que les modes de vie qui sont jugés). Quel que soit le sens avec lequel est entendue la question, la part de « plutôt » indique que, même pour celles et ceux pour qui aujourd'hui toutes les orientations sexuelles se vaudraient, tous les modes de vie ne se valent pas forcément, et l'homosexualité est une « manière acceptable de vivre sa sexualité » sous certaines formes probablement « respectables » (conjugalité stable, peu de sexualité récréative, pas de consommation de drogue, etc.). De telles attentes semblent par ailleurs évoluer en concordance avec les aspirations des gays et lesbiennes. Philippe Adam repérait en effet il y a vingt ans que l'idéal du « bonheur domestique » tendait à prendre le pas sur le « ghetto » chez les gays, en partie sous l'effet de la crise du sida (Adam, 1999). Ces transformations des cadres de la vie homosexuelle ne doivent pour autant pas faire oublier ou stigmatiser d'autres formes d'homosexualités, toujours liées à la vie « communautaire » ou à des pratiques « hors-normes ». C'est ce que craignent certain.e.s auteur.e.s avec la revendication du mariage, qui

produirait une « homonormativité » (Duggan, 2002) fabriquant de « bons » homosexuel.le.s *versus* « les autres ». L'opinion des français qui répondent « plutôt d'accord » à la question de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité » semble aller de pair avec cette homonormativité.

Surtout, l'acceptation forte trouve aussi des limites au travers des questions qui mettent en jeu les minorités sexuelles comme groupe social. Alors que le niveau des stéréotypes liés aux individus est plutôt bas (voir tableau 1.2 ci-dessus), les opinions sur les minorités sexuelles comme force politique sont moins positivement tranchées. Les niveaux sont équivalents à celui du stéréotype plus persistant des gays efféminés. Vis-à-vis des stéréotypes, à une exception prêt (les gays « efféminés »), les opinions en désaccord montaient systématiquement aux trois quarts des répondant.e.s. C'est le cas pour l'opinion sur les mouvements LGBTI, mais ce n'est plus le cas pour ce qui est de la place sociale que prennent ces minorités. Il est alors intéressant de constater que les trois quarts de l'échantillon considèrent qu'il est difficile d'être LGBT aujourd'hui (cf. le tableau 1.3 précédent) en même temps que 40 % de l'échantillon trouve qu'on « en fait un peu trop aujourd'hui pour ces minorités » :

Tableau 1.9. Opinion des répondant.e.s hétérosexuel.le.s sur les minorités sexuelles en tant que groupe social.

« Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des affirmations suivantes ? »	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas d'accord du tout	Total d'« accord »	Total « pas d'accord »
« Le mouvement gai, bi et lesbien et les mouvements transgenre et intersexe ne sont pas légitimes pour lutter contre les discriminations » <sup>33</sup>	10 %	20 %	38 %	32 %	30 %	70 %
« Les gays, lesbiennes, bisexuel(le)s et transgenres sont trop présents dans les médias (télévision, radio, cinéma...) »	13 %	23 %	38 %	26 %	36 %	63 %
« De nos jours, on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. »	13 %	27 %	36 %	23 %	40 %	59 %

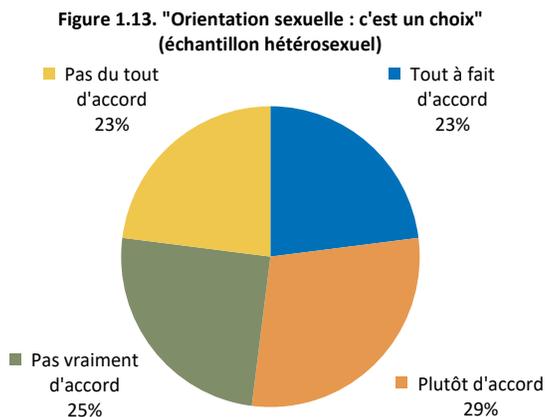
Ainsi, 62 % de celles et ceux qui sont « tout à fait d'accord » avec l'idée que « de nos jours, on en fait un peu trop pour [ces] minorités » pensent aussi qu'il est difficile (« très » et « plutôt ») d'être LGBT dans la vie de tous les jours [données non présentées]. La dernière ligne du tableau montre que pour un peu moins de la moitié de l'échantillon (40 %) les minorités sexuelles sont jugées comme prenant finalement « trop » de place. Ainsi, parmi les répondant.e.s (hétérosexuel.le.s) qui sont « tout à fait » ou « plutôt » d'accord avec

<sup>33</sup> L'affirmation entière est libellée ainsi : « Le mouvement gai, bi et lesbien et les mouvements transgenre et intersexe ne sont pas légitimes pour lutter contre les discriminations, ce sont des lobbies pour nous imposer un mode de vie ».

l'affirmation que l'homosexualité est une « manière acceptable de vivre sa sexualité », et parmi celles et ceux qui préfèrent l'affirmation « c'est la société française qui devrait faire des efforts pour inclure » les LGBT plutôt que l'affirmation que ces personnes « mettent en danger notre société », un tiers sont aussi d'accord avec l'idée que « de nos jours on en fait un peu trop pour les minorités » sexuelles (respectivement 36 % et 34 %, voir Annexe, tableaux a et b). Autrement dit, parmi les opinions « tolérantes », il y a un tiers d'opinions plus ambivalentes sur la place sociale à accorder à ces minorités. Accepter les individus ou avoir une opinion « tolérante » n'équivaut pas à accepter le groupe social minoritaire, ses revendications, les transformations de sa place sociale. La norme d'acceptation apparaît ainsi sous tension.

## 1.2.2. Des stéréotypes persistants.

Alors que les stéréotypes à l'égard des minorités sexuelles et de genre semblent peu prégnants, surprenant apparaît le fait que celui de l'homosexualité et la transidentité comme « choix » demeure. Les réponses se répartissent en quatre quarts quasiment équivalents, avec une petite majorité d'individus « plutôt d'accord » avec l'idée que l'orientation sexuelle relève d'un choix, le rejet tranché (« pas du tout d'accord ») ne regroupant que 23 % des réponses.

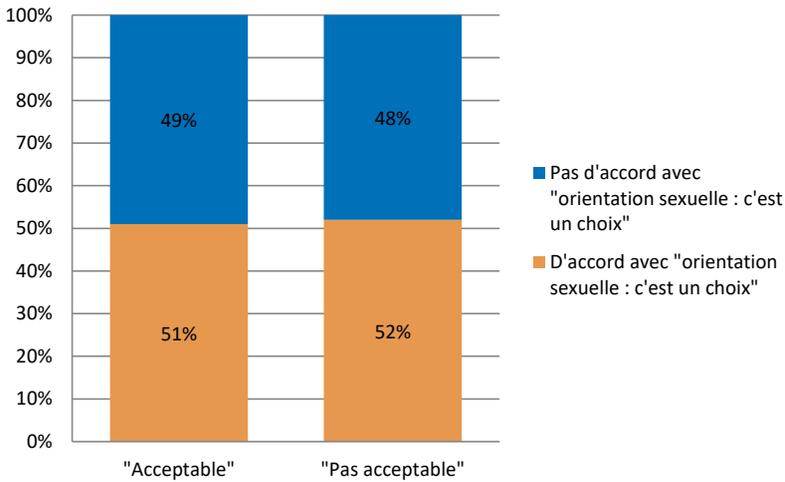


Par contraste, les LGB+ sont 22 % « tout à fait d'accord », 19 % « plutôt d'accord », 13 % « pas vraiment d'accord » et 46 % « pas d'accord du tout »<sup>34</sup>. Ce stéréotype coexiste paradoxalement dans l'échantillon avec la très faible adhésion à celui de la bisexualité comme « passade » ou des orientations non-hétérosexuelles comme « effet de mode » (voir tableau 1.2 ci-dessus). Ainsi, parmi celles et ceux qui pensent que l'homosexualité ou la transidentité est « plus une mode qu'autre chose », 70 % pensent aussi que l'orientation sexuelle est un choix, et parmi celles et ceux qui ne sont pas d'accord avec la première affirmation, 46 % sont quand même d'accord avec la seconde (voir Annexe, tableau c). Surtout, on voit que le fait de considérer ou non l'homosexualité comme « une

<sup>34</sup> La différence est significative au seuil de 0.1 %.

manière acceptable de vivre sa sexualité » n'a aucun impact sur ce stéréotype. Qu'on soit d'accord ou non avec la première idée, les accords/désaccords vis-à-vis du stéréotype de l'orientation sexuelle choisie se répartissent en deux parts égales. 51 % de celles et ceux qui voient dans l'homosexualité « une manière acceptable de vivre sa sexualité » voient aussi l'orientation sexuelle comme un choix. Parallèlement, 52 % de celles et ceux qui pensent que l'homosexualité n'est pas une « manière acceptable » de vivre sa sexualité pensent aussi que l'orientation sexuelle est un choix.

**Figure 1.14. Stéréotype du choix selon l'opinion concernant l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité (échantillon hétérosexuel)**



En faisant une nouvelle variable à partir du croisement entre les réponses à l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa vie et les réponses au stéréotype de choix, on obtient la répartition suivante dans l'échantillon hétérosexuel :

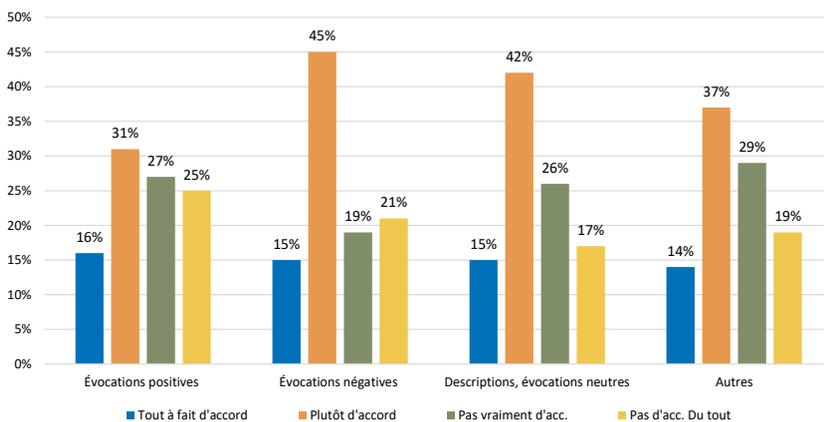
Tableau 1.10. Vision de l'homosexualité choisie et acceptable dans l'échantillon hétérosexuel.

Pas d'accord avec l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité ni avec le stéréotype du choix	7 %
D'accord avec l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité et avec le stéréotype du choix	43 %
D'accord avec l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité mais pas avec le stéréotype du choix	41 %
Pas d'accord avec l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité mais d'accord avec le stéréotype du choix	8 %

Ainsi, pour 8 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s l'homosexualité relève d'un choix et n'est pas acceptable, et pour 7 % elle ne relève pas d'un choix tout en étant inacceptable, ce qui renvoie à une « vraie » posture de rejet. En revanche 43 % pensent qu'elle relève d'un choix et qu'elle acceptable, ce qui relève d'un « vrai » esprit de « tolérance » où le « choix » minoritaire est aussi vu comme « acceptable ».

La répartition est équivalente dans le cas de la transidentité, avec une plus grosse part des « plutôt d'accord » : 34 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s (et 25 % des LGB+) sont « plutôt d'accord » avec le stéréotype de la transidentité comme choix, 15 % « tout à fait d'accord », et 26 % et 24 % « pas vraiment » et « pas du tout » d'accord (pour 38 % des LGB+). La même répartition s'observe parmi celles et ceux pour qui la photographie de Laverne Cox avec la transidentité précisée évoque quelque chose de positif : 47 % des répondant.e.s pour qui cette image et sa légende évoquent quelque chose de positif pensent que la transidentité est un « choix » (avec 31 % qui le pensent « plutôt » et 16 % le pensant « tout à fait »). Le stéréotype prend néanmoins un peu plus de place parmi les sondé.e.s qui ont proposé d'autres réponses que des réponses positives. Par exemple, 45 % des individus qui réagissent négativement à la photographie sont « plutôt d'accord » avec l'idée que la transidentité est un « choix », et l'on monte à 60 % d'accord si on ajoute les « tout à fait ».

Figure 1.15. La transidentité comme choix selon les différentes réactions à la photo de L. Cox avec la transidentité légendée (échantillon hétérosexuel)



Considérer que l'homosexualité et la transidentité relèvent d'un choix n'est pas anodin. L'idée que la « déviance », au sens sociologique, aux normes de genre et de sexualité procède d'un choix implique en contrepartie qu'il pourrait en être autrement, et devenir un « mauvais » choix si les attitudes des minoritaires sont jugées revendicatives ou embarrassantes, et leurs revendications envahissantes. À certains égards, cette idée reste un moyen de rendre moins légitime l'action collective ou l'empathie pour les épreuves suscitées par les parcours homosexuels ou trans' et la discrimination. Le « choix » est en d'autres termes l'idée qui autorise le jugement et la stigmatisation. La croyance qu'une « déviance » est choisie peut contribuer à rendre légitime les opinions négatives et les attitudes de mise à l'écart. La faiblesse du rejet de ce stéréotype – l'addition de tous les « pas d'accord » est loin d'atteindre les 70-75 % des autres stéréotypes – entaille ainsi la forte « tolérance » déclarée dans l'échantillon. On peut comprendre que les gays ne sont

pas tous efféminés, que les lesbiennes ne sont pas nécessairement « masculines » ou les bis pas « volages », tout en considérant que ces individus ont opéré un « choix » particulier et particularisant. L'adhésion à ce stéréotype apparaît en fait comme un marqueur de différence : « ils » et « elles » ont « choisi » la déviance. Cette notion dessine donc une frontière qui maintient la « normalité » d'un côté, et relègue ailleurs le « choix » des autres, vis-à-vis duquel la « tolérance » est aujourd'hui de mise.

Par ailleurs, la faiblesse relative des adhésions aux stéréotypes à l'égard des minorités sexuelles et de genre, coexiste avec l'adhésion persistante d'un quart de la population à des stéréotypes sexistes. Le tableau ci-dessous en fait la synthèse. On observe que 27 % de l'échantillon adhère au stéréotype des hommes mieux adaptés aux postes de direction, 25 % à l'idée que le féminisme n'a plus de raison d'être aujourd'hui, et encore 21 % des répondant.e.s ne sont pas d'accord avec l'idée qu'une femme ne doit pas être agressée « quelle que soit la manière dont elle est habillée ».

Tableau 1.11. Des stéréotypes sexistes qui s'effacent ?

« Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des affirmations suivantes »	Population hétérosexuelle générale		Hommes hétéros		Femmes hétéros***	
	Total d'accord	Total pas d'accord	Total d'accord	Total pas d'accord	Total d'accord	Total pas d'accord
« Les femmes conduisent moins bien que les hommes car elles ont naturellement un sens de l'orientation/de la coordination moins développé que les hommes »	14 %	86 %	19 %	80 %	9 %	90 %
« Les hommes sont plus nombreux que les femmes dans les postes managériaux et de direction car il est plus naturel pour les hommes d'incarner l'autorité, de diriger, de prendre des décisions »	27 %	73 %	29 %	71 %	25 %	75%**
« Les hommes sont moins aptes à s'occuper des enfants, car ils ont moins d'instinct parental et sont moins affectueux »	19 %	81 %	24 %	76 %	15 %	85 %
« Il est normal qu'une femme soit moins payée parce qu'elle devra arrêter sa carrière pendant une longue durée pour élever ses enfants et fera perdre l'investissement de son employeur pour la former »	11 %	88 %	16 %	83 %	7 %	93 %
« Il est normal qu'une femme se fasse réprimander si elle est en désaccord avec son conjoint »	10 %	90 %	12 %	88 %	7 %	92 %
« Il n'est pas normal qu'une femme se fasse agresser, quelle que soit la manière dont elle est habillée »	79 %	21 %	79 %	21 %	79 %	21%*
« Il est normal qu'un homme se plaigne/insulte une femme qui aurait flirté avec lui mais met fin au flirt »	10 %	90 %	13 %	87 %	7 %	93 %
« Le combat féministe n'est plus nécessaire aujourd'hui »	25 %	75 %	34 %	66 %	17 %	83 %

\*\*\*La différence entre hommes et femmes significative partout au seuil de 1 %, sauf pour deux stéréotypes. \*\*Pour ce stéréotype, le  $\chi^2$  est significatif au seuil de 10 % seulement.

\* La comparaison hommes/femmes n'est statistiquement pas significative pour ce stéréotype.

On remarque alors que, au-delà des trois stéréotypes sexistes qui dépassent 20 % d'adhésion, ces stéréotypes sont globalement moins prégnants que ne le sont les stéréotypes à l'égard des minorités sexuelles et de genre. Ces derniers en effet, à l'exception de deux d'entre eux (« Gays : relations juste sexuelles » et « Trans' : c'est une maladie »), rencontrent toujours un quart ou plus d'adhésion de répondant.e.s (voir tableau 1.2). Cette comparaison des stéréotypes à l'égard des femmes *versus* ceux à l'égard des minorités sexuelles et de genre fait finalement ressortir l'importance relative des seconds : les seconds rencontrent un peu plus d'adhésion que les premiers. Dans le cas des stéréotypes sexistes, c'est finalement ceux qui concernent la sphère du travail ou le mouvement social qui sont les plus résistants. Comme pour le cas des LGBT, c'est le changement de la place sociale des femmes qui pose problème. Viennent ensuite les stéréotypes liés à la sphère de l'intime et de la sexualité : les 19 % et 21 % qui voient les hommes comme moins affectueux avec les enfants et perçoivent les agressions sexuelles sous certaines conditions vestimentaires comme légitimes s'expliquent par le fait que l'intimité et la sexualité sont structurées par la domination masculine qui façonne les rôles de genre. L'effet de la domination masculine est d'ailleurs flagrant quand on compare l'adhésion aux stéréotypes par sexe. À l'exception de l'item sur les agressions, les femmes y sont systématiquement moins réceptives que les hommes : tout porte à croire que mettre en cause ces stéréotypes reviendrait à questionner une place sociale privilégiée difficile à mettre en cause par les concernés. Du reste, l'ordre hétéronormatif fait de la « pute » le principal stigmate dont les femmes doivent se départir (Clair, 2012) et leur adhésion similaire aux hommes à l'idée qu'une agression puisse être légitime selon la tenue vestimentaire témoigne d'une certaine intériorisation des attentes à leur égard – mais il convient de souligner que la différence femmes/hommes sur ce stéréotype n'est statistiquement pas significative.

### 1.2.3. Une préférence pour l'hétérosexualité et une acceptation par défaut.

L'acceptation d'un enfant LGBT est aussi à nuancer. En effet, 75 % de l'échantillon hétérosexuel a répondu « oui » (« certainement » et « probablement ») à l'affirmation « Vous l'accepteriez tel.le qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle soit hétérosexuel.le ». Le fait d'avoir ou non des enfants n'a pas d'influence sur la réponse, 75 % et 74 % des sans enfants et des répondant.e.s avec enfants ont répondu « oui » à cette affirmation<sup>35</sup>. Surtout, on remarque que parmi celles et ceux de l'échantillon hétérosexuel qui pensent réagir avec enthousiasme au coming-out d'un enfant, 77 % ont aussi répondu positivement à la question qui précise « mais [vous] auriez préféré qu'il/elle soit hétérosexuel.le ». Ils et elles sont 78 % à préférer l'hétérosexualité parmi les répondant.e.s ayant des enfants et ayant aussi répondu « oui » à l'affirmation « Vous seriez content qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie ». Cette coexistence des déclarations « enthousiasme » à la révélation d'homosexualité d'un enfant et de préférence pour son maintien dans l'hétérosexualité pourrait paraître paradoxale, mais elle peut être imputée au problème de la projection que suppose l'acte de répondre à un sondage. À l'effort cognitif de se projeter dans une situation inconnue, répond le biais de désirabilité sociale (qui fait qu'on se déclare « enthousiaste »). Il est probablement pas évident pour les répondant.e.s de

<sup>35</sup> Le teste du  $\chi^2$  confirme que cette différence n'est pas significative.

percevoir les formes de déceptions sociales, de craintes, ou de malaises que susciteraient ces révélations hypothétiques de « déviance » (au sens sociologique), lesquels sont en fait révélés en creux par la question sur l'acceptation « par défaut » ou « faute de mieux », le mieux étant de rester dans la norme. Le fait de penser qu'on réagirait avec enthousiasme au coming-out d'un enfant subit en réalité une fissure importante avec la question « vous l'accepteriez, mais... ». Si cette préférence pour l'hétérosexualité peut en partie être le produit des peurs pour l'avenir de l'enfant (la discrimination au travail), elle renvoie surtout à une préférence bien normative. En rappelant où les « préférences » sociosexuelles se situent, les réponses à cette question rappellent où la norme se situe. Ce détail indique une forme de résignation qui révèle que, derrière l'acceptation, ne se loge pas nécessairement une stricte mise en équivalence des sexualités. Dans son enquête sur la « *gayfriendliness* », Sylvie Tissot observe que, si l'acceptation prévaut (pas de rejet de l'enfant), « il y a [quand même] un choc à gérer » ou tout du moins une adaptation et des ambivalences qui suscitent des attentes normatives sur ce qu'est l'adolescence homosexuelle et une mise à distance de la dimension sexuelle de cette identité (Tissot, 2018, p. 128). La préférence pour la « normalité » - au sens goffmanien d'absence de « stigmaté »<sup>36</sup> - est du même ordre vis-à-vis d'un potentiel enfant trans : 74 % des répondant.e.s « accepteraient [un enfant transgenre] mais auraient préféré qu'il/elle ne le soit pas ». Le fait d'avoir ou non des enfants n'est pas significatif, et les proportions entre parents et non-parents tout à fait similaires.

## 1.3. Des variations de la « tolérance » selon les appartenances sociales.

Pour la suite de l'analyse, nous avons créé des échelles pour l'adhésion aux stéréotypes et l'expression de l'embarras (voir encadré *infra*). Ces échelles permettront de faire des scores moyens et de les comparer entre différents groupes (d'âge, de sexe, etc.). En recodant ces échelles par quarts (quatre niveaux, « peu », « un peu », « assez », « très »), on peut avoir un ordre d'idée des taux de gêne ou d'adhésion aux stéréotypes dans l'échantillon, résumés dans les tableaux ci-dessous. Concernant les bornes de l'échelle d'embarras, 44 personnes ont le score de 80, et 292 celui de 0. La moitié de l'échantillon hétérosexuel (48 %) est concentrée dans le premier quart (« peu gêné.e »). Le score moyen de l'échantillon hétérosexuel est de 25,39. Il est de 14,75 pour le petit échantillon LGB+.

<sup>36</sup> Erving Goffman utilise ce vocable par opposition aux individus discrédités ou « discréditables ». Cela rappelle que les « stigmatés » sociaux engagent des normes, et qu'un attribut stigmatisant a pour effet d'« a-normaliser » l'individu, de le rendre hors-norme.

Tableau 1.12. Niveau d'embarras.

Score d'embarras par quart	% de l'échantillon hétérosexuel
1 : scores 0 à 19	48 %
2 : scores 20 à 39	21 %
3 : scores 40 à 59	19 %
4 : scores 60 à 80	10 %

Concernant les stéréotypes à l'égard des LGBT, 292 personnes parmi les hétérosexuel.le.s ont un score de 8, et 21 celui de 32 ; pour les stéréotypes sexistes, 263 personnes parmi les hétérosexuel.le.s ont le score de 8, et seulement 2 celui de 30 (aucun.e répondant.e.s n'atteint ni 31 ni 32).

Tableau 1.13. Niveau d'adhésion aux stéréotypes.

Échelle d'adhésion aux stéréotypes en quarts	Stéréotypes à l'égard des LGBT % de l'échantillon hétérosexuel	Stéréotypes sexistes % de l'échantillon hétérosexuel
1 : score 8 à 13, aucun stéréotype	38 %	61 %
2 : score 14 à 19	37 %	27 %
3 : score 20 à 25	19 %	9 %
4 : score 26 à 32	4 %	2 %

Sur l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT, le score moyen pour l'échantillon hétérosexuel est de 15,48, alors qu'il est de 13,59 pour le petit échantillon LGB+. Sur l'échelle d'adhésion aux stéréotypes sexistes, le score moyen est de 13,21 pour l'échantillon hétérosexuel. L'échantillon LGB+ a un score moyen de sexisme identique (13,27). La moyenne est plus élevée et plus éloignée du score 8 (« aucun stéréotype ») dans le cas des stéréotypes LGBT, ce qui confirme que les stéréotypes à l'égard des LGBT sont un peu plus prégnants qu'à l'égard des femmes, tout en restant relativement bas (la moyenne est dans le premier tiers de l'échelle). Le graphique ci-dessous permet alors de voir que, vis-à-vis des stéréotypes à l'égard des LGBT, les deux premiers niveaux sont équivalents, alors que pour le sexisme la population hétérosexuelle est rassemblée à 60 % dans le premier niveau, celui de l'adhésion très faible au sexisme. Les stéréotypes à l'égard des LGBT sont donc un peu plus prégnants dans la population que les stéréotypes sexistes. Vis-à-vis de l'embarras, presque la moitié de l'échantillon est dans le premier niveau (i.e. premier quart des scores), l'embarras (très) faible. Comparée aux LGB+, la population hétérosexuelle de l'enquête apparaît embarrassée par plus de situations, plus réceptive aux stéréotypes à l'égard des LGBT, mais légèrement moins sexiste. Il faut toutefois encore rappeler que l'échantillon de LGB+ n'est pas représentatif de cette population.

Figure 1.16. Prégnance des stéréotypes et de l'embarras dans l'échantillon hétérosexuel

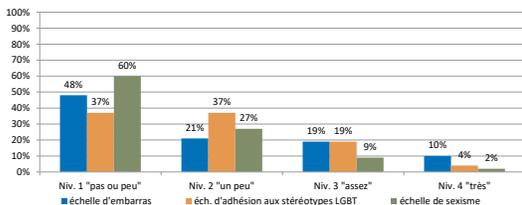
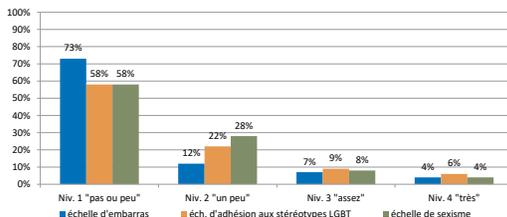


Figure 1.17. Prégnance des stéréotypes et de l'embarras dans l'échantillon LGB\*



## ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 5 CONSTRUCTION DES ÉCHELLES D'EMBARRAS ET D'ADHÉSION AUX STÉRÉOTYPES ET MÉTHODE DES « ANOVAS ».

L'échelle d'embarras consiste en l'addition des réponses aux questions sur la gêne suscitée par diverses situations (voir tableau 1.4 ci-dessus). Les questions proposaient une échelle de 0 à 10. La question évoquant une altercation homophobe n'a pas été incluse car elle est intégrée à une autre échelle (voir *infra*). L'échelle ainsi constituée établit un score qui va de 0 à 80. 0 correspond aux individus qui ont répondu 0 (pas de gêne) aux 8 questions, et 80 celles et ceux qui ont répondu 10 à toutes (très gêné.e). Entre les deux, figurent toutes les diverses combinaisons possibles de réponses aux 8 questions. L'alpha de Cronbach (voir encadré *infra*) est très élevé (0.9515) et valide l'échelle.

Les échelles de sexisme et de stéréotypes à l'égard des LGBT reposent sur une série d'items avec quatre modalités de « tout à fait d'accord » à « pas du tout d'accord ». Pour le sexisme, sept des huit questions<sup>37</sup> ont été recodées pour aller du « pas du tout d'accord » avec le stéréotype à « tout à fait d'accord » pour obtenir une échelle allant dans le même sens que l'embarras (à score élevé, niveau d'embarras et d'adhésion aux stéréotypes élevé). Pour les stéréotypes à l'égard des LGBT, huit items ont été retenus<sup>38</sup>. Ils ont été recodés pour aussi aller dans le sens du 1 « pas du tout d'accord » avec le stéréotype à 4 « tout à fait d'accord ». Ces deux échelles vont donc de 8 (1 « pas

37 Voir les 8 items dans le tableau 1.10 ci-dessus. Le dernier item relève plus d'une opinion que d'un stéréotype, mais nous l'avons conservé dans un souci de comparabilité des scores avec l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT.

38 Il s'agit des items de la question « Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des associations d'idées suivantes : Gays : efféminés / Gays : sida / Gays : relations juste sexuelles / lesbiennes : masculines / lesbiennes : pas satisfaites par les hommes / Bisexuel(le)s : volages / Bisexuel(le)s : passade de jeunesse / Trans' : c'est une maladie ». Les stéréotypes de l'homosexualité et de la transidentité comme « choix » ont été écartés (l'alpha augmente de 0.1 quand on retire ces deux items). A aussi été retiré l'item « les gays/lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants » car il capte plus une opinion qu'un stéréotype.

du tout d'accord » à toutes les questions) à 32 (huit fois 4 « tout à fait d'accord » avec tous les stéréotypes). Les deux alphas sont très élevés (0.9109 pour les stéréotypes LGBT et 0.8015 pour les stéréotypes sexistes) et valident les deux échelles.

Les échelles permettent de réaliser ci-après des analyses de variance, souvent abrégée en anova d'après le terme anglais (« *analysis of variance* »). La variance correspond à une mesure de la dispersion ou de l'homogénéité d'une distribution des réponses d'une variable autour de la moyenne (statistiquement elle correspond à la moyenne des carrés des écarts à la moyenne). Dans l'analyse de variance, l'idée est de rapporter la variation des réponses (saisie par le biais des écarts à la moyenne) à l'intérieur de chaque sous-groupe (par exemple les groupes hommes/femmes) à celle entre les sous-groupes, afin de déterminer si les différences de comportements au sein des sous-groupes sont plus faibles que les différences de comportements entre les groupes. Un tel cas indique que la variable des groupes (le sexe, les tranches d'âge, etc.) a un effet sur la variable analysée, à savoir ici les échelles. Dit simplement, cet outil permet de comparer les scores moyens sur les échelles entre différents groupes (d'âge, de sexe, etc.), et de voir, par exemple, si les hommes sont en moyenne plus sexistes que les femmes, ou si les catholiques pratiquant.e.s sont en moyenne plus embarrassé.e.s que les autres. Un test de significativité, appelé T de Student, permet de valider le résultat observé et d'inférer au-delà de l'échantillon. Ce test indique la probabilité (le risque) que deux moyennes différentes entre deux groupes (par exemple les hommes et les femmes) puissent en fait être identiques. Si la probabilité est très basse (i.e. une significativité très haute), cela signifie qu'il y a très peu de chance que la moyenne des deux groupes soit égale (et donc qu'il est très probable, qu'au-delà de l'échantillon, le niveau moyen de sexisme entre tel groupe et tel groupe soit bel et bien différent).

Enfin, il faut garder à l'esprit les bornes des échelles pour situer les moyennes : l'échelle d'embarras va de 0 à 80 (donc une moyenne de 20 se situe dans le premier quart de l'échelle), et de 8 à 32 pour l'échelle de stéréotypes LGBT et 8 à 30 pour l'échelle de sexisme (théoriquement 32). Un score moyen de 15 n'est donc au milieu de l'échelle (mais proche du 8) : le milieu de l'échelle correspond au score de 20.

### 1.3.1. Le *gender gap*<sup>39</sup> de l'acceptation.

L'échantillon hétérosexuel contient 47 % d'hommes et 53 % de femmes. Le sexe des répondant.e.s fait varier le niveau de « tolérance ». Avec les questions d'opinion « désincarnée » sur l'homosexualité, ressort la « tolérance » moindre des hommes comparés aux femmes : les réponses négatives sont plus le fait des premiers que des secondes. Les hommes sont par exemple un peu sous-représentés parmi les « d'accord » avec l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité ». 58 % des

<sup>39</sup> « *Gender gap* » signifie « écart de genre ». Cette notion issue des travaux en langue anglaise est utilisée en sciences sociales pour faire ressortir des écarts d'attitudes et de comportement entre hommes et femmes.

répondant.e.s hétérosexuel.le.s « tout à fait d'accord » avec cette idée sont en fait des femmes, contre 42 % d'hommes, et 57 % des « pas d'accord » (« pas vraiment » et « pas du tout ») sont des hommes contre 43 % de femmes. Les hommes représentent 61 % des « pas du tout d'accord ». Dans le sens inverse, parmi les hommes hétérosexuels, 82 % sont « d'accord » (« plutôt » et « tout à fait d'accord »), alors que parmi les femmes, elles sont 89 %<sup>40</sup>.

Figure 1.18. L'homosexualité "acceptable" selon le sexe dans l'échantillon hétérosexuel

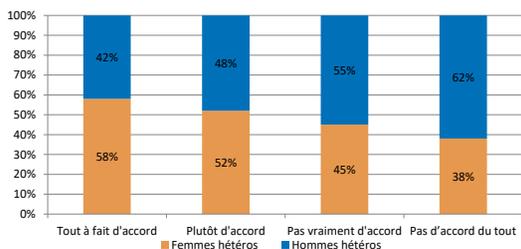
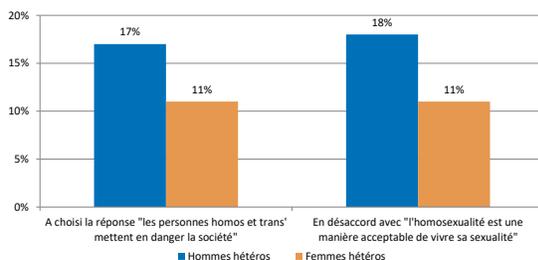


Figure 1.19. Une tolérance générée sur d'autres questions dans l'échantillon hétérosexuel



L'imprégnation des stéréotypes apparaît aussi moins forte chez les femmes que les hommes (voir Annexe, tableau d). Notamment, les stéréotypes liés à la sexualité récréative suscitent moins l'adhésion des femmes : les idées que les gays ont juste des relations sexuelles ou que les bis sont volages sont plus fortes chez les hommes hétérosexuels. « L'amour » triomphe plus chez elles que chez eux. Les questions impliquant les rôles genrés font aussi ressortir des différences : les gays apparaissent moins efféminés aux femmes hétérosexuelles qu'aux hommes, et elles sont plus promptes à soutenir l'homoparentalité. Le seul stéréotype qui sort du lot concerne les lesbiennes : l'idée que leur sexualité résulterait d'une insatisfaction avec les hommes est répandue chez les femmes aussi<sup>41</sup>. Notons aussi la moindre significativité statistique du stéréotype sur les lesbiennes masculines, les femmes sur celui-ci se rapprochant des hommes mais en offrant toujours des réponses suffisamment divergentes pour valider un effet du sexe sur l'adhésion à ce stéréotype. Le stéréotype de l'homosexualité comme « choix » enfin est à noter aussi car, même si les hommes y sont plus réceptifs, les femmes sont réparties en quatre quarts plutôt homogènes, et, comparativement, les hommes se distinguent par la faiblesse relative des « pas du tout d'accord » et le gonflement des « plutôt d'accord » :

40 Le chi<sup>2</sup> est significatif au seuil de 1 % et le V de Cramer supérieur à 0,1. La différence entre hommes et femmes est donc statistiquement significative.

41 C'est néanmoins la seule question du tableau qui n'est statistiquement pas significative.

Figure 1.20. "Orientation sexuelle : c'est un choix" (femmes hétérosexuelles)

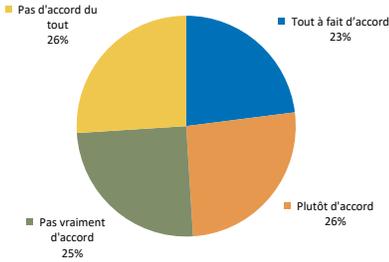
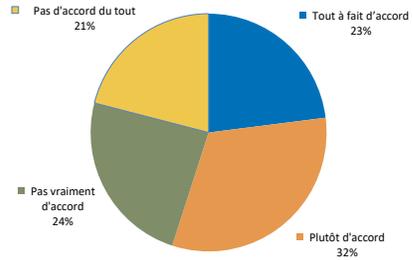


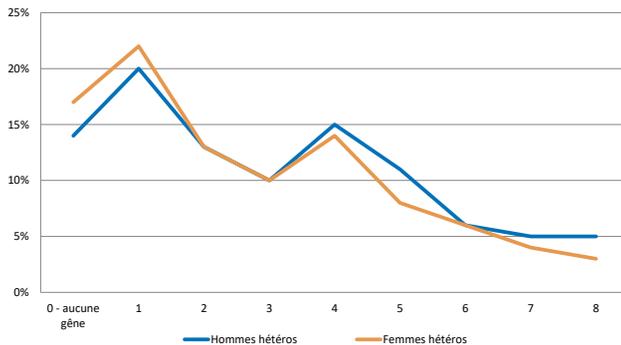
Figure 1.21. "Orientation sexuelle : c'est un choix" (hommes hétérosexuels)



Ainsi, même si les niveaux d'acceptation et de « tolérance » restent élevés chez les deux sexes, la comparaison entre les deux permet de nuancer. La comparaison entre l'échantillon hétérosexuel et LGB+ va dans le même sens. Vis-à-vis des questions sur les stéréotypes, les LGB+ choisissent en effet beaucoup plus souvent la réponse « pas du tout d'accord », réponse qui regroupe systématiquement plus de 50 % des LGB+, alors que les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ne dépassent jamais les 47%<sup>42</sup>. Le rejet des stéréotypes chez les hétérosexuel.le.s est finalement moins évident : la réponse intermédiaire et nuancée du « pas vraiment d'accord » rassemble toujours un tiers de ces répondant.e.s (voir tableau 1.2 ci-dessus).

Les échelles confirment aussi les divergences entre hommes et femmes. Sur l'échelle d'embarras, les femmes hétérosexuelles ont un score moyen de 23,55 alors qu'il est de 27,52 pour les hommes hétérosexuels, différence très fortement significative. En synthétisant l'échelle en huit niveaux d'embarras, on obtient la répartition suivante. On commence à 17 % de femmes au niveau 0 d'embarras pour 14 % d'hommes, et on finit au niveau 8 à 5 % d'hommes pour 3 % de femmes.

Figure 1.22. Échelle d'embarras selon le sexe (échantillon hétérosexuel)

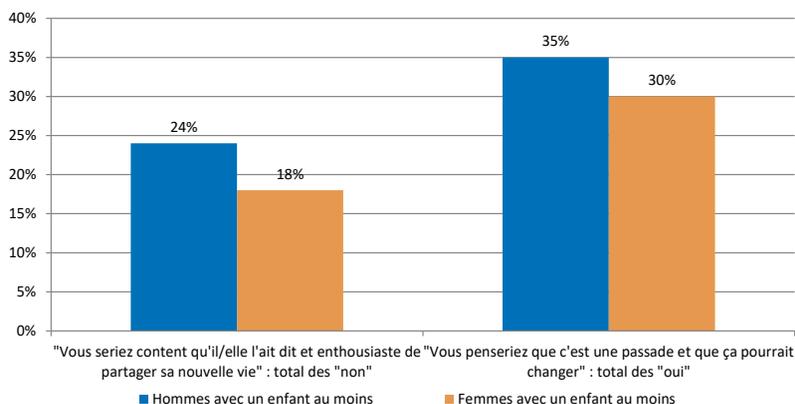


42 Les chi<sup>2</sup> sont significatifs au seuil de 1 % pour chacun des stéréotypes, ce qui indique que, malgré la petitesse de l'échantillon LGB+, les différences observées avec l'échantillon hétérosexuel sont significatives.

L'échelle d'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT donne aussi un résultat très significatif d'après l'analyse de variance : les hommes ont un score de 16,17 et les femmes de 14,86. On descend à 14,20 pour les hommes pour les stéréotypes sexistes et 12.25 pour les femmes<sup>43</sup>.

Les réactions au coming-out potentiel d'un parent (enfant, frère, sœur) sont aussi genrées. Par exemple, les hommes hétérosexuels ayant un enfant sont 27 % à répondre « oui certainement » (au sens de « tout à fait ») à l'affirmation « vous seriez content qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie », contre 38 % des femmes hétérosexuelles ayant un enfant. Les diagrammes ci-dessous résument le *gender gap* dans l'acceptation des coming-out homosexuels et trans' dans la famille, en réduisant l'échantillon, selon la question, aux individus qui ont des enfants ou qui ont des frères et sœurs. Les différences entre hommes et femmes sont statistiquement significatives au moins au seuil de 5 % ; plus spécifiquement, on remarque que la différence entre hommes et femmes quand elle concerne le coming-out homosexuel d'un parent (enfant comme frère et sœur) est systématiquement significative au seuil de 5 %, alors qu'elle l'est au seuil de 1 % avec des V de Cramer plus fort dans le cas des coming-out trans'. Si les femmes plus que les hommes déclarent des acceptations « faciles » à tous les coming-out (homo/bi ou trans'), cet effet du sexe des répondant.e.s reste plus affirmé dans le cas de l'acceptation de la transidentité. Quoiqu'il en soit, entre hommes et femmes, les différences dans l'acceptation et la « tolérance » ne sont souvent que de quelques points, mais cet écart est systématique.

Figure 1.23. L'acceptation genrée d'un enfant homosexuel parmi l'échantillon hétérosexuel



43 Pour les trois échelles, l'anova donne une significativité forte au seuil de 1 %. Les différences de scores moyens observées entre hommes et femmes sont donc très significatives.

Figure 1.24. L'acceptation générée d'un enfant transgenre parmi l'échantillon hétérosexuel (total des "oui")

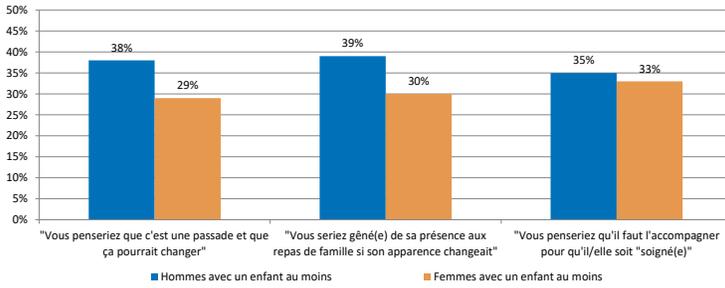


Figure 1.25. Acceptation d'un frère ou d'une sœur LGBT selon le sexe parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant un frère au moins ou celles et ceux ayant une sœur au moins

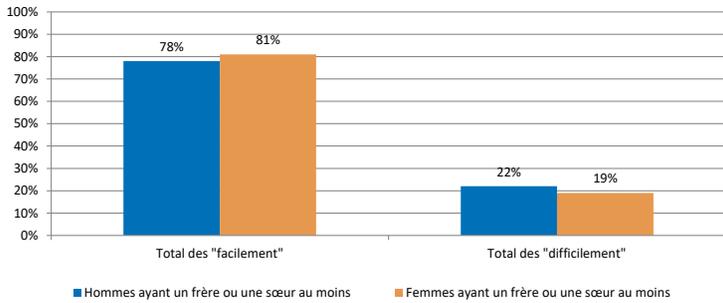
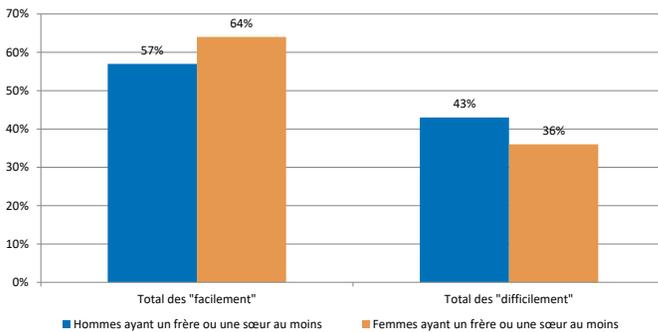


Figure 1.26. Acceptation d'un frère ou d'une sœur transgenre selon le sexe parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant un frère au moins ou celles et ceux ayant une sœur au moins



Plusieurs remarques doivent être faites à ce stade. D'abord, le *gender gap* dans l'acceptation des enfants disparaît totalement avec la question « Vous l'accepteriez mais auriez préféré qu'il/elle ne le soit pas », que ce soit pour les enfants homo/bi ou transgenres. Les hommes comme les femmes ayant des enfants, s'ils/elles accepteraient l'orientation sexuelle ou l'identité de genre atypique de leur enfant, préféreraient que celui-ci soit dans la norme. Deuxièmement, si on élargit à tout l'échantillon indépendamment du fait d'avoir ou non un enfant, le *gender gap* tend à se creuser (voir Annexe, tableau f). Le fait de ne pas restreindre l'analyse aux hommes et aux femmes ayant des enfants, fait donc encore mieux ressortir l'acceptation plus facile des femmes que des hommes. Troisièmement, le *gender gap*, comme on le voit avec les graphiques, est plus fort en ce qui concerne l'acceptation des enfants que des frères et sœurs. Dans le cas des frères et sœurs, hommes et femmes se rapprochent fortement<sup>44</sup> alors que dans le cas des enfants les femmes manifestent une acceptation plus forte que les hommes. Toutefois, une forte différence demeure si on ne regarde pas le total des réponses, mais les différentes modalités : les hommes hétérosexuels ayant au moins un frère ou une sœur sont 36 % à répondre « très facilement » à la question de l'acceptation d'un frère ou d'une sœur se révélant homosexuel, alors que les femmes hétérosexuelles ayant au moins un frère ou une sœur sont 47 % à choisir cette réponse (elles sont en revanche moins que les hommes à choisir « plutôt facilement », d'où le rapprochement du total des « faciles » du graphique). Quant aux frères et sœurs transgenres, ce sont les modalités nuancées du « plutôt » qui polarisent les réponses. La réponse « très facilement » est moins sélectionnée que dans le cas d'une annonce d'homosexualité (voir Annexe, tableau g). On remarque enfin, à partir des graphiques et du tableau ci-dessous, que les femmes acceptent plus facilement que les hommes l'homosexualité ou la transidentité d'un frère, et surtout, les hommes acceptent plus facilement l'homosexualité ou la transidentité d'une sœur que d'un frère. Plus globalement, quel que soit le sexe des répondant.e.s, on accepte mieux la « déviance » sexuelle ou de genre d'une sœur que d'un frère. Les femmes acceptent mieux que les hommes l'homosexualité de leur frère, mais acceptent légèrement moins bien que ces derniers l'homosexualité d'une sœur (en comparant entre hommes et femmes le total des « facilement » pour la sœur, mais aussi les modalités « plutôt »).

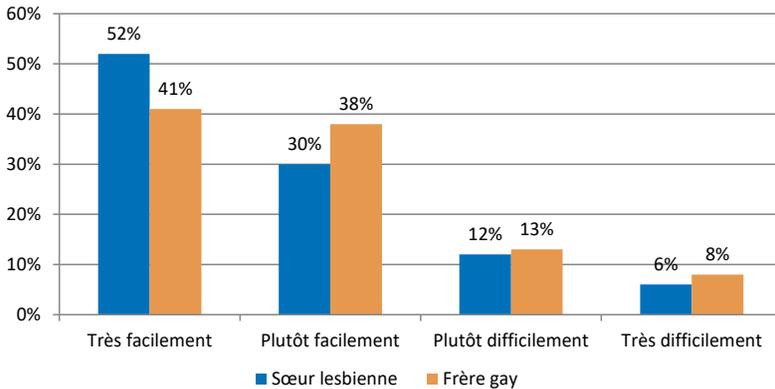
<sup>44</sup> Mais, comme déjà précisé, la différence est statistiquement significative au seuil de 5 % dans le cas du coming-out homosexuel, 1 % dans le cas du coming-out transgenre.

Tableau 1.14. Acceptation comparée de l'homosexualité ou de la transidentité d'un frère ou d'une sœur selon le sexe\*

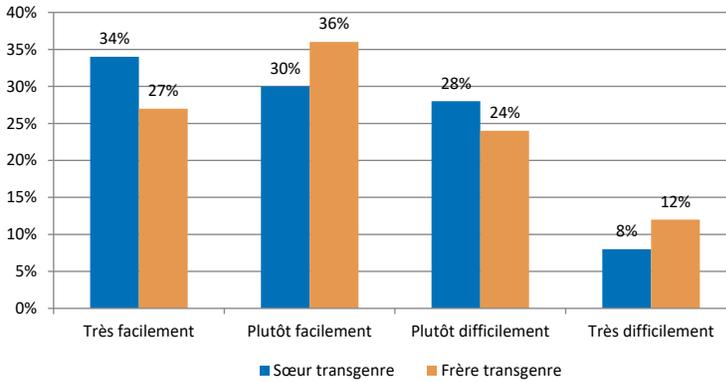
	« Si votre sœur ou votre frère vous annonçait ... »	Total des « facilement »	Total des « difficilement »
Réponses des femmes	Sœur lesbienne	82 %	18 %
	Frère gai	79 %	21 %
	Sœur transgenre	64 %	36 %
	Frère transgenre	63 %	36 %
Réponses des hommes	Sœur lesbienne	84 %	16 %
	Frère gai	74 %	26 %
	Sœur transgenre	60 %	40 %
	Frère transgenre	54 %	47 %

\* Parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant au moins un frère ou une sœur. Celles et ceux ayant un frère ont répondu aux questions sur le frère, celles et ceux ayant une sœur à celles sur la sœur.

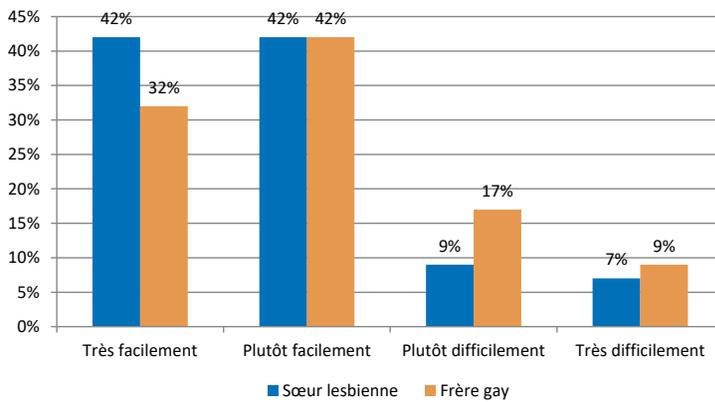
**Figure 1.27. Acceptation de l'homosexualité d'une sœur ou d'un frère parmi les femmes hétérosexuelles ayant une sœur ou un frère au moins**



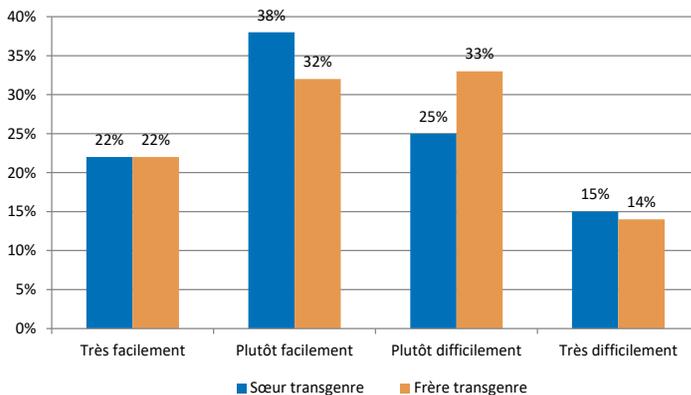
**Figure 1.28. Acceptation de la transidentité d'une sœur ou d'un frère parmi les femmes hétérosexuelles ayant une sœur ou un frère au moins**



**Figure 1.29. Acceptation de l'homosexualité d'une sœur ou d'un frère parmi les hommes hétérosexuels ayant une sœur ou un frère au moins**



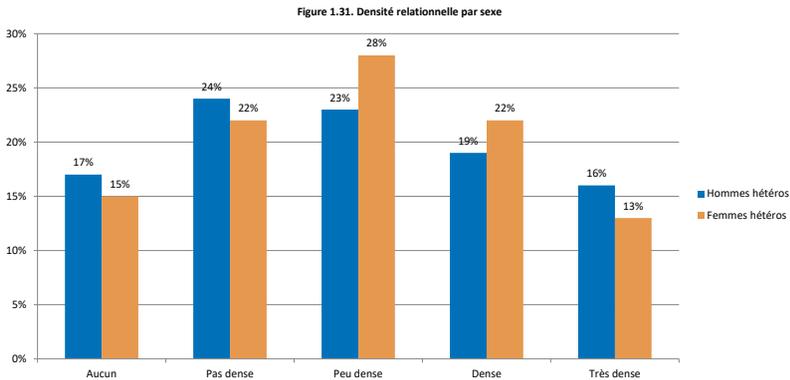
**Figure 1.30. Acceptation de la transidentité d'une sœur ou d'un frère parmi les hommes hétérosexuels ayant une sœur ou un frère au moins**



Le *gender gap* se maintient vis-à-vis des collègues de travail, avec des femmes moins gênées que les hommes de parler de relations de couple, de faire un déplacement professionnel, partager des toilettes, ou parler d'homoparentalité, avec un.e collègue de travail ayant fait un coming-out. Les niveaux d'acceptation sont très élevés pour les deux sexes, mais un écart allant de 6 à 8 points de pourcentage différencie hommes et femmes dans les réponses « non » à la question demandant aux répondant.e.s s'ils/elles seraient gêné.e.s dans ces différentes situations au travail. La même chose s'observe vis-à-vis d'éventuel.le.s collègues transgenres. Les déclarations d'absence de gêne dépassent 82 % pour les deux sexes, avec une prime d'acceptation systématique pour les femmes. Toutefois, ce *gender gap* disparaît avec la question « vous auriez envie de lui poser des questions sur sa transition ». Globalement, 44 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s (et 54 % des répondant.e.s LGB+) répondent « oui », avec 42 % d'hommes et 47 % de femmes. Cela révèle en creux que l'inadéquation du sexe et de l'identité de genre demeure pour beaucoup une étrangeté. Derrière l'acceptation de façade et l'absence d'embarras dans une situation de toilettes partagées, vivre le genre d'une façon hors-norme suscite des interrogations pouvant générer des attitudes inconvenantes à l'égard des collègues transgenres. Cette envie avouée peut en effet signifier beaucoup à l'échelle des interactions, en rappelant à l'individu sa différence. Questionner une personne transgenre revient à la renvoyer à la non-norme de son identité de genre, bien qu'en parallèle on puisse la côtoyer sans malaise. Le malaise est en revanche éprouvé par la personne trans', au travers d'attitudes acceptantes mais qui lui rappellent insidieusement que quelque chose est différent de l'attendu. Enfin, un fait intéressant ressort concernant ces données sur les collègues : le lien entre le genre et l'intimité. Vis-à-vis des collègues, le *gender gap* est plus marqué en ce qui concerne le fait de discuter de la parentalité (8 points de pourcentage de différence) ; il est équivalent en ce qui concerne le fait de discuter de relation de couple ou partager les toilettes (7 points). Il est seulement de 6 points pour ce qui est des déplacements professionnels. Dans le cas des collègues transgenres, l'écart est de 5 points, avec des femmes plus « curieuses ». Les rôles genrés fabriquent un rapport différent selon le sexe à l'intimité, et rendent les femmes plus promptes que les hommes à parler de choses intimes ou personnelles, et cela s'observe dans ces différences hommes/femmes vis-à-vis des collègues. Finalement, l'hétéronormativité ressurgit derrière les hauts niveaux d'acceptation au travers de plusieurs « détails » : quel que soit le sexe beaucoup préfèrent que leur enfant ne soit pas homosexuel ou bi, les acceptations sont moins évidentes de la part des hommes que des femmes, et toujours plus faciles lorsque la « déviance » survient chez une femme plutôt qu'un homme. La domination masculine qui organise le monde social et les normes de genre organise aussi l'acceptation des minorités sexuelles et de genre, et ces « détails » en sont le produit. Cela n'entaille pas le niveau global d'acceptation fort, mais indique qu'il s'insère et participe, sans les remettre vraiment en cause, de la domination masculine et de l'hétéronormativité.

Concernant la fréquentation de personnes homosexuelles ou bisexuelles enfin, 24 % des femmes hétérosexuelles de l'échantillon fréquentent tous les jours ou très souvent des LGB, pour 23 % des hommes, 29 % des premières en fréquentent « souvent » pour 23 % des seconds. Les hommes dominent dans les deux modalités de faible fréquentation : 42 % côtoient « rarement » des personnes LGB, pour 37 % des femmes, et 12 % « jamais »,

pour 10 % des femmes<sup>45</sup>. Les femmes semblent donc côtoyer un peu plus souvent que les hommes des personnes LGB, ce que repèrent les travaux sur la « *gayfriendliness* » (Tissot, 2018; Rault, 2016a). Avec l'échelle de densité, on voit en revanche que la densité moyenne des fréquentations LGB entre hommes et femmes est quasiment identique (et pas significative). Les deux moyennes sont très proches de 4,4, dans la zone du « peu dense ». Malgré tout, avec l'échelle recodée en quatre niveaux, on repère que les hommes sont plus nombreux dans les modalités de densité faible, mais qu'ils dominent dans celle de très forte densité<sup>46</sup>.



Les femmes fréquentent peut-être plus régulièrement que les hommes des LGB, mais ce ne sont pas nécessairement des relations plus fortes et denses autour d'elles. Ainsi, en filtrant par le fait de déclarer ou non des liens d'amitié LGB, on voit que 23 % des femmes hétérosexuelles ayant des ami.e.s LGB sont dans des relations « très denses », elles sont plus nombreuses dans les seulement « denses » et « peu denses ». Les hommes ayant des ami.e.s LGB sont plus nombreux que les femmes à avoir un relationnel « très dense » (33 %), et moins nombreux à avoir un relationnel seulement « dense » (36 %) et « peu dense » (31 %). Si les hommes sont plus nombreux dans le relationnel « très dense », c'est qu'en plus de leur lien d'amitié avec des LGB ils ont plus que les femmes des relations de voisinages, des connaissances de connaissances, et collègues LG et B. Si le *gender gap* de la « *gayfriendliness* » se maintient, il est à nuancer dans le contexte de forte « tolérance » car les hommes ne sont peut-être plus autant éloignés de l'homosexualité qu'auparavant. Les analyses qualitatives montrent toutefois que des différences subsistent entre hommes et femmes ayant des amitiés homosexuelles (Tissot, 2018).

<sup>45</sup> Le  $\chi^2$  est significatif au seuil de 1 % mais le V de Cramer inférieur à 0,1.

<sup>46</sup>  $\chi^2$  significatif au seuil de 5 %.

### 1.3.2. L'effet attendu de la religiosité.

Outre le sexe, la religiosité oriente aussi l'opinion sur l'homosexualité. Moins les répondant.e.s sont intégré.e.s religieusement, plus la « tolérance » est forte. L'intégration religieuse est classiquement mesurée à partir de la fréquentation de la messe<sup>47</sup>. Le tableau ci-dessous est révélateur : à mesure que la fréquentation de la messe diminue, s'élève le niveau d'accord avec l'idée que « l'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité »

Tableau 1.15. Intégration à la religion catholique et opinion sur l'homosexualité parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s

	« L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité »		« Les lesbiennes/gays ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants »		A choisi l'affirmation « Les personnes homosexuelles et transgenres mettent en danger notre société / civilisation »
	Tout à fait et plutôt d'accord	Pas vraiment et pas du tout d'accord	Tout à fait et plutôt d'accord	Pas vraiment et pas du tout d'accord	
Fréquence des messes					
Mensuelle ou hebdomadaire	70 %	30 %	52 %	48 %	30 %
De temps en temps dans l'année	77 %	22 %	36 %	64 %	19 %
Cérémonies, grandes fêtes seulement	86 %	14 %	25 %	75 %	13 %
Jamais ou sans religion	90 %	10 %	19 %	81 %	12 %

<sup>47</sup> Ce sondage, comme beaucoup d'autres, ne pose pas la question équivalente pour les autres cultes.

Cet effet de l'intégration religieuse se retrouve avec les opinions sur la place sociale de ces minorités, avec 66 % des messalisant.e.s qui trouvent que « de nos jours on en fait un peu trop pour ces minorités », contre 31 % des sans religion (voir Annexes, tableau h). L'adhésion aux stéréotypes aussi est façonnée par l'intégration religieuse (voir Tableau i, p. 112). L'effet de l'intégration religieuse se retrouve avec le stéréotype de l'orientation sexuelle et de la transidentité comme « choix » (voir Annexes. Tableau i) – plus l'intégration au catholicisme est forte, plus le stéréotype est prégnant – mais on note toutefois que la relation statistique est moins forte que pour les autres stéréotypes ( $V$  de Cramer inférieur à 0,1). Dans les deux cas les sans religion approchent les 50 % d'adhésion au stéréotype, et les messalisant.e.s atteignent les 60 %. Outre ce stéréotype, les deux plus forts parmi les répondant.e.s qui fréquentent la messe sont celui de l'efféminement des hommes gais et de l'insatisfaction sexuelle des femmes lesbiennes par les hommes (voir Annexe, tableau i). Si on regarde les échelles, le score moyen d'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT s'élève à 18,42 pour les messalisant.e.s très réguliers/ières, 16,88 pour les « de temps en temps », et 14,36 pour celles et ceux qui ne vont jamais à la messe. La même tendance s'observe avec l'échelle des stéréotypes sexistes (16,48 pour les pratiquant.e.s réguliers/ères, 13,61 pour les irréguliers/ères, et 12,41 pour les sans religion et les non pratiquant.e.s). On note toutefois que le niveau moyen de sexisme est toujours plus faible que le niveau moyen d'adhésion aux stéréotypes LGBT.

Il faut rappeler ici que, si l'intégration au catholicisme favorise les opinions négatives sur les minorités sexuelles et de genre, le catholicisme est pluriel et peut favoriser parfois des attitudes politiques plus « progressistes » (voir Donegani, 1993; Portier, 2012). Les effectifs concernant les autres religions sont très petits<sup>48</sup>, mais les niveaux d'opinion positive demeurent élevés tout en restant inférieurs aux sans religion. 62 % des individus se déclarant musulman.e.s (16 répondant.e.s) sont d'accord (« tout à fait » ou « plutôt ») avec l'idée que l'homosexualité est « une manière acceptable de vivre sa sexualité », 71 % des déclaré.e.s juifs/ves en pensent autant, pour 58 % des protestant.e.s. En comparaison, 91 % des sans religion sont d'accord avec cette affirmation. Ils et elles sont aussi à peine 10 % à choisir l'affirmation « Les personnes homosexuelles et transgenres mettent en danger notre société/civilisation » plutôt que « C'est la société française qui devrait faire des efforts pour inclure toutes les personnes, peu importe leur orientation sexuelle et identité de genre ». La première affirmation rassemble 33 % des protestant.e.s, 31 % des musulman.e.s, et 7 % des juifs/ves. 40 % des musulman.e.s et 56 % des protestant.e.s sont « d'accord » avec l'idée que « de nos jours on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. », pour seulement 29 % des juifs/ves et 31 % des sans religion. À partir des résultats sur les catholiques, et des dogmes hétéronormatifs des monothéismes, on peut penser que plus l'intégration aux autres religions est forte moins l'opinion sur l'homosexualité est positive<sup>49</sup>.

48 Parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s, 45 individus se déclarent musulman.e.s (3 % de l'échantillon), 14 juifs/ves (à peine 1 % de l'échantillon), 36 protestant.e.s (2 % de l'échantillon), 49 « autre religion » (3 % de l'échantillon), pour 910 catholiques (52 % de l'échantillon) et 645 personnes déclarant « je n'ai pas de religion » (37 % de l'échantillon).

49 Les résultats sur les déclaré.e.s juifs/ves sortent du lot par leur proximité aux sans religion. Mais il faut rappeler à ce titre plusieurs choses : l'échantillon est très petit ( $n=14$ ), les juifs/ves sont une minorité, et des courants plus ou moins libéraux peuvent recouvrir l'auto-déclaration comme juif/ve, éléments qui peuvent influencer sur le rapport aux autres minorités.

Du point de vue de l'acceptation plus « concrète » ou « incarnée », 68 % des répondant.e.s qui vont à la messe toutes les semaines ou tous les mois déclarent qu'ils/elles seraient content.e.s (« oui certainement » et « probablement ») que leur enfant ait fait son coming-out et « enthousiastes » à l'idée de partager sa nouvelle vie, pour 81 % de ceux qui n'y vont jamais ou qui se déclarent sans religion. L'acceptation de coming-out potentiel varie avec l'intégration religieuse :

Tableau 1.16. Intégration à la religion catholique et acceptation familiale parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s (% en ligne).

	« Si votre enfant vous annonçait être lesbienne, gay, bisexuel(le) ... »				« Si votre frère ou votre sœur vous annonçait être gay/lesbienne, vous l'accepteriez »	
	... Vous seriez content(e) qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie »		... Vous l'accepteriez tel qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle soit hétérosexuel(le) »		Total des facilement	Total des difficilement
Fréquence des messes	Total des oui	Total des non	Total des oui	Total des non		
Mensuelle ou hebdomadaire	68 %	31 %	75 %	25 %	69 %	31 %
De temps en temps dans l'année	72 %	28 %	83 %	17 %	75 %	25 %
Cérémonies, grandes fêtes seulement	78 %	22 %	85 %	15 %	80 %	20 %

Si des variations s'observent entre les religieux et irréligieux, soulignons quand même que les taux d'acceptation déclarés restent élevés chez les religieux. Quant aux scores d'embarras, ils présentent des différences importantes aussi : la moyenne est de 40,14 pour les pratiquant.e.s très réguliers/ières, 29,55 pour les « de temps en temps », et 24,11 pour les sans religion et non-pratiquant.e.s. Pour les trois échelles, les différences sont très fortement significatives. Ainsi, d'après ces comparaisons de moyennes, plus la religiosité est forte, plus l'adhésion aux stéréotypes et l'embarras vis-à-vis des LGB augmentent.

### 1.3.3. Âge et niveau de diplôme : des différences ténues.

Un effet de génération se repère, mais il est léger. Les variations d'une tranche d'âge à l'autre ne sont pas fortes, et les relations statistiques faiblement significatives. Sur les différentes opinions que les répondant.e.s sont amené.e.s à déclarer, les 18-30 ans manifestent un peu plus de « tolérance » que les 66 ans et plus, mais les proportions

sont proches (au point que la relation entre tranche d'âge et opinion ne soit parfois plus statistiquement significative). Vis-à-vis des stéréotypes l'âge n'exerce pas un effet très probant non plus. La relation n'est significative que sur cinq des stéréotypes proposés, avec des proportions assez proches. Les 66 ans et plus sont plus réceptifs/ves que les 18-30 ans au stéréotype des lesbiennes sexuellement insatisfaites par les hommes. Celui de la transidentité comme choix est aussi significatif avec plus de jeunes en accord que de 66 ans et plus (56 % de 18-30 ans d'accord contre 44 % de 66 ans et plus). Les 18-30 ans voient aussi plus que leurs aîné.e.s l'homosexualité masculine comme des relations « juste sexuelles » (22 % de jeunes « d'accord » contre 16 % d'aîné.e.s), et l'inverse s'observe pour l'association de l'homosexualité masculine avec le sida : les 66 ans et plus y sont plus réceptifs/ves que les jeunes (21 % des 18-30 ans contre 33 % des 66 ans et plus). Ce dernier stéréotype est le seul significatif au seuil de 1 %. Il rappelle l'impact de la crise du VIH-sida sur les représentations sociales d'une génération d'hommes et de femmes qui ont pu se familiariser avec l'homosexualité comme fait social au cours de cette crise sanitaire. L'analyse de variance sur l'échelle confirme que l'âge a peu d'effet sur l'adhésion aux stéréotypes LGBT. La différence de scores n'est statistiquement pas significative, les scores d'adhésion à ces stéréotypes étant très similaires d'une tranche d'âge à l'autre (ils varient autour de 15,5). Les scores moyens d'embarras sont aussi relativement proches d'une tranche d'âge à l'autre<sup>50</sup>. Ils varient entre 22 et 28 (26,52 pour les 18-35 ans, et 27,87 pour les 66-84 ans). En revanche, l'adhésion aux stéréotypes sexistes semble décliner avec l'âge, de façon douce mais significative<sup>51</sup> :

Tableau 1.17. Sexisme selon l'âge.

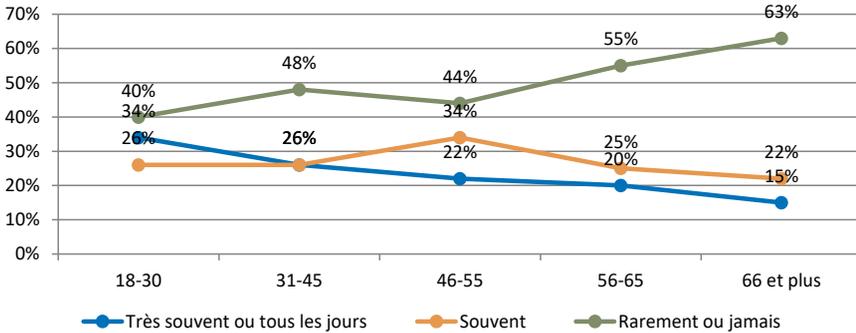
Tranche d'âge	Score moyen d'adhésion aux stéréotypes sexistes
18-30 ans	13,93
31-45 ans	13,66
46-55 ans	12,78
56-65 ans	12,72
66-84 ans	12,65

Il se pourrait qu'avec l'avancée en âge, l'identité de genre ait moins besoin de s'affirmer dans une vision stéréotypée des rôles de genre. L'âge finalement a un effet surtout sur les fréquentations et l'acceptation « concrète ». Les aîné.e.s côtoient en effet moins fréquemment que les jeunes des personnes lesbiennes, gaies, ou bissexuelles. On voit ci-dessous que la courbe des « très souvent ou tous les jours » diminue à mesure que l'âge augmente, en même temps qu'augmente celle du « rarement ou jamais ».

<sup>50</sup> Les différences observées de scores moyens ne sont significatives qu'au seuil de 10 %, ce qui est faible.

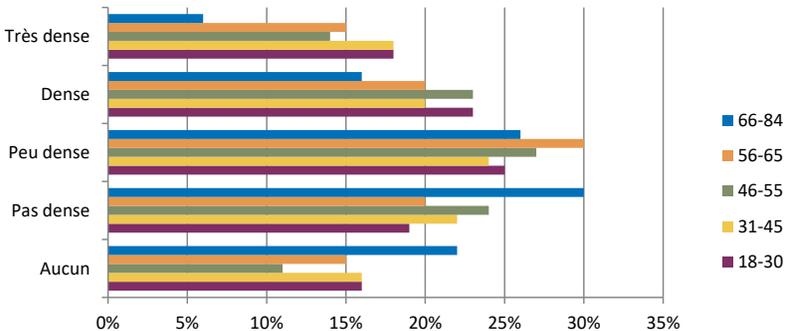
<sup>51</sup> Les différences de scores moyens observés sont significatives au seuil de 0.1 %.

**Figure 1.32. Fréquentation des LGB par tranche d'âge (échantillon hétérosexuel)**



Du point de vue de la densité des relations, l'anova montre des différences de moyennes significatives (au seuil de 0.1 %) : les 18-30 ans ont un score moyen de 5,14 (plutôt dense), les 31-45 ans de 4,71, les 46-55 de 4,61, et les 56-65 et 66-84 ans de 4,41 et 3,22 (plutôt peu dense). L'échelle de densité en cinq niveaux confirme la moindre présence de l'homosexualité dans la vie des aîné.e.s. Les modalités centrales peuvent être proches mais les bornes font la différence<sup>52</sup>. 18 % des 18-30 et des 31-45 ans ont un entourage homosexuel très dense pour 15 % des 56-65 ans et 6 % des 66-84 ans :

**Figure 1.33. Densité de l'homosexualité par tranche d'âge (échantillon hétérosexuel)**



Des tendances similaires s'observent lorsqu'on regarde l'acceptation des enfants (voir figures a à d en annexe<sup>53</sup>, que l'on restreigne ou non l'échantillon aux répondant.e.s parents. Ainsi parmi l'échantillon total élargi aux parents et non parents, 61 % des

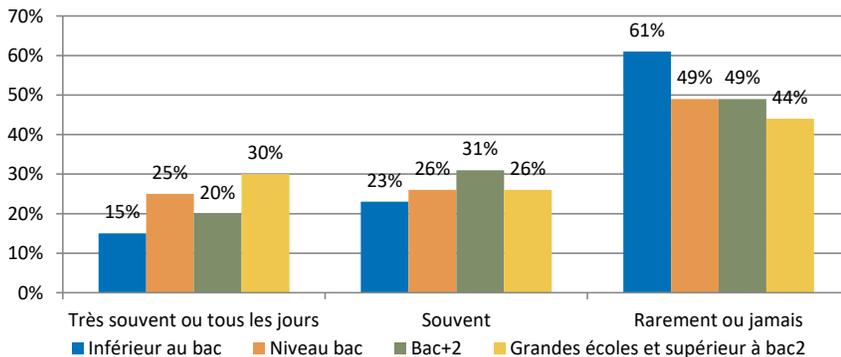
<sup>52</sup> Chi<sup>2</sup> significatif au seuil de 0.1 %.

<sup>53</sup> Les chi<sup>2</sup> sont significatifs au seuil de 5 % pour les figures a et b, au seuil de 1 % pour la figure c. Il n'y a que pour la figure d que le seuil de significativité n'est pas franchi (probablement du fait de la petitesse de l'échantillon restreint aux parents), mais la tendance reste probante.

18-30 ans et 62 % des 31-45 ans contre 78 % des 56-65 et 87 % des 66 ans et plus, accepteraient un enfant homosexuel « tel qu'il/elle est mais aurait préféré qu'il/elle soit hétérosexuel(le) ». Les réponses « oui » à l'enthousiasme du coming-out d'un enfant (figure b) augmentent de 18 à 55 ans, puis diminuent ; l'inverse s'observe avec les « non ». Outre l'effet de l'âge des répondant.e.s, sur une telle question peut s'entrevoir un effet de l'âge des enfants et du cycle de vie : les parents dans les tranches d'âge « jeunes » ont probablement de jeunes enfants vis-à-vis desquelles il faudrait accueillir une homosexualité encore possible, alors que les tranches d'âge avancées ont déjà des enfants adultes, aux vies construites, dont l'annonce d'homosexualité serait probablement beaucoup plus surprenante et plus difficile à « accueillir » si elle survenait. L'effet de l'âge est en revanche moins clair pour l'acceptation des frères et sœurs, que l'on restreigne ou non l'échantillon aux individus ayant des frères et sœurs. Les acceptations « faciles » (« plutôt » et « très ») augmentent jusqu'à la tranche d'âge centrale (46-55 ans), puis redescendent. Un écart de 4 à 6 points demeure malgré tout entre les 18-30 ans et les 66 ans et plus, selon qu'on restreigne l'échantillon aux répondant.e.s ayant des frères et sœurs ou non.

Le niveau de diplôme en revanche semble ne pas jouer beaucoup sur le niveau de « tolérance » et d'acceptation. Il joue principalement sur les fréquentations d'amie.s LGB, sur ceux des stéréotypes dégaçés comme étant les plus répandus (gays efféminés et lesbiennes insatisfaites par les hommes), et faiblement sur l'opinion quant à l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa vie (voir Annexe, tableau j). Le stéréotype de l'homosexualité choisie n'est pas impacté par le niveau de diplôme. On aurait pu s'attendre à ce que les plus instruit.e.s soient les moins sensibles à l'idée de l'orientation sexuelle choisie, mais 45 % de celles et ceux qui ont un diplôme supérieur au bac+2 répondent « oui » (« plutôt » ou « tout à fait ») à cette association d'idée. Le rejet de la transidentité associée à la « maladie » est aussi unanime parmi les moins instruit.e.s. Vis-à-vis des enfants, le fait d'être parent donne des résultats tout à fait similaires à ceux de l'échantillon global des hétérosexuel.le.s (voir Annexe, tableau k). Quel que soit le niveau de diplôme, les trois quarts de l'échantillon déclarent de l'enthousiasme au coming-out éventuel d'un enfant LGB. Un effet en revanche fort du niveau de diplôme s'observe sur les fréquentations<sup>54</sup>.

**Figure 1.34. Niveau de fréquentation de personnes LGB selon le diplôme (échantillon hétérosexuel)**



<sup>54</sup> La relation est significative au seuil de 1 %.

L'effet est tout aussi fort sur l'échelle de densité : le score moyen pour le niveau inférieur au bac est de 3,43 et de 5,13 pour les bac+2 et au-dessus pour les niveaux supérieurs (il est autour de 4,3 pour le niveau bac), et ces différences sont très significatives. Le niveau supérieur à bac+2 est surreprésenté dans les niveaux de densité élevée avec entre 8 et 10 points d'écart avec le niveau inférieur au bac pour les niveaux « dense » et « très dense ». Le reste des indicateurs permet de nuancer un peu. On remarque en effet que les différences de score moyen sur l'échelle d'embarras ne sont pas significatives : toutes les catégories de diplôme ont un score moyen proche de 25 (donc dans le second quart de l'échelle). Les hauts niveaux de diplôme n'atténuent pas, comparés aux moins éduqués, la gêne de certaines situations. Il en va de même avec l'échelle d'attitude sexiste, où toutes les catégories ont un score moyen autour de 13. En revanche, l'échelle des stéréotypes LGBT permet de confirmer que le niveau de diplôme agit un peu sur les représentations sociales à l'égard des minorités sexuelles et de genre. Les variations de scores moyens d'une catégorie de diplôme à l'autre ne sont pas grandes, mais elles le sont assez pour que les différences observées soient statistiquement très significatives<sup>55</sup> (16,5 pour le niveau inférieur au bac, 15,38 pour le niveau bac, 15,39 pour le niveau bac+2, et 14,89 pour les diplômé.e.s au-delà du bac+2). Wilfried Rault (2016) repérait une acceptation pragmatique parmi les individus peu diplômés. Cette hypothèse peut s'appliquer ici : face à des situations concrètes gênantes, être faiblement instruit n'a pas d'impact négatif sur le malaise comparé aux autres niveaux de diplôme, mais peut en avoir sur les représentations sociales plus abstraites, sans que cela n'induise nécessairement du malaise en situation.

### 1.3.4. Le cas surprenant de la taille d'agglomération.

Le lieu de vie a un effet encore moins net que l'âge ou le niveau de diplôme. Quelle que soit la taille de l'agglomération, les niveaux de « tolérance » s'élèvent aux trois quarts de l'échantillon, que l'on regarde la déclaration sur l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité », la possibilité de voter pour un président gai – la modalité du « plutôt » étant celle qui est la plus choisie (autour de 42 %) –, ou le fait de choisir l'affirmation que c'est la société qui « devrait faire des efforts pour inclure [ces minorités] ». Il en va de même avec les variables concernant l'acceptation des enfants, que l'on regarde l'enthousiasme déclaré au coming-out éventuel, la gêne aux repas de famille, ou le fait de l'accepter mais de « préférer » qu'il soit hétérosexuel. Le fait de vivre dans une plus ou moins grande ville, y compris de moins de 2000 habitant.e.s (donc plutôt rural), n'a pas d'impact, et ce même si l'échantillon est réduit aux répondant.e.s ayant des enfants (que l'échantillon soit retreint ou non aux répondant.e.s avec enfant le lien n'est statistiquement pas significatif). Comme observé depuis le début, les réponses positives sont données par les trois quarts des sondé.e.s.

Toutefois, un détail attire l'attention : si les tests statistiques confirment que la taille d'agglomération n'a pas d'effet sur l'acceptation des enfants, on relève qu'étonnamment les très grandes villes sont les moins acceptantes. Ainsi, dans le cas de l'acceptation « enthousiaste » d'un enfant LGB, les parisiens répondent « oui » à hauteur de 72 %, et les répondant.e.s habitant dans une ville de 100 000 habitant.e.s et plus à hauteur de 77 %,

<sup>55</sup> La différence de moyenne de l'anova est significative au seuil de 0.1 %.

alors que toutes les autres catégories d'agglomération (plus petites) répondent « oui » à plus de 78 %. Surtout, l'embarras suscité par la présence de l'enfant avec son conjoint à un repas de famille est fort chez les parisiens : 39 % répondent qu'ils/elles seraient plus ou moins gênés, 26 % répondent de même parmi les habitants d'agglomération de plus de 100 000 habitants, alors qu'on est en dessous de 23 % pour les agglomérations plus petites. La même chose s'observe en comparant les moyennes des échelles. La différence de scores moyens de sexisme et d'adhésion aux stéréotypes LGBT entre les différentes tailles de ville n'est pas significative. Ainsi, le score moyen d'adhésion aux stéréotypes LGBT de chaque type d'agglomération oscille entre 15 et 16, elles sont du même ordre que la moyenne globale de l'échantillon (15,46). Les scores moyens varient entre 12,8 et 13,5 pour l'échelle de sexisme, avec un score moyen pour l'échantillon hétérosexuel total de 13,16. En revanche, l'échelle d'embarras laisse voir un effet qui, bien que faible, est statistiquement significatif<sup>56</sup>. Le score moyen d'embarras pour les répondants parisiens hétérosexuels s'élève à 26,82. Il se rapproche du score des répondants qui habitent dans une ville de plus de 100 000 habitants. La courbe est presque linéaire, avec ce phénomène intrigant où finalement le niveau d'embarras augmente doucement à mesure qu'on s'éloigne des petites villes :

**Figure 1.35. Score moyen d'embarras et taille d'agglomération (échantillon hétérosexuel)**



Vis-à-vis des opinions ou comportements plus abstraits (l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité, voter pour un président gai, choisir l'affirmation comme quoi c'est à la société d'inclure ces minorités), les parisiens ne sont en tête qu'une seule fois (sur le cas de l'affirmation comme quoi c'est à la société d'inclure ces minorités), et les habitants des très grandes agglomérations toujours en bout de course. Concernant la sociabilité avec des personnes LGB, les habitants des petites villes ne sont pas les moins en contact avec ces minorités :

<sup>56</sup> Au seuil de 1 %.

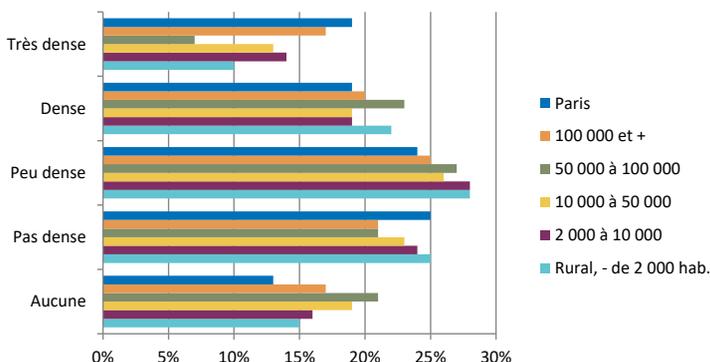
Tableau 1.18. « Côtectez-vous des personnes homosexuelles... » selon la taille d'agglomération (échantillon hétérosexuel)\*

	Très souvent ou tous les jours	Souvent	Rarement	Jamais
Rural, moins de 2 000 hab.	21 %	31 %	40 %	8 %
2 000 à 10 000	21 %	30 %	40 %	9 %
10 000 à 50 000	22 %	23 %	44 %	12 %
50 000 à 100 000	23 %	26 %	35 %	16 %
100 000 et plus	24 %	25 %	39 %	12 %
Paris	29 %	24 %	37 %	10 %

\*Test du  $\chi^2$  non significatif.

La proportion de fréquentation très régulière (première colonne) certes croît à mesure que la taille de la ville augmente, mais ce n'est plus le cas avec la fréquence « souvent », et 37 % des parisiens côtoient « rarement » des personnes LGB, marquant une différence de seulement 3 points avec les « ruraux ». Augmenter la taille de la ville ne veut pas dire qu'on a nécessairement affaire à une population avec une sociabilité LGB plus fréquente. À la question « où vivent celles et ceux qui fréquentent très souvent ou jamais de LGB », il n'y a pas de surreprésentation de Paris et dans grandes villes parmi les premiers/ères, ni de sous-représentation des petites communes parmi les seconds. De même, la densité de relation LGB n'augmente pas linéairement avec la grande ville, comme si fréquenter ou non des LGB n'était pas une question d'urbanité. Malgré tout, mais sans que l'effet soit net, on voit avec le graphique ci-dessous que la densité très forte de LGB dans l'entourage augmente doucement, passant de 10 % chez les petites communes à 17 % dans les villes de plus de 100 000 habitant.e.s et à 19 % chez les parisiens. De même, 24 % des parisiens ont autour d'eux une homosexualité « peu dense » pour 28 % des habitant.e.s des petites communes. C'est dans les villes de 50 à 100 000 habitant.e.s que la proportion de « aucune » relation LGB est la plus haute (21 %). Notons enfin le « vide » de LGB des villes petites-moyennes : les répondant.e.s des villes moyennes (de 10 000 à 50 000 habitant.e.s, voire à 100 000 habitant.e.s) sont moins nombreux à avoir une sociabilité « dense » que les petites communes ou les très grandes villes, ou plus nombreux à n'avoir « aucune » relation LGB.

**Figure 1.36. Répartition des tailles de villes par niveau de densité de l'entourage LGB dans l'échantillon hétérosexuel**



Ces données questionnent l'invisibilité qui a longtemps marqué les minorités sexuelles, aujourd'hui « côtoyables », même de façon moyennement fréquente ou « peu dense », dans tous types d'agglomération. Elles montrent une fois encore la « banalisation » de l'homosexualité. Plusieurs remarques sont à faire sur ce point. D'abord, la migration vers la ville des gays et lesbiennes (mais plus des gays toutefois), bien connue de la sociologie des homosexualités (Rault, 2016b; Erison, 2012), peut faire penser que ces populations, si elles quittent la campagne, choisiraient plutôt les (très) grandes villes. Ainsi les villes moyennes ou petites-moyennes peuvent être des zones de « vide » LGB. Parallèlement, les gays, lesbiennes ou bis, qui restent dans les campagnes bénéficient du contexte de « banalisation » et peuvent être moins « invisibles » qu'auparavant. Le couple d'hommes d'une petite commune, qui sera aujourd'hui visible en tant que couple, peut donc amener certain.e.s répondant.e.s à répondre « souvent » à la question de la fréquence de fréquentation, surtout si la taille de la commune diminue et qu'il peut être vu dans les commerces de proximité. Une personne ou un couple « atypique » sera en effet toujours plus « remarquable » dans une ville de 2 000 habitant.e.s ou moins que dans les villes moyennes ou petites-moyennes qui commenceront déjà à anonymiser le voisin gai. Le croisement entre l'attrait homosexuel pour la ville et les circonstances de l'anonymat, en contexte de visibilité plus grande, peuvent contribuer à expliquer le fait que les agglomérations de moins de 2 000 habitant.e.s fournissent plus de contacts avec les LGB que les villes moyennes ou petites-moyennes. Finalement, vivre à Paris ou dans une ville de plus de 100 000 habitant.e.s peut rendre un peu plus facile une fréquentation très régulière, mais la grande ville est loin d'être une condition requise pour être familier/ère de l'homosexualité. Du reste, il faut garder à l'esprit que la population est peu concentrée dans les villes moyennes dans cet échantillon (voir Annexe, tableau I).

### 1.3.5. Le positionnement politique : l'acceptation serait-elle de gauche ?

L'idéologie, captée par le biais du positionnement politique, joue de façon probante. L'enquête ne dispose pas de l'échelle classique d'auto-positionnement gauche/droite, mais d'une déclaration de proximité partisane et du vote au premier tour de la présidentielle de 2017. Cette seconde variable donne accès à plus de réponses exprimées<sup>57</sup>. Les déclarations positives de « tolérance » déclinent à mesure qu'on va de gauche à droite :

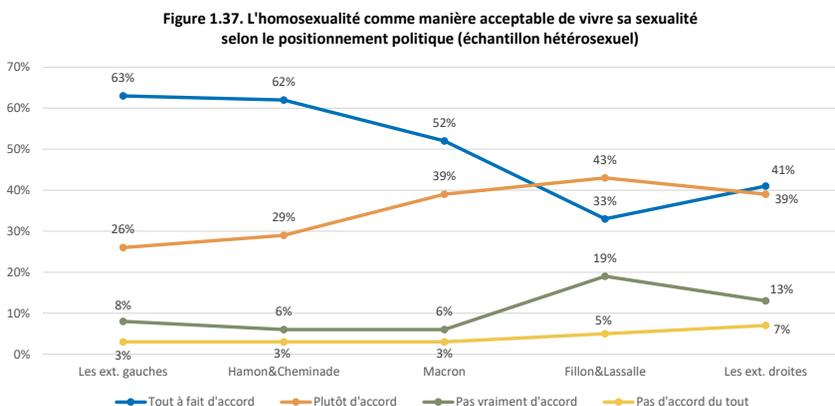
Tableau 1.19. Des électeurs/trices de gauche plus tolérant.e.s (échantillon hétérosexuel).

Les électeurs/trices de...	L'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité	
	Total « d'accord »	Total « pas d'accord »
Les extrêmes gauches	89 %	11 %
B. Hamon et J. Cheminade	90 %	10 %
E. Macron	91 %	9 %
F. Fillon et J. Lassalle	75 %	24 %
M. Le Pen, F. Asselineau, N. Dupont-Aignan	80 %	20 %

C'est plus flagrant en décomposant les catégories de « d'accord » et « pas d'accord » : les « tout à fait d'accord » sont le fait des électeurs de gauche, et plus on s'avance vers les droites, moins cette option de réponse est choisie, les électeurs/trices d'E. Macron l'ayant quant à elles/eux sélectionné à hauteur de la moitié de l'échantillon. Parallèlement, les courbes de désaccord montent à mesure qu'on avance vers la droite, les « pas vraiment d'accord » atteignant presque 20 % chez les électeurs de F. Fillon et J. Lassalle. Chez ces électeurs/trices, le « tout à fait d'accord » est le moins fort, y compris comparé aux électeurs d'extrême droite (33 % contre 41 %)<sup>58</sup>.

57 À la question sur la proximité partisane, 35 % de l'échantillon déclare « aucune » proximité partisane, « ne sait pas », ou sont des réponses manquantes, alors qu'à celle sur la présidentielle on descend à 28 % de suffrages non-exprimés ou réponses manquantes (votes blancs, nuls, abstention, et non-inscrit.e.s). La variable sur les présidentielles a été recodée ainsi : 1=N. Artaud, Ph. Poutou, J.-L. Mélenchon / 2=B. Hamon et J. Cheminade / 3=E. Macron / 4=F. Fillon et J. Lassalle / 5=M. Le Pen, F. Asselineau, N. Dupont-Aignan / 6=votes blancs, nuls, abstention, non-inscrit.e.s, et non-réponse.

58 La relation entre ces deux variables passe le test de significativité au seuil de 0,1 % et apparaît forte (V de Cramer = 0.1184).



Les courbes des courbes « tout à fait » et « pas vraiment » qui donnent à voir des électeurs/trices d'extrême droite plus « tolérant.e.s » que celles et ceux de droite ne sont pas surprenants. Le remplacement de Jean-Marie Le Pen par Marine Le Pen donne un nouveau visage au parti qui modernise de façon ambiguë ses positions sur les mœurs (Crépon, 2015). La présidente du RN n'a par exemple pas manifesté contre le mariage pour tous, sans pour autant défendre le projet. Ces positionnements plus en demi-teinte, qui à la fois condamnent (timidement) l'homophobie, sans questionner l'hétérosexisme, s'inscrivent dans l'« homonationalisme »<sup>59</sup> qui émerge dans les extrêmes droites européennes depuis une vingtaine d'années. Cette tendance des partis d'extrême droite pourrait contribuer à expliquer le positionnement relativement « tolérant » de certain.e.s électeurs/trices du RN. Les analyses de variance sur les échelles de stéréotypes et d'embarras montrent encore l'importance du positionnement politique : le score moyen sur chacune des trois échelles est systématiquement plus bas dans les gauches que dans les droites, et ce de façon très significative. On note toutefois, ici encore, que les électeurs/trices de gauche sont plus réceptifs/ves aux stéréotypes à l'égard des LGBT qu'aux stéréotypes sexistes.

<sup>59</sup> L'homonationalisme désigne les discours articulant la défense des minorités sexuelles et de genre et le nationalisme, au travers de discours construisant un « nous » progressiste et « tolérant » versus un « eux » altérisé et homophobe. Voir Jaunait *et al.*, 2013.

Tableau 1.20. Une adhésion aux stéréotypes et un embarras plus fort à droite\*  
(parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s).

Électeurs/trices ...	Moyenne sur l'échelle des stéréotypes LGBT	Moyenne sur l'échelle de sexisme	Moyenne sur l'échelle d'embarras
... des extrêmes gauches	14,45	12,62	21,9
... de Hamon & Cheminade	13,71	12,35	18,82
... de Macron	14,86	12,92	23,5
... de Fillon et Lassalle	17,06	13,63	33,73
... des extrêmes droites	17,04	13,59	28,88

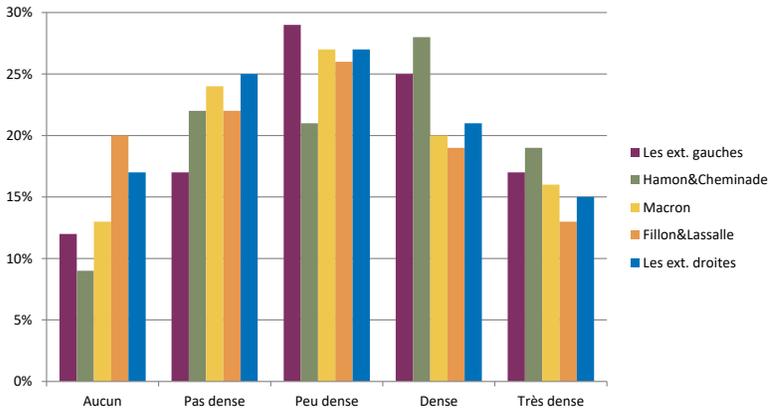
\*La relation est significative au seuil de 0.1 % pour les stéréotypes LGBT et l'embarras, au seuil de 1 % pour l'attitude sexiste.

Si on regarde la fréquentation de LGB maintenant, la dynamique est similaire. Parmi les répondant.e.s qui fréquentent « très souvent ou tous les jours » des LGB, les proportions diminuent à mesure que l'on passe des gauches aux droites. Pareil pour les « souvent » : 30 % des personnes ayant voté à l'extrême gauche en 2017 fréquentent « souvent » des LGB, ils et elles sont 29 % des macronistes, 21 % des fillonistes, et 24 % des extrêmes droites. En revanche, les proportions augmentent quand on regarde les faibles fréquences de fréquentations : 43 % et 44 % des électeurs/trices respectivement des extrêmes droites et de F. Fillon fréquentent « rarement » des LGB, pour 34 % de l'électorat d'extrême gauche. Les « jamais » passent de 8 % chez les électeurs/trices des extrêmes gauche et 4 % chez les hamonistes, à 14 % et 12 % respectivement chez les fillonistes et l'électorat des extrêmes droites<sup>60</sup>. Concernant la densité de l'homosexualité dans la vie sociale, l'anova présente des écarts de score moyen faibles, mais les différences restent très significatives (au seuil de 0.1 %) : le score moyen est de 5,03 pour l'extrême gauche, 5,44 pour les hamonistes, 4,56 pour les macronistes, 4,13 pour les fillonistes, et 4,01 pour les extrêmes droites. La répartition selon les cinq niveaux montre que 25 % des électeurs/trices d'extrême gauche et 28 % des électeurs de B. Hamon et J. Cheminade ont un entourage LGB « dense », pour 19 % des électeurs/trices de F. Fillon<sup>61</sup>.

<sup>60</sup> Ce tri croisé est significatif au seuil de 1 %.

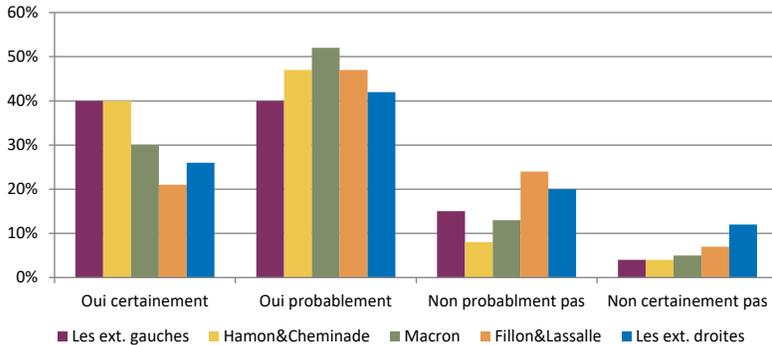
<sup>61</sup> Le chi<sup>2</sup> est significatif au seuil de 1 %.

**Figure 1.38. Densité de l'homosexualité selon le positionnement politique (échantillon hétérosexuel)**



Vis-à-vis de l'acceptation d'un enfant enfin, les électeurs/trices des extrêmes gauches sont 80 % à se déclarer enthousiastes « oui certainement » ou « oui probablement » à l'idée d'un coming-out d'un enfant, ils et elles sont 68 % et 69 % parmi l'électorat de F. Fillon et J. Lassalle et des extrêmes droites.

**Figure 1.39. Enthousiasme déclaré à l'idée du coming-out d'un enfant selon le positionnement politique (échantillon hétérosexuel)**



L'écart d'un peu plus d'une dizaine de points de pourcentage se maintient entre les gauches et les droites si on restreint l'échantillon aux répondant.e.s parents : les parents de gauche choisissent plus que ceux de droites une réponse positive<sup>62</sup>. Les « non » parmi les droites diminuent toutefois : parmi l'échantillon total des fillonistes, ils/elles sont 31 % à répondre « non » (« probablement » ou « certainement » pas) alors que les parents fillonistes ne sont plus que 28 % à répondre « non ». Les proportions de « non » sont exactement les mêmes parmi l'échantillon total des extrêmes droites (31 %) ou les parents d'extrême droite (28 %). On repère aussi que l'acceptation est plus difficile

62 Le tri croisé est significatif au seuil de 0,1 %.

à l'extrême droite, car si la proportion totale des « non » est similaire, en fait les « non probablement pas » sont plus gonflés dans l'électorat de F. Fillon et J. Lassalle que dans celui des extrêmes droites, où les « non certainement pas » sont plus nombreux que chez les fillonistes, que l'on prenne l'électorat total ou celui des parents. On l'observe avec le graphique ci-dessus. Vis-à-vis des frères et sœurs, le constat se renouvelle : 89 % des électeurs d'extrême gauche ou hamoniste ont répondu un « facile » (« très » ou « plutôt »), on passe à 83 % des macronistes, 66 % des électeurs/trices de F. Fillon ou J. Lassalle, mais 75 % des électeurs/trices d'extrême droite. Restreindre l'électorat aux individus ayant des frères et sœurs ne change rien, et l'on repère encore une fois que l'acceptation d'un frère ou d'une sœur est plus « facile » pour les électeurs/trices d'extrême droite que pour celles et ceux de droite filloniste. Tous ces résultats nous rappellent que le rapport à l'homosexualité peut être alimenté par les idéologies, résumées dans le vote. Derrière un positionnement politique, est contenu un rapport au monde et aux autres, à la norme, et donc à la sexualité. L'acceptation apparemment plus facile à l'extrême droite que pour la droite filloniste peut surprendre, mais on peut y lire un conservatisme plus fort chez la seconde, et une acceptation « pragmatique » plus forte chez la première. Le vote d'extrême droite repose sur des logiques multiples (Mayer, 2002; Lafont, 2001), plus ou moins liées au rejet du système politique, qui ne sont pas nécessairement incompatibles avec un rapport plus souple à certaines normes, notamment sexuelles.



### FOCUS 1 : QU'EN EST-IL DE L'ACCEPTATION DES PERSONNES INTERSEXES ?

Les réactions déclarées à l'idée qu'un enfant puisse être intersexué donnent des résultats moins positifs que dans le cas des coming-out homosexuels. Parmi le total des répondant.e.s hétérosexuel.le.s (avec et sans enfant), 70 % déclarent qu'ils/elles seraient « perdu.e.s » si on leur annonçait l'intersexuation d'un enfant. Presque la moitié de l'échantillon (43 %) penserait que c'est une « anomalie à corriger » et 69 % serait « inquiet/ète parce que pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé ». Ces proportions sont quasiment identiques si on divise la population hétérosexuelle entre parents et non-parents. Mais on remarque quand même que ce sont les propositions nuancées (« probablement ») qui concentrent les réponses. Par contraste, la population LGB+ de l'enquête accueille plus facilement l'idée de l'intersexuation d'un enfant, même si les réponses « oui » restent élevées aussi. Ils et elles sont 57 % à se déclarer « perdu.e.s » en cas d'enfant intersexe, 35 % à penser qu'il s'agirait d'une « anomalie à corriger », et 53 % seraient « inquiets/êtes parce que pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé ».

Tableau 1.21. Réactions à l'intersexuation potentielle d'un enfant (% en ligne).

		Oui certainement	Oui probablement	Non probablement pas	Non certainement pas
« Vous seriez perdu(e) car vous ne comprenez pas ce que ça implique / de quoi il s'agit »	Hétéros sans enfant	21 %	50 %	19 %	9 %
	Hétéros avec enfants	24 %	45 %	19 %	12 %
	LGB+	18 %	39 %	20 %	23 %
« Vous penseriez qu'il s'agit d'une anomalie à corriger »	Hétéros sans enfant	9 %	35 %	36 %	19 %
	Hétéros avec enfants	14 %	28 %	35 %	23 %
	LGB+	15 %	20 %	28 %	37 %
« Vous seriez inquiet(e) parce que pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé »	Hétéros sans enfant	23 %	45 %	21 %	9 %
	Hétéros avec enfants	25 %	44 %	21 %	10 %
	LGB+	20 %	33 %	21 %	16 %

La dernière question dont les « oui » regroupent les deux tiers de l'échantillon hétérosexuel montre que l'adéquation entre sexe et genre est encore très forte : pour être « heureux », le « trouble dans le genre », pour paraphraser Judith Butler (2006), n'est pas souhaitable. Un peu plus de la moitié des LGB+ se retrouve aussi dans cette idée, ce qui rappelle que la majorité des personnes à l'orientation sexuelle non-hétérosexuelle vivent aussi une forte adéquation entre sexe et genre qu'il convient de préserver pour « être heureux ». L'adhésion moins forte des LGB+ à l'idée que le bien-être d'un enfant est conditionné à l'adéquation sexe/genre peut renvoyer à une plus grande fluidité vécue sur cette question comparée aux hétérosexuel.le.s<sup>63</sup>. Le bonheur d'un enfant conditionné à l'adéquation sexe/genre apparaît aussi en tension avec la question de l'anomalie à corriger. Ainsi, parmi les hétérosexuel.le.s qui pensent que pour être heureux (« oui probablement » et « certainement ») il faut avoir un sexe « bien déterminé », 58 % pensent – de façon concordante – que l'intersexuation serait une anomalie à corriger, et 42 % pensent que « non ». Parallèlement, parmi celles et ceux qui ne pensent pas que pour être heureux un enfant doit avoir un sexe déterminé, 89 % ne pensent pas – concordamment – que ce serait une anomalie à corriger, mais 11 % pensent quand même l'inverse. La même tension s'observe avec une des questions de la série sur les stéréotypes, à savoir l'item : « Intersexe : c'est une pathologie à "réparer" médicalement le plus tôt possible ». Parmi les hétérosexuel.le.s, 7 % et

63 Parmi ce sous-échantillon, encore une fois non-représentatif des populations LGBT françaises, 64 % trouvent que son « sexe (biologique) correspond tout à fait à son genre ressenti » (pour 82 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s), et 27 % le pensent « plutôt » (pour 10 % des hétérosexuel.le.s). Seul.e.s 7 % des LGB+ trouvent que leur sexe biologique n'est « plutôt pas » en accord avec le genre ressenti (pour 1 % des hétérosexuel.le.s) et 2 % « pas du tout » (pour 1 % des hétérosexuel.le.s).

23 % sont « tout à fait » et « plutôt » d'accord, et 33 % et 37 % sont « pas vraiment » et « pas du tout » d'accord. La tension apparaît un peu plus forte : plus de répondant.e.s d'accord avec l'idée d'un bonheur conditionné à une sexualité déterminée rejettent aussi ce stéréotype (62 %). Ainsi, pour à peu près deux tiers de l'échantillon hétérosexuel, pour être heureux il est nécessaire d'avoir un sexe déterminé mais cela n'implique pas nécessairement de « réparation » médicale. Parallèlement, seulement 38 % de celles et ceux qui pensent que le bonheur de l'enfant nécessite un sexe déterminé valident le stéréotype de la pathologie à « réparer ». Cette tension est importante à relever car c'est dans « l'incohérence » des réponses que se loge le changement pour les intersexes : en l'état de l'hétéronormativité, il n'est pas surprenant que le bonheur soit conditionné à la détermination sexuelle, mais il est important, pour le bien-être intersexe, de ne pas envisager cela comme une « pathologie à réparer ». Comme pour la transidentité, l'intersexualité peut parfois être vécue avec une identité de genre moins binaire ou plus fluide. La question demandant de jauger de 0 à 10 l'embarras en présence d'une personne « dont vous n'arrivez pas à dire clairement si c'est un homme ou une femme » regroupe 46 % des répondant.e.s hétérosexuel.le.s dans l'absence ou la faible gêne (0 à 3), 22 % dans la forte gêne (7 à 10), et 32 % au milieu (4 à 6). Les LGBTQ+ apparaissent comparativement moins gêné.e.s<sup>64</sup> (68 % pas ou peu gêné.e, 13 % gêné.e, et 18 % ni l'un ni l'autre). Comparé aux autres situations potentiellement gênantes (cf. tableau 1.4 *supra*), l'embarras fort concerne une proportion de la population hétérosexuelle similaire, mais le faible embarras concentre moins de réponses, et la position centrale « neutre » est plus élevée, comme s'il était moins évident de répondre à une hypothétique situation de « trouble dans le genre » comparée aux situations mettant en scène des individus certes gays et lesbiennes mais identifiables du point de vue du genre. Du point de vue de la représentation sociale des personnes intersexes enfin, les répondant.e.s perçoivent cette expérience comme difficile.

Tableau 1.22. Perceptions du vécu relationnel intersexe (% en colonne).

« Diriez-vous qu'il est facile ou difficile de parler de son intersexualité... »	Total des « très » et « plutôt » <sup>65</sup>	Échantillon hétérosexuel	Échantillon LGBTQ+	Écart en points de %
À ses ami.e.s	« Facile »	29 %	45 %	+16
	« Difficile »	70 %	54 %	-16
Dans ses relations amoureuses	« Facile »	27 %	35 %	+8
	« Difficile »	72 %	64 %	-8
À un médecin	« Facile »	63 %	62 %	-1
	« Difficile »	36 %	37 %	+1

La différence entre LGBTQ+ et hétérosexuel.le.s est significative au seuil de 0.1 % pour la question sur les ami.e.s, seulement au seuil de 10 % pour la seconde, et pas du tout pour la dernière.

64 La différence est significative au seuil de 0.1 %.

65 Lorsque le total des « facile » et difficile ne fait pas 100, c'est qu'il existe des non-réponses.

Soulignons que dans le cas des hétérosexuel.le.s, du côté du « facile » comme du « difficile », ce sont les modalités nuancées du « plutôt » qui regroupent la majorité des réponses. Dans le cas des LGB+ aussi, mais on remarque que la réponse « très facile » regroupe systématiquement proportionnellement plus de LGB+ que d'hétérosexuel.le.s. Par exemple, 23 % des LGB+ pensent qu'il est « très facile » de dire son intersexuation à un médecin quand ils et elles sont seulement 13 % des hétérosexuel.le.s à le penser. On peut supposer de la part des répondant.e.s LGB+ une mise en équivalence de leur expérience de coming-out (au médecin) avec le coming-out intersexe. Du reste, le fait de dire son intersexuation à un médecin est perçu comme plus facile qu'aux entourages proches, probablement parce que le médecin a l'avantage d'une image d'objectivité. Enfin, l'intersexuation est perçue comme plus difficile à dire à ses ami.e.s que dans le cas d'un coming-out homosexuel (cf. tableau 1.3 *supra*). En regardant maintenant les tris croisés, les femmes hétérosexuel.le.s sont 72 % et les hommes 65 % à se déclarer inquiets/êtes car « pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé »<sup>66</sup>. En revanche les hommes et les femmes perçoivent dans des proportions tout à fait similaires l'intersexuation comme une « anomalie à corriger » (42 % de « oui » pour les femmes et 45 % pour les hommes). Les proportions sont équivalentes aussi dans le cas de la perception de l'intersexuation comme « une pathologie à réparer médicalement » (29 % et 30 % de d'accord)<sup>67</sup>. Les hommes un peu plus que les femmes déclarent ne pas se sentir « perdus » à l'annonce d'un enfant intersexe. Elles sont 25 % à répondre « oui certainement » pour 19 % des hommes, et 18 % à répondre « non probablement pas » pour 20 % des hommes<sup>68</sup>. L'intégration religieuse exerce un effet plus clair : plus la pratique religieuse est régulière, plus la proportion de « oui » augmente. Les pratiquant.e.s très réguliers/ères sont donc 61 % à penser qu'il s'agirait d'une « anomalie à réparer » pour 50 % des irréguliers/ères et 37 % des non pratiquant.e.s et sans religion ; les premiers/ères sont aussi 79 % à se déclarer inquiets/êtes car « pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé » (pour 77 % des irréguliers/ères et surtout 63 % des sans religion ou non-pratiquant.e.s). L'ordre genré naturalisé qu'insufflent les dogmes religieux rend sûrement d'autant plus prompts à pathologiser l'intersexuation et à désirer la réassignation sexuelle en de tels cas. Pas de surprise alors à ce que plus la pratique soit régulière, plus la proportion de forte gêne augmente dans une situation où le genre de l'interlocuteur n'est pas identifiable (40 % des pratiquant.e.s réguliers/ères, 23 % des irréguliers/ères, 18 % des sans religion et non-pratiquant.e.s se déclarent fortement gêné.e.s).

66 Différence significative au seuil de 1 %.

67 Sur ces questions la différence n'est donc pas significative.

68 Différence significative au seuil de 5 %.

## 1.3.6 Bilan de la partie I.

Finalement, sur les trois dimensions de la « *gayfriendliness* » (dimension abstraite des opinions et représentations, dimension concrète de l'acceptation d'autrui, sociabilité) se repèrent des nuances à soulever. Premièrement, du point de vue des opinions abstraites, les hauts niveaux de « tolérance » sont souvent le fait des réponses « plutôt », ce qui questionne l'évidence avec laquelle l'homosexualité peut être positivement perçue. Surtout, si l'homosexualité apparaît aujourd'hui « acceptable » à plus des trois quarts des français.e.s, la place sociale que les minorités sexuelles et de genre peuvent prendre, en tant que groupe présent dans les médias ou ayant des revendications, est moins consensuelle. Du point de vue des représentations sociales stéréotypées, si elles sont peu prégnantes, un quart des Français.e.s adhère aux principaux stéréotypes, et surtout, celui de l'orientation sexuelle « choisie » demeure.

Deuxièmement, du point de vue de l'homosexualité plus « incarnée », l'acceptation est forte mais facilement à « deux vitesses ». C'est par exemple parfois le cas quand on compare hommes gais et femmes lesbiennes. Une légère prime d'acceptation, qui ressort moins avec les questions d'opinion abstraites, semble aller aux femmes, ce que l'on repère aussi avec les questions sur l'embarras. Si les hommes gais ou les personnes trans' assignées homme à la naissance posent un peu plus problème que les femmes lesbiennes ou personnes trans' assignées femme à la naissance, c'est parce que dans un système hétérosexiste et sous domination masculine, les transgressions sociosexuelles des hommes (le sexe « dominant ») sont potentiellement plus stigmatisantes que pour les femmes, dont la sexualité est plus invisibilisée. Il y a une perte de privilèges sociosexuels des uns, et une tentative de sortie du destin de femme pour les autres. Pour autant, les attentes hétéronormatives pèsent plus lourdement sur ces dernières, au point d'entraver la reconnaissance de soi comme lesbienne (Chetcuti, 2010). C'est d'ailleurs parce qu'elles respectent les attentes hétéronormatives que les lesbiennes mères peuvent être plus rassurantes que les pères gais. L'acceptation « à deux vitesses » s'observe aussi quand on compare les répondants hommes aux répondantes femmes, ou les catholiques pratiquant.e.s aux irréguliers.

Enfin, concernant la troisième dimension de la « *gayfriendliness* », la sociabilité, si aucune nuance n'a vraiment été mise au jour dans l'analyse des données, il reste qu'on peut se demander ce que signifie avoir des ami.e.s LGBT+ tout en pensant que ces minorités sont « trop présentes » dans les médias ou que cet.te ami.e a fait un « choix » particularisant. Le fait que des stéréotypes persistent et que les deux autres dimensions de la « *gayfriendliness* » soient ambivalentes à certains égards viennent nuancer en retour le tableau concernant la fréquentation des LGBT.

Rappelons aussi que la situation apparaît plus nuancée aussi pour les personnes transgenres et intersexes. Il reste que, pour les LGBT, cette lente « banalisation » de l'homosexualité révèle une transformation de la norme : c'est ce qu'Éric Fassin a nommé « l'inversion de la question homosexuelle » (Fassin, 2008). Ce n'est plus la société qui questionne l'homosexualité, mais cette dernière qui questionne la société, ce n'est plus l'homosexualité qui est « pathologique » mais l' « homophobie ». Pour les analystes de

la « *gayfriendliness* », cette nouvelle normativité va de pair avec des ambivalences qui montrent que les écarts aux normes sexuelles et de genre demeurent une étrangeté. Ces écarts ne sont pas entrés dans la « normalité » mais simplement « normalisés », c'est-à-dire rendus compatibles avec les attentes hétéronormatives. Comme l'écrit S. Tissot, la « *gayfriendliness* » est « un mélange de relâchement et de contrainte, d'ouverture et de mise à distance » (Tissot, 2018, p. 127). La persistance du stéréotype du choix en est un bon exemple : cela permet de maintenir une différence essentielle entre « eux » et « nous ».

## **2. QUELS SONT LES DÉTERMINANTS DE LA « TOLÉRANCE » ET DE L'ACCEPTATION ?**

La première section du rapport a permis d'établir le fort niveau de « tolérance » et d'acceptation, et les caractéristiques sociales qui influent sur la « tolérance » déclarée. Le sexe semble avoir un effet récurrent, la religion et le positionnement politique apparaissent assez déterminant dans l'attitude « *friendly* », alors que le niveau de diplôme apparaît en retrait. Cette deuxième section entend hiérarchiser les caractéristiques sociales à l'œuvre. Les effets repérés avec seulement une variable s'observent-ils toujours si une troisième, ou plusieurs autres, interviennent ? Certes les femmes acceptent un peu mieux que les hommes l'homosexualité d'un enfant, mais cela se maintient-il si l'on regarde par niveau d'éducation ? Que se passe-t-il si on contrôle par le niveau d'hétérosexisme ou d'autoritarisme, qui pourraient, derrière le sexe ou le positionnement politique, être en fait les caractéristiques qui jugulent l'attitude « *friendly* » ? Pour répondre, nous utilisons la méthode des régressions, outil permettant d'apprécier l'effet de différentes variables sur un phénomène d'intérêt, toutes choses égales par ailleurs (voir encadré). Il s'agit alors de parvenir à expliquer les trois dimensions du rapport individuel aux minorités sexuelles et de genre : la dimension « abstraite » (opinion et représentations sociales), « concrète » (réaction à la minorité « incarnée » dans l'entourage) et la sociabilité.

Plusieurs variables « capturent » les trois dimensions de la « *friendliness* » (voir encadré 6 *infra*). L'analyse a procédé en trois étapes par modèles « emboîtés » pour chacune de ces variables. Le premier modèle regarde l'effet, toutes choses égales par ailleurs, des caractéristiques sociales ou sociodémographiques (sexe, âge, niveau de diplôme, taille d'agglomération, religiosité, positionnement politique) sur les attitudes « *friendly* ». Le deuxième ajoute un contrôle par deux variables sociosexuelles : la fréquence de fréquentation de personnes LGB, et une variable appelée « *straight* ». Cette variable a été construite à partir des questions sur l'auto-déclaration comme hétérosexuel.le, homosexuel.le, ou autre, les attirances sexuelles éprouvées au cours de la vie (uniquement pour un sexe, surtout l'un mais aussi l'autre, indifféremment l'un et l'autre), les relations sexuelles au cours de la vie (avec les mêmes modalités que les attirances), et le sentiment que le « genre ressenti correspond à [son] sexe biologique » (de « oui tout à fait » à « non pas du tout »). Elle regroupe d'un côté les individus qui se dépeignent comme strictement hétérosexuels, que l'on appellera les « hétéros-*straight* », c'est-à-dire qui s'auto-définissent comme hétérosexuel.le.s, qui n'ont strictement eu des attirances et des rapports sexuels qu'avec l'autre sexe, et qui ont répondu « oui tout à fait » à la question sur l'adéquation entre le sexe biologique et le genre ressenti (64 % de l'échantillon total). Ils et elles ne présentent aucune forme « d'ambiguïté » même faible, que ce soit sur l'identité sexuelle ou de genre, les attirances ou la sexualité pratiquée au cours de la vie. Tou.te.s les autres répondant.e.s constituent l'autre modalité de la variable « *straight* », que l'on appellera « les ambigu.e.s », qui comprend donc le petit échantillon de LGB+, et tous les individus se définissant comme hétérosexuels mais ayant pu un jour avoir une attirance pour une personne de même sexe, ou qui trouvent que leur genre correspond « plutôt » mais pas « tout à fait » à leur sexe biologique, etc. (36 % de l'échantillon total). Ce deuxième moment de l'emboîtement des modèles permet donc de contrôler les caractéristiques sociodémographiques par la sociabilité LGB et le vécu sociosexuel des répondant.e.s. Le dernier modèle ajoute les attitudes. Il sert à voir par exemple si l'autoritarisme, l'ethnocentrisme ou le sexisme a un effet, toutes choses égales par ailleurs, sur le niveau d'hétérosexisme ou d'adhésion aux stéréotypes, et si, une fois qu'on contrôle par ces attitudes, l'effet d'autres caractéristiques sociodémographiques est annulé ou renforcé. Ce troisième moment de l'emboîtement

constitue le modèle « global », il contrôle et observe, toutes choses égales par ailleurs, l'effet des caractéristiques sociodémographiques, sociosexuelles, et attitudinales.

### ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 6 CONSTRUCTION DES ÉCHELLES D'ATTITUDES.

Une attitude renvoie à un concept que l'on cherche à saisir empiriquement<sup>69</sup>. Les échelles d'attitudes se construisent à partir de questions conçues comme des indices de l'attitude sous-jacente que l'on cherche à saisir. La question « Pensez-vous être sexiste ? » produirait des réponses trop biaisées pour être prises en compte : il vaut mieux reconstruire le sexisme des individus à partir d'une série de questions captant l'attitude sexiste. Cela pose alors la question de la fiabilité de l'échelle, c'est-à-dire le degré d'homogénéité entre les différentes questions choisies pour la construire. Comment être sûre que les différentes questions choisies « mesurent » bien la même attitude ? L'alpha de Cronbach est un indicateur de cette homogénéité. Il permet de voir s'il y a une bonne correspondance entre les différentes variables sélectionnées, et donc si elles correspondent à une même attitude. Cet alpha varie entre 0 (aucune relation entre les différentes variables de l'échelle) et 1 (relation parfaite). Une échelle est en pratique acceptable à partir d'un alpha à 0,6. À l'exception de l'échelle d'autoritarisme (voir *infra*), toutes les échelles construites (sexisme, adhésion aux stéréotypes LGBT, hétérosexisme, acceptation familiale, ethnocentrisme, et embarras) ont un alpha de Cronbach supérieur à 0,8. Un point s'impose sur la construction des échelles.

La dimension « abstraite » de l'acceptation comprend deux échelles, celle de l'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBTI (cf. *supra* encadré méthodologique 5), qui saisit les représentations, et une échelle d'hétérosexisme intériorisé, qui saisit les opinions plus ou moins « tolérantes ». Elle a été construite à partir des questions demandant une opinion à dimension morale ou politique sur l'homosexualité<sup>70</sup>. Cette échelle synthétise donc l'opinion de l'individu sur les minorités sexuelles et de genre, et capte sa vision des LGBTI. Elle renvoie à une dimension plus sociopolitique et fondée en valeurs qui sous-tend en partie le rapport de l'individu à ces minorités. La dimension plus « incarnée » de l'acceptation est quant à elle approchée par deux autres échelles : l'échelle d'embarras, déjà mobilisée (cf. encadré méthodologique 5), et une échelle d'acceptation globale en famille. Cette dernière est composée de

69 Sur ce point l'échelle d'embarras est un peu à part car elle ne permet pas vraiment de saisir un concept. La dizaine de questions sur la gêne supposément éprouvée dans telle ou telle situation hypothétique ne renvoie pas à une attitude mais elle est une variable synthétique qui permet d'opérationnaliser le niveau de gêne.

70 Cinq variables : « Êtes-vous d'accord ou non avec l'affirmation : L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité ; Le mouvement gai, bi et lesbien et les mouvements transgenre et intersexe ne sont pas légitimes pour lutter contre les discriminations, ce sont des lobbies pour nous imposer un mode de vie ; Les gays, lesbiennes, bisexuel(le)s et transgenres sont trop présents dans les médias ; De nos jours, on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. », et « Êtes-vous d'accord ou non avec l'association d'idées : Les gays/lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants ». Les questions qui le nécessitaient ont été recodées pour que les réponses aillent dans le même sens (de l'attitude « ouverte » vers « fermée »).

plusieurs des questions permettant d'apprécier l'acceptation d'un enfant, ou d'un frère ou d'une sœur, faisant un coming-out<sup>71</sup>. La sociabilité enfin est saisie par la question sur la fréquence de fréquentation de LGB, telle que déjà mobilisée aussi<sup>72</sup>, et l'échelle de proximité/densité.

Les échelles d'attitudes explicatives sont le sexisme (cf. encadré méthodologique 5), l'autoritarisme, et l'ethnocentrisme. Ces deux dernières ont été construites à partir des questions classiques reprises des sondages de la CNCNDH sur le racisme<sup>73</sup>. L'échelle d'autoritarisme pose toutefois problème : elle est habituellement construite à partir des trois questions « Êtes-vous d'accord ou non avec : Il faut rétablir la peine de mort / Les tribunaux français ne sont pas assez sévères / L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité ». Cette dernière question a déjà été utilisée pour l'échelle d'hétérosexisme. Nous l'avons donc remplacée par la question sur la gêne éprouvée ou non dans la situation où l'individu assiste « à une altercation avec des injures homophobes ». Nous avons considéré que ne pas être gêné.e par une telle situation (donc la trouver légitime) était un indicateur d'attitude autoritaire, en supposant un rapport plus aisé à la violence chez les personnalités autoritaires (les insultes pourraient ne pas être cadrées comme insultantes ou agressives). Afin de suivre l'ordre des deux autres questions allant de « tout à fait d'accord » à « pas du tout d'accord », elle a été recodée en quatre (de 9 et 10 comme « très gêné.e », 6 à 8 « un peu gêné.e », 2 à 5 « plutôt pas gêné.e », et 0 et 1 « pas gêné.e du tout »). Ainsi les « beaucoup gêné.e.s » par l'altercation homophobe peuvent être aligné.e.s avec les « pas du tout d'accord » avec le manque de sévérité des tribunaux. L'alpha obtenu n'est néanmoins pas très fort (0,5037), mais il faut souligner qu'avec la traditionnelle question sur l'homosexualité servant à construire l'échelle d'autoritarisme, l'alpha est similaire (0,5061).<sup>74</sup>

71 Ils s'agit de neuf questions : « Si votre frère ou votre sœur vous annonçait être gay/lesbienne, vous l'accepteriez... » (« très facilement », « plutôt facilement », « plutôt difficilement », « très difficilement »), « Si votre enfant vous annonçait être lesbienne, gay, bisexuel(le) : Vous seriez content(e) qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie ; Vous penseriez que c'est un passage et que ça pourrait changer ; Vous l'accepteriez tel qu'il/elle l'est mais auriez préféré qu'il/elle soit hétérosexuel(le) ; Vous seriez gêné(e) qu'il/elle vienne aux repas de famille accompagné(e) d'une personne du même sexe », et « Si votre enfant vous annoncez être transgenre, c'est-à-dire être un garçon dans un corps de fille ou une fille dans un corps de garçon, Vous penseriez que c'est un passage et que ça pourrait changer ; Vous penseriez qu'il faut le/la faire accompagner pour qu'il/elle soit "soignée" ; Vous l'accepteriez tel qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle ne le soit pas ; Vous seriez gêné(e) de sa présence aux repas de famille si son apparence changeait ». Aux questions sur les enfants, les réponses vont de « oui certainement » (au sens de « tout à fait ») à « non certainement pas » en quatre modalités.

72 Pour rappel, il s'agit de l'addition de la question sur la fréquence de fréquentation de gays et lesbiennes d'un côté, et de celle sur la fréquence de fréquentation de personnes bisexuelles de l'autre. Les modalités de fréquentation fortes à moins fortes s'excluent l'une après l'autre entre les deux catégories de minorités sexuelles (LG / B).

73 Pour l'ethnocentrisme, il s'agit des questions : « Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des affirmations suivantes ? Il faut permettre aux musulmans de France d'exercer leur religion dans des bonnes conditions / La présence d'immigrés est une source d'enrichissement culturel / Il y a trop d'immigrés aujourd'hui en France / Les enfants d'immigrés nés en France ne sont pas vraiment français ». Les modalités de réponse ont été recodées si nécessaire pour aller de « tout à fait d'accord » à « pas du tout d'accord ».

74 Le rapport normatif à l'homosexualité n'est peut-être plus, dans un contexte de « banalisation », un indice aussi fort qu'auparavant de l'attitude autoritaire, ce qui expliquerait que les alphas ne soient pas très élevés.

Enfin, pour toutes les échelles mobilisées, il faut garder à l'esprit que plus un score de points est élevé, plus l'attitude est « fermée » (très autoritaire, très hétérosexiste, très « stéréotypante », etc.). Il reste à voir maintenant comment procéder à des analyses à partir de ces échelles. Comment déterminer les facteurs qui influencent les niveaux d'hétérosexisme, d'adhésion aux stéréotypes, d'acceptation familiale, d'embarras, ou des fréquences de fréquentation des LGB ?

### ENCADRÉ MÉTHODOLOGIQUE 7

#### LES RÉGRESSIONS ET LE RAISONNEMENT « TOUTES CHOSES ÉGALES PAR AILLEURS ».

La régression permet de saisir l'effet d'une variable sur une autre « toutes choses égales par ailleurs », c'est-à-dire en raisonnant à « niveau égal » de chacune des caractéristiques intégrées dans le modèle (sociodémographiques, sociosexuelles, attitudinales). Autrement dit, cela revient à saisir l'effet propre d'une variable, contrôlée par toutes les autres (par exemple, regarder si le sexe a un impact sur l'hétérosexisme lorsque toutes les autres variables sont maintenues constantes). Les échelles appellent le recours à la régression linéaire, et les questions à modalités catégorielles (i.e., qui ne sont pas des échelles, comme la fréquence de sociabilité avec des LGB), le recours à la régression multinomiale. La régression linéaire donne un coefficient de régression. Il indique de combien varie en moyenne l'échelle analysée (l'hétérosexisme par exemple) lorsqu'on « bouge » un des facteurs explicatifs (par exemple passer de homme à femme, ou augmenter d'un point sur l'échelle d'autoritarisme). Les régressions multinomiales donnent un *odds ratio*, c'est-à-dire un rapport de chance. L'*odds ratio* indique comment varient les chances qu'un évènement se produise (choisir la réponse « tout à fait d'accord » à une question par exemple) plutôt que tel autre évènement ne se produise (choisir « pas du tout d'accord ») lorsqu'on « bouge » un des facteurs explicatifs. Ce ratio peut par exemple indiquer combien de chance on a que les répondant.e.s fréquentent « très souvent » des LGB plutôt que « rarement » quand on passe de homme à femme ou quand on augmente d'un point le niveau d'autoritarisme.

Pour chaque coefficient de régression linéaire ou pour chaque *odds ratio* est déterminé un risque d'erreur, entendu comme la probabilité d'observer le coefficient ou l'*odds ratio* obtenu alors que la variable explicative n'aurait pas d'effet sur la variable analysée. Plus la probabilité est faible, plus le coefficient ou l'*odds ratio* est statistiquement significatif (c'est-à-dire qu'il est très fortement probable qu'il soit « valide » et pas dû au hasard). Seuls les résultats significatifs au moins au seuil de 5 % feront l'objet de commentaires ici. Dans le cas des régressions linéaires, un deuxième coefficient peut être intéressant à regarder, le bêta. Celui-ci est un coefficient standardisé qui rend possible la comparaison entre les différents coefficients, lesquels renvoient sinon à des unités différentes d'une variable à l'autre

---

Néanmoins, des techniques plus sophistiquées de construction d'échelle pourraient permettre d'y remédier. Il reste que multiplier les « mesures » d'une attitude (multiplier les questions pour la saisir) est nécessaire pour affiner le niveau de l'attitude et la pertinence de l'utiliser comme variable quantitative, d'où l'utilisation de la question de la gêne éprouvée ou non face à une altercation homophobe.

(une année pour l'âge, un point de score pour une échelle, etc.). Le bêta permet donc d'apprécier le « poids » des coefficients (lequel fait varier le plus fortement la variable analysée ?). Enfin, dans un modèle de régression, le  $R^2$  permet d'apprécier la part de variance de la variable analysée et expliquée par les variables choisies dans le modèle (le sexe, l'âge, les attitudes, etc.), c'est-à-dire le pouvoir explicatif du modèle. Il ne fera pas l'objet de commentaires, mais figurera dans les quelques tableaux résumant le modèle en annexe. Retenons que pour toutes les régressions, il augmente à mesure que les variables sociosexuelles puis les attitudes sont ajoutées à la suite des variables sociales ou sociodémographiques.

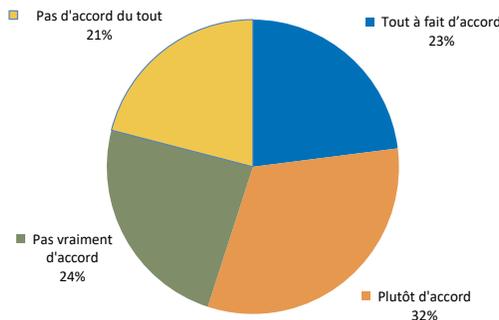
## 2.1. Opinions hétérosexistes et représentations stéréotypées : quels facteurs ?

Cette première partie fait le point sur les régressions qui concernent la dimension « abstraite » de la « *gayfriendliness* ». Il ressort que l'hétérosexisme intériorisé, saisi par les opinions et représentations stéréotypées, n'est pas tant une question de sexe, d'autoritarisme ou d'ethnocentrisme qu'une question de fréquentation de personnes LGB ou de religiosité.

### 2.1.1. Hétérosexisme et intolérance : religiosité, sociabilité avec des LGB, et adhésion aux stéréotypes.

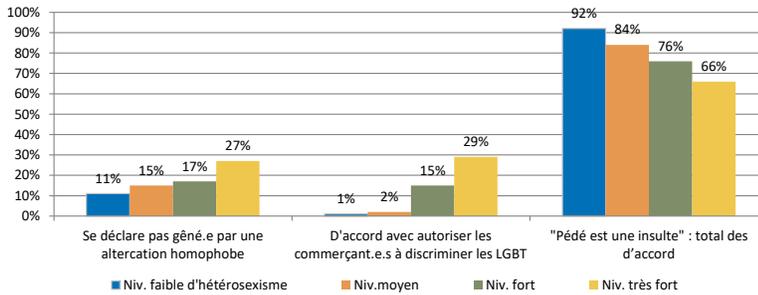
L'échelle d'hétérosexisme peut être divisée en quatre niveaux (faible, moyen fort, très fort). Le niveau d'intolérance ou d'hétérosexisme élevé impacte sans surprise le reste des jugements ou comportements saisis dans les autres questions du questionnaire. Par exemple, l'intolérance rend quasiment impossible de voter de façon évidente (« oui certainement ») pour un homme ou une femme politique homosexuel(le) ou transgenre, et rend plus fréquente dans l'échantillon l'idée que les personnes LGBT sont un danger pour la société. Ils sont 72 % des « très hétérosexistes » (« niveau très fort » dans les graphiques ci-dessous) à avoir préféré cette affirmation à celle suggérant que c'est à la société de faire des efforts. C'est le cas aussi pour des questions très consensuelles, comme celles sur l'insulte « pédé », celle sur le fait d'autoriser les commerçant.e.s à refuser les personnes LGBT dans son commerce, ou celle sur le fait d'être gên.e par une altercation avec des propos homophobes. On le voit bien aussi avec les tests projectifs.<sup>75</sup>

Figure 1.21. "Orientation sexuelle : c'est un choix" (hommes hétérosexuels)

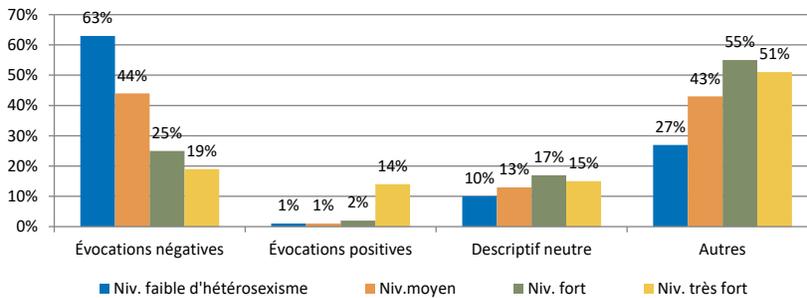


<sup>75</sup> Le test du Chi<sup>2</sup> pour l'ensemble de ces tris croisés est significatif au seuil de 0.1 %.

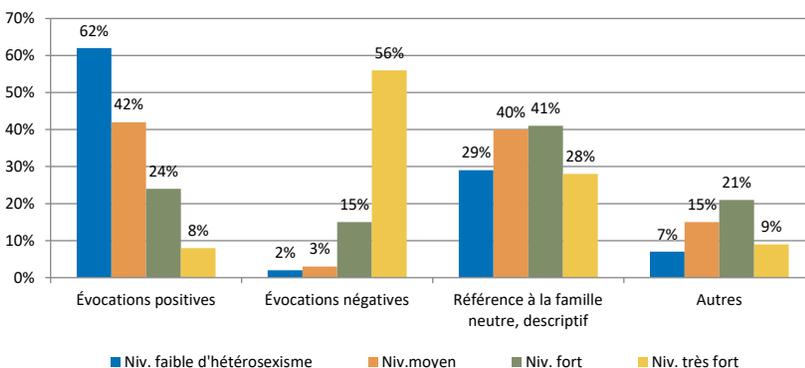
**Figure 2.2. Des questions moins consensuelles chez les très hétérosexistes (échantillon hétérosexuel)**



**Figure 2.3. Hétérosexisme et réaction à l'image du panneau polonais "free LGBT zone" (échantillon hétérosexuel)**



**Figure 2.4. Hétérosexisme et réaction à l'image du couple d'hommes avec enfants (échantillon hétérosexuel)**



Une première régression sur l'échelle d'hétérosexisme fait ressortir l'effet fort – toutes choses égales par ailleurs – du sexe, de la religiosité, du positionnement politique,

et du niveau de diplôme (être une femme plutôt qu'un homme, irrégulier plutôt que pratiquant.e, de gauche plutôt que de droite, et avoir un haut niveau de diplôme, fait diminuer le score d'hétérosexisme). L'âge avancé tend en revanche à augmenter ce score. La taille d'agglomération n'exerce pas d'effet significatif.

Avant de contrôler par les variables sociosexuelles, notons que la fréquence de sociabilité avec des LGB a un impact fort sur la question de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité » (voir Annexe, tableau n). Le fait d'être « ambigu.ë » du point de vue du genre ou de la sexualité a un petit impact (voir les colonnes « tout à fait » et « pas du tout » d'accord du tableau n), mais pas suffisant pour que le tri croisé soit statistiquement significatif. En intégrant maintenant ces deux variables au modèle, l'irrégularité, le positionnement politique, et le sexe restent déterminants, mais l'âge et le niveau de diplôme ne sont plus significatifs lorsqu'on contrôle par le vécu sociosexuel. Les variables liées au vécu sociosexuel ont en revanche un effet notable. La sociabilité avec des LGB exerce un effet aussi fort que l'irrégularité (plus fréquemment on côtoie des LGB, plus le niveau d'hétérosexisme baisse). Le fait d'être « *straight* » plutôt qu'« ambigu.ë » a effet presque aussi fort que le sexe (+0,73 point de score quand on passe d'« ambigu » à « *straight* » pour -0,81 quand on passe d'homme à femme, les deux étant significatifs au seuil de 0,1 %).

On peut observer ces effets avec des tris à plat en recodant l'échelle d'hétérosexisme en quatre niveaux. Ainsi, parmi le niveau très fort d'hétérosexisme (l'intolérance, le dernier quart de l'échelle), 62 % sont des hommes, 57 % sont de droite, 81 % sont des « hétéro-*straights* », et 27 % vont au moins de temps en temps à la messe. Dans le modèle de régression, sans avoir encore contrôlé par les attitudes, toutes ces caractéristiques ont donc un effet très significatif et plutôt fort sur l'échelle d'hétérosexisme. En revanche, concernant les niveaux de diplôme, l'écart entre les plus et les moins diplômé.e.s parmi le niveau fort d'hétérosexisme n'est que de 4 points de pourcentage (28 % ont un diplôme inférieur au bac et 32 % supérieur à bac+2) ; l'écart est plus grand parmi les plus « tolérant.e.s » (ou les moins hétérosexistes) : 18 % ont un niveau inférieur au bac et 36 % supérieur à bac+2. Les niveaux de diplômes intermédiaires apparaissent aussi moins présents parmi les « très » hétérosexistes que les plus diplômé.e.s.

Tableau 2.1. Niveau d'hétérosexisme et niveau d'éducation (% en ligne) dans l'échantillon hétérosexuel.

Niveau d'hétérosexisme	Inférieur au bac	Niveau bac	Bac+2	Supérieur à bac+2 ou grandes écoles
Faible	18 %	26 %	19 %	36 %
Moyen	25 %	25 %	19 %	31 %
Fort	23 %	24 %	21 %	31 %
Très fort	28 %	17 %	23 %	32 %

Enfin, les « très » hétérosexistes sont répartis dans les diverses taille d'agglomération et dans les diverses tranches d'âges de façon assez similaire à l'échantillon général. Ainsi, 16 % vivent à Paris, 16 % aussi dans une commune rurale ou de moins de 2000 habitant.e.s, et 33 % dans une ville de plus de 100 000 habitant.e.s, 23 % ont 66 ans ou plus et 18 % entre 18 et 30 ans. Sur ces deux dernières caractéristiques, à deux ou trois points de pourcentage près, les proportions sont similaires d'un niveau de d'hétérosexisme à l'autre (les 18-30 ans composent 20 % des plus « tolérant.e.s », les 66-84 ans 17 %, les habitant.e.s de très très grandes villes 30 %).

Avant d'intégrer les variables d'attitudes au modèle, repérons déjà que les coefficients de corrélations entre le niveau d'hétérosexisme et les autres attitudes sont tous positifs, indiquant ainsi que si l'une varie en augmentant, l'autre aussi. Les liens les plus forts apparaissent entre l'échelle de stéréotypes LGBT et l'échelle d'hétérosexisme, puis entre l'autoritarisme et l'ethnocentrisme. L'attitude sexiste apparaît aussi très corrélée à l'hétérosexisme, bien plus que ne l'est l'attitude autoritaire.

Tableau 2.2. Matrice des corrélations entre les échelles.

	Échelle d'hétérosexisme	Échelle de stéréotypes LGBT	Échelle de sexisme	Échelle d'ethnocentrisme	Échelle d'autoritarisme
Échelle d'hétérosexisme	1				
Échelle de stéréotypes LGBT	0.72	1			
Échelle de sexisme	0.53	0.55	1		
Échelle d'ethnocentrisme	0.42	0.37	0.24	1	
Échelle d'autoritarisme	0.39	0.36	0.30	0.60	1

Notons que l'autoritarisme est faiblement corrélé aux autres échelles, ce qui indique un lien peu intense<sup>77</sup>. Une régression rapide de l'échelle d'hétérosexisme sur les autres échelles d'attitudes confirme alors le faible effet de l'attitude autoritaire, contrôlée par les autres variables d'attitudes (sans intégrer l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT)<sup>78</sup>. Un point de score en plus sur l'échelle d'autoritarisme induit 0,2 points en plus sur l'échelle d'hétérosexisme, avec une significativité très forte. Les autres échelles ont un effet tout autant significatif mais plus fort encore. On voit surtout que le sexisme nourrit beaucoup l'hétérosexisme : plus l'individu adhère aux stéréotypes sexistes, plus le niveau d'hétérosexisme augmente.

Tableau 2.3. Régression de l'échelle d'hétérosexisme sur les variables d'attitudes.

	R <sup>2</sup> = 0.37	
	Coefficient	Bêta
Ethnocentrisme	0.29***	0.25
Autoritarisme	0.20***	0.11
Sexisme	0.36***	0.43

\*\*\* : significativité statistique au seuil de 0.1 %.

Si l'on en vient maintenant au modèle global, sans l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT (voir Annexe, tableau 0), toutes choses égales par ailleurs, le sexe, le positionnement politique, et la religiosité perdent de leur pouvoir explicatif face aux échelles d'attitudes, alors que se maintiennent ou se renforcent l'effet de la sociabilité avec des LGB et l'effet du fait d'être « hétéro-*straight* ». Si les variables d'attitudes n'annulent pas l'effet du

77 Plus le coefficient de corrélation s'éloigne de 0 et se rapproche de 1, plus la relation est forte entre les deux variables.

78 On pourrait voir quelque chose de tautologique à expliquer l'hétérosexisme en fonction de l'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBTI.

positionnement politique de droite filloniste sur le niveau d'hétérosexisme, elles annulent celui du positionnement d'extrême droite : à niveau d'ethnocentrisme, de sexisme et d'autoritarisme constant, le fait de voter extrême droite plutôt qu'extrême gauche n'impacte plus le niveau d'hétérosexisme. L'ethnocentrisme et l'autoritarisme exercent bien quant à eux un effet sur le niveau de « tolérance », mais leur effet est proche ou moins fort (d'après les bêtas) que celui de la religiosité ou de la sociabilité LGB. L'autoritarisme reste l'un des facteurs les plus faibles. C'est en effet l'attitude sexiste qui exerce l'effet le plus fort, toutes choses égales par ailleurs, sur le niveau d'hétérosexisme : plus on adhère aux stéréotypes sexistes, plus le score d'hétérosexisme s'élève. Enfin, ce modèle global fait ressortir sous un jour contre-intuitif l'effet du diplôme sur le niveau de « tolérance » : passer du niveau inférieur au bac à un niveau bac+2 minimum augmente un peu le score d'hétérosexisme. À caractéristiques sociales et sociosexuelles égales, et à niveau d'autoritarisme, d'ethnocentrisme, et de sexisme équivalents, un bon niveau de diplôme tend à rendre un peu plus hétérosexiste. Cela contraste avec la littérature en psychologie sociale nord-américaine qui met plutôt en avant l'augmentation de l'hétérosexisme ou des préjugés à l'égard des LGB à mesure que descend le niveau d'éducation (Herek *et al.*, 2013). L'idée que les catégories supérieures soient « tolérantes » surtout sous l'angle des déclarations de principe – comme le veut la nouvelle norme de la « *gayfriendliness* » – a été formulée par quelques auteur.e.s qui montrent que cette « tolérance » s'accompagne d'un certain contrôle social sur les minorités sexuelles de la part de catégories aisées ou éduquées (Rault, 2016a; Tissot, 2018). Il faut rappeler ici que l'échelle d'hétérosexisme a certes été construite avec la question typique de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité » mais aussi des questions d'opinions sur la place des LGBT dans la société (opinion sur le mouvement LGBTI comme « lobby », sur les LGBT « trop présent.e.s » dans les médias, etc.). Or, avec les tris croisés, on voit que la première question concentre les très diplômé.e.s dans les d'accord, mais cela est bien moins net pour les autres questions. 88 % des diplômé.e.s au-delà du bac+2 sont en accord avec l'idée que l'homosexualité est une « manière acceptable de vivre sa sexualité » (dont 54 % de « tout à fait d'accord »), pour 82 % des niveaux inférieurs au bac (avec 39 % seulement de « tout à fait d'accord »). En revanche, 29 % des diplômé.e.s au-delà du bac+2 sont d'accord (« plutôt » ou « tout à fait ») avec l'idée que les mouvements LGBTI « ne sont pas légitimes pour lutter contre les discriminations, ce sont des lobbys pour nous imposer un mode de vie », contre 32 % des répondant.e.s avec un niveau de diplôme inférieur au bac. De même, les niveaux inférieurs au bac et supérieur à bac+2 sont dans les deux cas 41 % à se déclarer en accord (« plutôt » et « tout à fait ») avec l'idée que « de nos jours, on en fait un peu trop pour les minorités gaies, lesbiennes, etc. ». Parmi les diplômé.e.s au-delà du bac+2 qui voient l'homosexualité comme une « manière acceptable de vivre sa sexualité », 37 % sont aussi d'accord avec l'idée que « de nos jours on en fait un peu trop » pour ces minorités. La proportion des répondant.e.s avec un niveau inférieur au bac d'accord avec l'homosexualité « acceptable » et l'idée qu'« on en fait un peu trop » est tout à fait identique (37 %). Il ne semble donc pas y avoir de prime à la « tolérance » avec le niveau de diplôme. On peut par ailleurs penser que la légitimation et le sentiment de compétence que fournit le diplôme autorise l'individu à juger de ce qui est « bon » ou pas (« trop » ou non) pour la société, à juger de ce qui est la bonne attitude que devraient adopter les minoritaires, surtout si l'individu très diplômé est aussi très « hétéro-*straight* ». Cet effet des hauts niveaux de diplôme peut en effet être lu conjointement avec le fait que la variable « *straight* » soit un facteur très significatif : la certitude du diplôme et de son hétérosexualité jamais

ébranlée peut conduire l'individu pourtant « *friendly* » à penser qu' « on en fait un peu trop pour ces minorités ». Wilfried Rault souligne l'importance de considérer les trajectoires sociosexuelles dans la construction de la « *gayfriendliness* » individuelle et le fait que l'hétérosexualité, notamment masculine, puisse diminuer l'acceptation et la « tolérance » lorsqu'elle est faite attribut de la virilité (Rault, 2016, p. 55).

Si on contrôle maintenant ce modèle par l'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT (voir Annexes, tableau p), on observe les mêmes facteurs à l'œuvre, mais leur effet s'estompe. L'effet contre-intuitif du niveau de diplôme se maintient et se renforce un peu. Sans surprise, c'est alors le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT qui exerce l'effet le plus fort sur le niveau d'hétérosexisme. Au final, un individu fréquentant des LGB, peu religieux et peu « hétéro-*straight* », peu réceptif aux positionnements politiques de droite, plutôt pas trop diplômé et avec peu de représentations sociales stéréotypées ou ethnocentristes, apparaîtra d'autant moins hétérosexiste et tendra plus à être très « tolérant » à l'égard de ces minorités. Que se passe-t-il maintenant si on réduit l'analyse de l'hétérosexisme à la question de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité » ?



#### FOCUS 2 : L'HOMOSEXUALITÉ « TOUT À FAIT » OU « PLUTÔT » ACCEPTABLE : LA SOCIABILITÉ LGB, LE POSITIONNEMENT POLITIQUE, ET LES STÉRÉOTYPES.

Sur la question de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité », nous avons vu que les « plutôt d'accord » demeurent une part importante des « d'accord ». Quels facteurs influencent le fait de choisir le « plutôt » plutôt que le « tout à fait » ? Les réponses ont été recodées en trois modalités, les « tout à fait d'accord », les « plutôt d'accord », et les « pas d'accord » (qui regroupent les « pas vraiment d'accord » et « pas du tout d'accord »). La régression multinomiale de cette question sur les caractéristiques sociodémographiques seulement fait ressortir cinq facteurs : le positionnement politique, l'âge, le niveau de diplôme, la religiosité, et dans une moindre mesure le sexe. La taille d'agglomération n'intervient pas. Ainsi, avoir une tendance de droite ou d'extrême droite plutôt que d'extrême gauche augmente les chances de choisir « plutôt d'accord » plutôt que « tout à fait d'accord ». Un haut niveau de diplôme par rapport au niveau inférieur au bac, ainsi que le fait de ne jamais aller à la messe, diminuent les chances de choisir la réponse nuancée du « plutôt » par rapport à « tout à fait ». Autrement dit, l'éloignement de la religion et un haut niveau de diplôme facilite le choix du « tout à fait », toutes autres caractéristiques sociodémographiques étant égales par ailleurs. Pareillement, les tranches d'âge supérieur ont presque deux fois plus de chances de choisir le « plutôt d'accord » plutôt que le « tout à fait d'accord » comparés aux 18-30 ans. Le rapport de chance entre « tout à fait » et « pas d'accord » accentue ces différences, avec des seuils de significativité encore plus élevés : ne pas aller à la messe par rapport aux messalisant.e.s divise par quatre les chances de choisir un « pas d'accord » plutôt que le « tout à fait d'accord » (dit autrement, celles et ceux qui ne vont pas à la messe ont quatre fois plus de chance que celles et ceux qui y vont très régulièrement de

choisir « tout à fait d'accord » plutôt qu'un des deux « pas d'accord »), le fait d'être de droite ou d'extrême droite plutôt que d'extrême gauche multiplie par plus de deux les chances de choisir un « pas d'accord » plutôt que « tout à fait d'accord », et être diplômé.e du supérieur divise par deux ces chances. L'âge tend ici aussi à augmenter les chances de préférer le désaccord à « tout à fait d'accord ». Enfin, le sexe intervient : les hommes par rapport aux femmes ont presque deux fois plus de chances de choisir une réponse de désaccord plutôt que le « tout à fait d'accord ».

Si on contrôle par les variables sociosexuelles maintenant, l'effet de l'âge, du diplôme, de la religion, et du positionnement politique sur les chances de choisir le « plutôt d'accord » plutôt que le « tout à fait » se maintiennent. Surtout, la fréquentation de personnes LGB apparaît déterminante : celles et ceux qui n'en fréquentent « jamais » ont presque cinq fois plus de chances par rapport à celles et ceux qui en fréquentent « tous les jours ou très souvent » de choisir le « plutôt d'accord » plutôt que le « tout à fait ». Le fait d'être « hétéro-*straight* » ou plus « ambigu.ë » ne joue en revanche pas du tout sur le fait de choisir l'une ou l'autre des réponses d'accord avec la question. Les mêmes effets s'observent si on regarde maintenant les chances de choisir l'une des réponses de désaccord plutôt que la réponse du « tout à fait ». Être diplômé.e du supérieur plutôt qu'avoir un niveau inférieur au bac diminue les chances de choisir une réponse de désaccord, être éloigné de la religion, d'extrême gauche, ou une femme plutôt qu'un homme, aussi. La variable « *straight* » n'est toujours pas significative, mais la sociabilité avec des LGB l'est, avec un effet exceptionnel : l'*odds ratio* de 13,27 indique que ne « jamais » fréquenter de LGB plutôt qu'en fréquenter « tous les jours ou très souvent » donne énormément plus de chances de choisir un « pas d'accord » plutôt que le « tout à fait d'accord ». Dit autrement, toutes choses égales par ailleurs, celles et ceux qui fréquentent quotidiennement ou très souvent des LGB ont beaucoup plus de chance que ceux qui n'en fréquentent « jamais » de choisir « tout à fait d'accord » plutôt que d'être en désaccord avec l'homosexualité comme manière « acceptable » de vivre sa sexualité. Celles et ceux qui en fréquentent « rarement » (comparé.es à celles et ceux qui en fréquentent quotidiennement ou « très souvent ») ont quatre fois plus de chance d'être en désaccord plutôt qu'en total accord. L'effet de cette variable se maintient-il quand on contrôle par les attitudes et l'adhésion aux stéréotypes ? La réponse est oui.

En effet, quand on ajoute les variables d'attitudes (voir Annexe, tableau q), la sociabilité avec des personnes LGB est la variable avec l'effet le plus fort sur les chances de choisir « tout à fait d'accord » plutôt que la réponse nuancée ou de désaccord. Du point de vue du choix « tout à fait » *versus* « plutôt », le contrôle par les échelles d'attitudes annule l'effet de la religiosité et l'effet d'être d'extrême droite plutôt qu'extrême gauche. Voter pour une droite filloniste plutôt qu'extrême gauche en revanche donne toujours presque deux fois plus de chances de choisir le « plutôt d'accord » plutôt que l'accord total. L'âge réapparaît avec un effet peu significatif, indiquant que les 56-84 ans ont un peu plus de chance, toutes choses

égales par ailleurs, de choisir le « plutôt d'accord » plutôt que le « tout à fait d'accord ». L'ethnocentrisme et l'adhésion aux stéréotypes sexistes ou LGBT augmentent aussi marginalement, mais de façon significative, les chances de choisir la réponse nuancée plutôt que la réponse d'accord franc. Ainsi, d'après le modèle global, l'ancrage à droite (mais pas à l'extrême droite), l'adhésion aux stéréotypes et le niveau d'ethnocentrisme, dans une moindre mesure l'âge avancé, et surtout, le fait de ne pas fréquenter de LGB, augmentent les chances de choisir la réponse nuancée du « plutôt » plutôt que la réponse ferme du « tout à fait d'accord ». En considérant maintenant les chances de choisir une réponse de désaccord plutôt que la réponse fermement positive, on retrouve un effet notable de la religiosité sous contrôle des attitudes. Le fait d'être une femme survient aussi comme pouvant diminuer un peu les chances de choisir un « pas d'accord » plutôt que l'accord total, alors que le fait d'être « ambigu.è » ou « *straight* » n'a aucun effet : considérer l'homosexualité comme plus ou moins acceptable n'est pas une question du vécu sociosexuel. Le fait de voter F. Fillon et de ne pas fréquenter de LGB continue d'éloigner de la réponse d'accord total au profit d'un désaccord, tout comme l'ethnocentrisme, dont l'effet est un peu plus déterminant dans le cas de la préférence pour le désaccord que dans le cas de la préférence pour l'accord nuancé : plus l'individu est ethnocentriste, plus il a de chance de préférer un « pas d'accord » plutôt que le « tout à fait d'accord ». Notons que l'autoritarisme ne joue de façon significative dans aucun des deux versants de la comparaison des réponses (ni en faveur du « plutôt » *versus* « tout à fait », ni en faveur des désaccords *versus* « tout à fait »). On observe enfin un lien entre le niveau d'adhésion aux stéréotypes et la facilité ou non à considérer l'homosexualité comme « acceptable ». La façon dont on perçoit et se représente ces minorités influence donc l'aisance à considérer la « déviance » sexuelle comme acceptable. Toutefois, le niveau de stéréotype peut être influencé par d'autres des variables explicatives présentes dans le modèle. Notamment le niveau de stéréotypes à l'égard des LGBT peut varier selon la fréquence de sociabilité avec des LGB, par exemple. On a donc introduit des termes d'interaction entre les échelles de stéréotypes et ces caractéristiques sociodémographiques et sociosexuelles. Ces termes d'interaction annulent alors l'effet de la fréquentation de LGB et de l'adhésion aux stéréotypes sexistes et LGBT dans les deux versants des rapports de chance (« plutôt » *versus* « tout à fait » ou « tout à fait » *versus* désaccord). Dans le cas de la préférence pour le « plutôt d'accord » (*versus* « tout à fait »), ils rendent même le niveau de diplôme significatif (avoir un niveau de diplôme élevé augmente les chances de préférer l'accord nuancé plutôt que ferme). On retrouve l'idée qu'un moindre niveau d'éducation n'est pas incompatible avec un regard plus facilement et spontanément acceptant. Cette nuance apportée par les termes d'interaction permet ainsi de relativiser le poids des stéréotypes, interdépendants avec la sociabilité avec des LGB.

Finalement, l'échelle d'attitude hétérosexiste et la question sur l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité », ont en commun le fait que la fréquentation de LGB, l'irreligiosité, le positionnement politique à gauche, et le faible niveau d'ethnocentrisme renforcent la « tolérance » et l'évidence

que l'homosexualité est tout à fait acceptable. Elles ont de différent en revanche l'effet de la variable « *straight* » et du niveau de diplôme qui jouent sur l'échelle d'hétérosexisme mais pas dans le cas de la question de l'homosexualité « acceptable » prise isolément, et l'effet de l'âge qui intervient dans le choix du « plutôt » plutôt que du « tout à fait d'accord » mais qui n'intervient qu'à peine, toutes choses égales par ailleurs, sur le niveau global d'hétérosexisme. Dans les deux cas l'adhésion aux stéréotypes compte aussi, mais l'interprétation de leur effet doit considérer, d'une part, que le regard plus ou moins stéréotypant est lié à d'autres facteurs explicatifs, et d'autre part, qu'une vision stéréotypée d'un groupe social est interconnectée à la vision du monde plus large et aux valeurs plus ou moins hétérosexistes de l'individu (voir aussi *infra*).

## 2.1.2. Les tests projectifs : des réactions hétérosexistes, ethnocentristes, et genrées aux images.

Les réponses aux tests projectifs ont été recodées en trois : les évocations positives, négatives, et les descriptives et « autres » (ne sais pas, rien, sans réponse, hors-sujet, etc.). Le même emboîtement de modèles a été opéré sur les tests projectifs<sup>79</sup>. On note que le sexe qui survient peu dans les autres modèles de régression joue un rôle avec les photographies. Globalement, il ressort que les hommes réagissent plus à l'image convoquant une dimension plus explicitement politique (le panneau discriminant les LGBT avec le principe de « liberté ») et les femmes aux images convoquant le genre, la famille, et l'affectivité.

### 2.1.2.1. L'indignation face à la discrimination : une question de sexe, d'hétérosexisme, et de religiosité.

Pour rappel, dans le cas de la photo du panneau indiquant une zone sans LGBT en Pologne, une évocation « négative » reflète une posture indignée alors qu'une évocation ou réaction « positive » reflète une validation de la discrimination. L'indignation est généralisée entre « hétéros-*straight* » et « ambigu.ë.s » : elle n'est pas plus le fait des premiers/ères que des second.e.s. Le fait de fréquenter souvent ou pas des LGB n'intervient aucunement non plus. En revanche le fait d'être un homme plutôt qu'une femme multiplie par presque deux les chances que cette photographie évoque quelque chose de positif plutôt que quelque chose de négatif (l'odds n'est significatif qu'au seuil de 10 % toutefois). De même, le fait d'aller très régulièrement à la messe plutôt qu'être irrégulier multiplie par presque cinq les chances que l'image évoque quelque chose de positif plutôt que négatif. Augmenter le niveau de sexisme et d'hétérosexisme augmente aussi les chances d'évocation positive (plutôt que négatives). Ces quatre facteurs inhibent donc les réactions

<sup>79</sup> Les commentaires se focaliseront ici sur le modèle « global » (caractéristiques sociodémographiques, sociosexuelles, et attitudinales, voir Annexe, tableau 1) sans commenter les deux emboîtements précédents (caractéristiques sociodémographiques seulement, puis sociosexuelles).

d'indignation ou d'injustice face à la photographie du panneau. La religiosité et le sexisme sont les facteurs les plus significatifs.

En revanche, dans le cas de la probabilité d'une réponse descriptive ou « autres » plutôt qu'un propos négatif sur la photo, ce sont le sexe et le niveau de diplôme qui jouent le plus, de façon très significative. Être une femme plutôt qu'un homme multiplie par presque deux les chances d'un propos neutre plutôt que négatif (c'est significatif au seuil de 0,1 %), en même temps que cela divise aussi par deux, comme nous l'avons tout juste dit, la probabilité d'une réponse positive plutôt que négative. Les femmes ont deux fois moins de chances que les hommes que la photographie leur évoque quelque chose de positif (plutôt que négatif) mais aussi deux fois plus de chances de produire une réponse neutre ou descriptive (mais les seuils de significativité ne sont pas équivalents). La moindre propension des femmes à commenter de façon expressive cette photo peut renvoyer aux inégalités de politisation entre les sexes, à un moindre intérêt pour la politique et un sentiment d'illégitimité des femmes en ce domaine, structuré par des normes masculines favorisant leur « auto-exclusion » des femmes (Sineau, 2000; Chiche et al., 2002; Achin *et al.*, 2018). Quant au niveau de diplôme, le fait d'avoir moins que le bac plutôt que le niveau bac ou plus multiplie par au moins deux les chances d'une réponse neutre plutôt que négative. Moins l'individu est instruit, plus il a de chances de faire une réponse neutre ou descriptive plutôt qu'indignée, ce qui renvoie aussi aux inégalités de politisation entre catégorie sociales (Gaxie, 1978). Sur ce point, il faut rappeler que le panneau sur la photographie est en partie en langues étrangères, ce qui a détourné plusieurs répondant.e.s de la question (« je comprends pas », « c'est pas français »). Vis-à-vis de ce test projectif, l'effet du niveau de diplôme dépend aussi de l'aisance à appréhender l'objet photographié (et sa dimension internationale). Enfin, toutes les échelles d'attitudes exercent un effet en faveur des réponses neutres. La sociabilité avec des LGB, l'irréligiosité, le fait d'être ambigu.e plutôt que « *straight* » ne jouent pas sur la probabilité d'être neutre plutôt qu'indigné.e.

### 2.1.2.2. *La bienveillance à l'égard des parents homosexuels : une question de sexe, d'hétérosexisme, et de sociabilité LGB.*

Vis-à-vis de la photographie sur le couple d'hommes avec enfants, si on compare les probabilités d'évocations négatives plutôt que positives, les niveaux d'hétérosexisme et d'ethnocentrisme augmentent les chances d'évocations négatives, tout comme le fait de fréquenter « rarement » ou « jamais » des LGB plutôt que « tous les jours ou très souvent ». Ces effets, très significatifs, sont plutôt forts. Fréquenter « rarement » ou « jamais » des LGB multiplie par plus de 3 au moins les chances que cette photographie de couple gai évoque quelque chose de négatif, et augmenter le niveau d'hétérosexisme, les multiplie par presque deux. Surtout, le sexe a un effet très significatif. Être une femme plutôt qu'un homme multiplie par trois les chances d'avoir un propos positif plutôt que négatif sur cette photographie. Le fait de projeter une image interprétable comme une scène d'homoparentalité semble ici activer une réaction différente entre les sexes, plus fortement que les questions fermées du sondage sur le même thème. On peut probablement y voir l'effet des rôles de genre qui rendent les répondantes plus réceptives à la photographie, sa dimension affective et familiale.

Quant aux réponses descriptives ou « autres » maintenant, elles sont favorisées, par rapport aux réponses positives, par le fait de fréquenter « rarement » ou « jamais » plutôt que « très souvent ou tous les jours » des LGBT, et par le fait d'avoir plus de 66 ans plutôt que moins de 30. Les moins de 30 ans ont donc un peu plus de chance de faire une réponse positive plutôt que descriptive. Être une femme diminue les chances de réponses neutres plutôt que positives, mais vivre dans une ville de plus de 100 000 habitant.e.s ou Paris les augmente. Le facteur le plus significatif reste le niveau d'hétérosexisme, bien que l'effet ne soit pas très fort : augmenter d'un point le score d'hétérosexisme multiplie par 1,18 les chances de proposer une réponse neutre plutôt que positive.

### 2.1.2.3. *Laverne Cox : une question d'hétérosexisme et d'ethnocentrisme.*

Ce dernier test projectif est intéressant car la photo de Laverne Cox, en tant que femme transgenre afro-américaine, questionne à la fois du point de vue du sexisme, du racisme, et des préjugés à l'égard des trans'. L'une de ces trois attitudes prend-t-elle le pas sur les autres ? Sous quel angle cette actrice est-elle décodée par les répondant.e.s ? La partie de l'échantillon à qui la photo a été présentée en tant qu'« actrice américaine » sans préciser qu'il s'agissait d'une femme trans' donne à voir très peu de facteurs actifs. Dans le modèle global, seuls les niveaux d'ethnocentrisme et d'hétérosexisme ont un effet significatif (au seuil de 1 %) sur les chances d'évocation négatives plutôt que positives. Augmenter d'un point le score de ces deux échelles d'attitudes multiplie par 1,3 les chances de proposer une réponse négative plutôt que positive. Quant à la probabilité d'une réponse neutre plutôt que positive, elle ne met en jeu que l'hétérosexisme et le fait de fréquenter « rarement » des LGBT plutôt que « tous les jours ou très souvent ». Une sociabilité LGBT peu fréquente et l'augmentation du score d'hétérosexisme augmentent un peu (mais significativement) les chances d'une réponse neutre plutôt que positive. Au final, ce sont l'hétérosexisme et l'ethnocentrisme qui éloignent le plus de la probabilité d'une réponse positive lorsque cette star est présentée comme « actrice américaine ».

Que se passe-t-il si elle est présentée comme « actrice transgenre » ? Alors que dans la première moitié de l'échantillon exposée à l'image avec la légende « actrice américaine » le sexe et la fréquentation régulière de LGBT n'influençaient pas du tout le fait de répondre négativement ou positivement, ces deux facteurs interviennent quand la légende est complète. Les réponses négatives plutôt que positives sont favorisées par le fait d'être un homme plutôt qu'une femme, de façon très significative, et le fait de ne fréquenter « jamais » de LGBT plutôt que très régulièrement multiplie énormément les chances de réponses négatives plutôt que positives (l'*odds ratio* s'élève à 9,46). Les niveaux d'ethnocentrisme, d'autoritarisme, et d'hétérosexisme influencent aussi les réponses dans un sens négatif, de façon significative. L'ethnocentrisme et l'hétérosexisme ont des effets similaires (augmenter d'un point ces scores multiplie par un peu plus de 1 les chances d'une réponse négative plutôt que positive). L'autoritarisme en revanche joue en sens inverse : d'après le modèle, toutes choses égales par ailleurs, plus l'individu est autoritaire, moins il aura tendance à faire une réponse négative plutôt que positive lorsqu'est précisée la transidentité de l'actrice. On retrouve une forme de déconnexion entre l'attitude autoritaire et ce qui relève de la sexualité ou du genre. La précision « transgenre » fait donc

ressortir le rôle de certaines caractéristiques, comme le sexe, la sociabilité avec des LGB, l'autoritarisme. Il reste que, toutes choses égales par ailleurs, quelle que soit la précision apportée à la photographie, l'ethnocentrisme et l'hétérosexisme influencent le jugement sur cette actrice, l'ethnocentrisme ayant un effet un peu plus fort.

Quant aux réponses neutres plutôt que positives, elles sont favorisées par le fait de ne « jamais » fréquenter de LGB, l'irrégularité, le fort niveau de sexisme ou d'hétérosexisme. Le niveau d'ethnocentrisme n'intervient pas dans le cas des réponses neutres plutôt que positives. Dans le cas où la transidentité de l'actrice n'était pas précisée, seuls le fait de ne fréquenter des LGB que « rarement » et surtout l'hétérosexisme, toutes choses égales par ailleurs, jouaient sur la probabilité d'une réponse descriptive ou « autre » plutôt que positive. Dans le cas où la précision « trans' » est apportée, l'hétérosexisme intervient de façon légèrement plus forte (plus significative), aux côtés de la sociabilité avec des LGB et de l'irrégularité. Il reste que, pour les deux photos légendées différemment, et pour les deux versants de réponses comparées, l'hétérosexisme a une influence : un moindre niveau d'hétérosexisme favorise dans tous les cas les réponses positives, et un niveau plus élevé favorise les réponses négatives ou neutres. Un faible niveau d'hétérosexisme donne envie de s'exprimer (plutôt qu'être descriptif ou sans réponse) et de le faire sous un angle positif (plutôt que critique et intolérant). Quant à l'ethnocentrisme, il joue avec les deux légendes, mais uniquement en faveur des réponses négatives (il ne favorise pas les réponses neutres *versus* positives). Moins l'individu est ethnocentriste, plus la photographie, quelle que soit la légende, évoquera quelque chose de positif plutôt que négatif. La racisation de l'actrice n'est donc pas indifférente. Cet effet de l'ethnocentrisme reste toutefois légèrement plus fort lorsque n'est pas précisé la transidentité en légende.

### 2.1.3. L'adhésion aux stéréotypes LGBT : une question de fréquentations des LGB ou de niveau d'hétérosexisme ?

Le premier modèle montre que parmi les caractéristiques sociales, le sexe, la religiosité, le niveau de diplôme, et l'ancrage à l'extrême droite, ont un effet significatif sur le niveau d'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT. Passer d'homme à femme diminue d'un peu plus d'un point en moyenne le score d'adhésion, passer d'une fréquentation hebdomadaire de la messe à « jamais » de presque trois points, et passer d'un niveau de diplôme inférieur au bac à un niveau bac+2 minimum diminue d'un peu plus d'un point en moyenne le score. Mais ce n'est pas le cas pour les niveaux de diplôme intermédiaires, comme si l'effet n'était pas « linéaire » entre les niveaux de diplômes. L'âge et la taille d'agglomération sont sans effet. Et surtout, le fait de passer de celles et ceux qui votent à l'extrême gauche à celles et ceux qui votent Fillon n'a pas d'effet significatif. Seul.e.s les électeurs/trices d'extrême droite sont plus réceptifs/ves aux stéréotypes que celles et ceux d'extrême gauche (différence significative au seuil de 5 %). En contrôlant par le fait d'être ou non « hétéro-*straight* » et la fréquence de sociabilité avec des LGB, les effets du sexe, de la religiosité, et du diplôme se maintiennent. La différence entre les électeurs/trices d'extrême gauche et celles/ceux d'extrême droite n'est en revanche significative plus qu'au seuil de 10 %. Surtout, « *straight* » n'a pas d'effet, alors que, comme pour le niveau d'hétérosexisme,

la sociabilité a un effet fort et très significatif. Ainsi, passer d'une fréquentation très régulière à « rarement » augmente de plus d'un point en moyenne le score d'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT, et de trois points si on regarde celles et ceux qui n'en fréquentent « jamais ».

Avant de voir le modèle global, on peut regarder l'impact des autres échelles d'attitudes sur l'adhésion aux stéréotypes. Une régression n'incluant que ces échelles (sans les caractéristiques sociodémographiques et sociosexuelles) confirme l'effet anticipé par les bonnes corrélations observées précédemment entre toutes ces échelles, avec des niveaux de significativité très forts pour le sexisme et l'hétérosexisme (toutes choses égales par ailleurs, un point de plus dans le score de sexisme induit en moyenne 0,29 points de plus sur l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT, la variation est de 0,85 point pour l'échelle d'hétérosexisme). La relation entre hétérosexisme et stéréotypes n'est pas évidente à interpréter. L'intériorisation de stéréotypes sur les LGBT nourrit les valeurs de l'individu et ce qu'il accepte ou non vis-à-vis de ces minorités. L'adhésion aux stéréotypes peut cadrer par exemple comment est reçue l'annonce de l'homosexualité d'une candidate à une élection présidentielle. En ce sens, l'adhésion aux stéréotypes est explicative de l'attitude hétérosexiste. Mais les valeurs d'un individu peuvent aussi le rendre plus ou moins perméable à certains stéréotypes. En ce sens, l'esprit plus ou moins « stéréotypant » d'un individu peut être considéré comme une sous-dimension de l'attitude hétérosexiste, le premier devenant plutôt le déterminant de la seconde. Valeurs et représentations sociales sont en fait deux dimensions très liées et perméables de la fabrication des subjectivités individuelles. Ce qui se mesure entre attitude hétérosexiste et adhésion à des stéréotypes LGBT peut être très proche.

Ainsi, dans le modèle global de régression incluant échelles d'attitude et caractéristiques sociales et sociosexuelles (voir Annexe, tableau p, comparé au tableau o), l'inclusion de l'attitude hétérosexiste (et des autres) annule l'effet des autres caractéristiques sociales et sociosexuelles, y compris la fréquentation de personnes LGB. Contrôlées par l'attitude hétérosexiste, la sociabilité, la religiosité, et « *straight* », n'ont plus d'effet. En revanche, à niveau d'hétérosexisme égal, le niveau de diplôme devient déterminant : un bon niveau d'éducation favorise une moindre adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT, comme si les catégories éduquées connaissaient les représentations socialement validées et « *friendly* » à adopter vis-à-vis de ces minorités. Du reste, si les attitudes sexiste, ethnocentriste, et autoritaire, ont des effets très significatifs sans l'échelle d'hétérosexisme, l'ajout de cette dernière dans le modèle expliquant l'adhésion aux stéréotypes LGBT estompe l'effet des attitudes autoritaire et sexiste, et annule celui de l'ethnocentrisme. L'attitude autoritaire favorise un peu une vision plus stéréotypée des minorités sexuelles et de genre, et l'adhésion à des stéréotypes sexistes alimentent ceux à l'égard des LGBT, alors que la vision des groupes racisés n'induit rien de celle des groupes LGBT. Finalement, l'attitude hétérosexiste reste celle qui impacte le plus l'adhésion aux stéréotypes (coefficient bêta le plus fort), comme si les valeurs des individus déterminaient sans équivoque les représentations sociales qu'ils se forgent sur les minorités sexuelles et de genre.

Ce constat établi, il est alors important de rappeler les facteurs qui déterminent l'attitude hétérosexiste, comme le fait d'être « hétéro-*straight* », de ne pas fréquenter des

LGB, d'aller à la messe, de voter à droite, et d'augmenter les niveaux des attitudes sexiste, ethnocentriste, et autoritaire (cette dernière attitude étant le moins fort des facteurs du niveau d'hétérosexisme). Si l'attitude hétérosexiste façonne fortement l'adhésion aux stéréotypes, alors on peut dire que ces déterminants de l'hétérosexisme individuel opèrent par ricochet sur l'adhésion aux stéréotypes LGBT. Si, dans le modèle expliquant l'adhésion aux stéréotypes LGBT, on introduit des effets d'interaction entre l'échelle d'hétérosexisme et les facteurs qui la déterminent, on constate alors que, seule la fréquentation des LGB redevient fortement significative : elle apparaît maintenant comme un déterminant important de l'adhésion aux stéréotypes LGBT<sup>80</sup>.



### FOCUS 3 : LE STÉRÉOTYPE DU « CHOIX » : UN EFFET SURPRENANT DE LA SOCIABILITÉ AVEC DES LGB ET UN EFFET FAIBLE DE L'HÉTÉROSEXISME.

Le stéréotype du « choix » de l'homosexualité a attiré notre attention car quatre quarts se dessinaient entre les quatre modalités d'accord/désaccord. La régression multinomiale permet d'y voir plus clair en comparant les chances de choisir la réponse « pas du tout d'accord » plutôt que toutes les autres réponses. Le premier constat est le nombre important de variables qui ne sont pas significatives et la faiblesse de l'indicateur du « pouvoir » explicatif du modèle avec les variables sociodémographiques (i.e. le  $R^2$  est faible, 0,04), alors que les précédentes régressions avec les caractéristiques sociodémographiques seulement donnaient des  $R^2$  plus élevés<sup>81</sup>. Les facteurs qui favorisent le désaccord ferme avec cette idée de choix ne sont pas nombreux. Cela confirme la relative perméabilité de cette idée dans divers segments de la société et quels que soient les milieux sociaux : entre les niveaux de religiosités, les sexes, ou les idéologies politiques, il y a peu de différence quant on en vient à ce stéréotype. Le modèle global donne aussi l'un des plus petits  $R^2$  des différentes régressions analysées, ce qui indique qu'il est difficile d'expliquer ce stéréotype. En se concentrant sur le modèle global (voir Annexe, tableau q), l'adhésion au stéréotype du choix apparaît comme un produit de l'hétérosexisme, de l'autoritarisme, et de la perméabilité aux autres stéréotypes.

Concernant le rapport de chances entre « tout fait d'accord » avec le stéréotype *versus* « pas du tout d'accord », plusieurs facteurs ressortent : le fait d'être « *straight* », d'avoir moins de 30 ans plutôt que plus de 66, un niveau inférieur au bac plutôt que supérieur à bac+2, et le fait de vivre dans une commune rurale plutôt qu'une très grande ville, augmentent la préférence pour l'accord total avec le stéréotype plutôt que le désaccord ferme. Dit autrement, être sociosexuellement « ambigu.é », avoir 66 ans ou plus (plutôt que 30 ou moins), être très diplômé.e et vivre dans une très grande ville, diminuent les chances de choisir l'accord total et favorise le choix du

80 Bêta le plus élevé après celui de l'attitude hétérosexiste.

81 0,2307 pour la régression de l'échelle d'hétérosexisme sur les caractéristiques sociales seulement, et 0,0943 pour la régression de l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT sur les caractéristiques sociales seulement. Cela signifie que, rien qu'avec les caractéristiques sociales (sans le vécu sociosexuel ni les attitudes), le modèle explique plus de 23 % et plus de 9 % de la variation totale de ces échelles.

désaccord ferme. La religion et le positionnement politique n'interviennent pas. La sociabilité avec des LGB n'intervient avec une significativité faible que dans le cas de la fréquence « jamais », mais de façon contre-intuitive : ne « jamais » fréquenter de LGB plutôt qu'en fréquenter « tous les jours ou très souvent » diminue les chances d'être « tout à fait d'accord » plutôt que « pas du tout » (donc celles et ceux qui n'en fréquentent « jamais » ont plus de chances que celles et ceux qui en fréquentent très régulièrement d'être en désaccord total avec le stéréotype plutôt qu'en accord total). Surtout, l'autoritarisme et le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT<sup>82</sup> donnent significativement un peu plus de chances de choisir « tout à fait d'accord » plutôt que « pas du tout d'accord ».

Concernant les chances de choisir « plutôt d'accord » plutôt que le désaccord ferme avec le stéréotype du choix, moins de facteurs interviennent. L'effet de la sociabilité avec des LGB œuvre toujours dans le même sens : en fréquenter « souvent » ou « rarement » plutôt que « très souvent ou tous les jours » augmente très significativement les chances de choisir l'accord nuancé plutôt que le désaccord ferme. L'autoritarisme et l'adhésion aux stéréotypes LGBT continuent de favoriser le choix du « plutôt d'accord » : être autoritaire et avoir une vision « stéréotypante » des LGBT augmentent les chances d'être « plutôt d'accord » avec le stéréotype du choix (plutôt qu'en désaccord total). Sexisme et hétérosexisme sont en revanche sans effet sur les chances d'être plus ou moins d'accord avec ce stéréotype plutôt qu'en désaccord total.

Vis-à-vis du dernier cas de figure (le désaccord « mou » *versus* ferme), on observe un effet des tranches d'âge intermédiaires. Les 31-55 ans ont presque deux fois plus de chances que les plus jeunes d'être « pas vraiment d'accord » avec le stéréotype plutôt qu'en désaccord total. Les fréquences de fréquentation faibles de LGB (« souvent » ou « rarement ») opère toujours dans un sens qui éloigne de la réponse « pas du tout d'accord ». Parmi les échelles d'attitudes, il n'y a que l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT qui demeure significative : plus l'individu a un score élevé sur cette échelle, plus les chances de choisir « pas vraiment d'accord » plutôt que « pas du tout d'accord » augmentent, toutes choses égales par ailleurs.

Globalement, vis-à-vis du stéréotype du choix, les caractéristiques sociales ne sont pas déterminantes. La religiosité notamment n'explique pas l'adhésion à l'idée que l'homosexualité serait « un choix » : toutes choses égales par ailleurs, l'intégration religieuse ou l'irréligiosité ne favorisent ni l'adhésion ni le rejet de cette idée. L'éloignement du religieux n'est pas une barrière radicale à ce stéréotype. Ce sont les attitudes et la fréquentation de LGB qui déterminent l'adhésion ou non à ce stéréotype. Concernant l'effet de la sociabilité avec des LGB, on constate donc un effet surprenant : toutes choses égales par ailleurs, avoir un peu de sociabilité avec des LGB peut ne pas être « assez » pour mettre à mal le stéréotype du choix, voire même, cela semble pouvoir le favoriser. Comparé.e.s à celles et ceux qui fréquentent « tous les jours ou très souvent » des LGB, celles et ceux qui n'en fréquentent que « rarement » ou « souvent » ont deux fois plus de chances d'être « plutôt d'accord » (plutôt que « pas du tout d'accord ») avec ce stéréotype, alors que ne « jamais » en fréquenter (comparé à en fréquenter « tous les jours ou très souvent ») diminue les

82 La question sur l'homosexualité comme choix n'a pas fait partie de la construction de l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT.

chances d'être en accord (que ce soit « tout à fait » ou « plutôt » comparé à « pas du tout »). Concernant les attitudes, l'adhésion à ce stéréotype du choix apparaît comme un produit de l'autoritarisme, plus que de l'hétérosexisme ou du sexisme. Hétérosexisme et sexisme n'ont un effet que dans le cas du rapport de chance entre « tout à fait » et « pas du tout d'accord », et dans un sens inattendu : augmenter le score de ces deux échelles diminue un peu les chances de choisir « tout à fait d'accord »<sup>83</sup>. On observe ici une légère déconnexion entre hétérosexisme/sexisme et l'adhésion au stéréotype du choix. Parallèlement, l'autoritarisme augmente un peu les chances à la fois d'être « tout à fait » et « plutôt d'accord » (plutôt que « pas du tout »). Sexisme et hétérosexisme avaient en revanche un effet plus clair sur l'adhésion aux autres stéréotypes LGBT (cf. supra), faisant apparaître le stéréotype du choix comme moins lié que les autres stéréotypes à l'hétérosexisme intériorisé. Enfin, le niveau d'adhésion aux autres stéréotypes LGBT augmente de façon significative et systématique les chances de ne pas choisir le désaccord total. Toutes choses égales par ailleurs, plus la vision est « stéréotypante » ou autoritaire plus l'homosexualité aura tendance à aussi être lue comme un choix.



#### FOCUS 4 : LE STÉRÉOTYPE DE LA TRANSIDENTITÉ « CHOISIE ».

Alors que sur l'orientation sexuelle la question du « choix » répartit les réponses en quatre quarts, sur la transidentité nous avons vu qu'une modalité ressortait : un tiers des répondant.e.s choisissent l'accord « mou » (« plutôt d'accord »), puis 16 % sont « tout à fait d'accord ». Les deux autres modalités de désaccord se répartissaient en quart. En comparant l'accord « mou » aux trois autres modalités dans le modèle global de régression, il apparaît que la fréquentation de LGB est un facteur important pour ne pas être en accord avec l'idée que la transidentité est choisie. Déjà, fréquenter très régulièrement plutôt que « rarement » ou seulement « souvent » des LGB augmente les chances d'opter pour la réponse « plutôt d'accord » plutôt que « tout à fait ». Surtout, l'absence de sociabilité LGB comparée à une fréquentation quotidienne divise par deux les chances d'être en désaccord total avec le stéréotype plutôt que « mollement » d'accord : fréquenter « tous les jours ou très souvent » des LGB favorise le « pas du tout d'accord » plutôt que le « plutôt d'accord ». La sociabilité avec des LGB n'a en revanche pas d'effet sur le rapport de chances entre « pas vraiment » et « plutôt » : fréquenter très souvent des LGB ne favorise pas le désaccord « mou » comparé à l'accord nuancé. Dans le « ventre mou » des « mitigé.e.s » (les « pas vraiment » et les « plutôt »), la sociabilité avec des LGB n'est pas différenciante.

Parmi les attitudes, plus on augmente l'autoritarisme et l'adhésion aux stéréotypes LGBT, plus le « plutôt d'accord » est préféré au désaccord total. En revanche, l'ethnocentrisme a un effet inverse : augmenter le niveau d'ethnocentrisme multiplie par un peu plus de 1 les

83 Toutefois, l'introduction d'un terme d'interaction entre les échelles d'hétérosexisme et d'adhésion aux stéréotypes LGBT annule l'effet de l'échelle d'hétérosexisme sur la préférence pour « « tout à fait d'accord » plutôt que « pas du tout ».

chances de choisir le désaccord total plutôt que l'accord mou. L'hétérosexisme ne joue pas sur le rapport entre désaccord total et accord « mou », mais sur le rapport entre désaccord total et accord « mou ». Augmenter le niveau d'hétérosexisme augmente un peu la probabilité d'être « pas d'accord du tout » plutôt que « plutôt d'accord ». Cet effet un peu contre-intuitif de l'hétérosexisme se confirme avec le fait que diminuent très légèrement les chances d'être « tout à fait d'accord » (plutôt que « plutôt d'accord ») lorsqu'augmente le niveau d'hétérosexisme. Cela confirme que l'adhésion à ce stéréotype du choix n'est pas « linéairement » corrélée aux attitudes : il ne suffit pas d'être très ethnocentriste ou très hétérosexiste pour aussi penser fermement que la transidentité (ou l'homosexualité, voir encadré précédent) est un « choix ». En contraste, l'ethnocentrisme n'intervenait pas du tout dans le cas du stéréotype de l'homosexualité choisie, comme si les perceptions de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre répondaient à des déterminants un peu différents, qui mettent plus en jeu dans un cas que dans l'autre le rapport à l'Autre. On relève que l'adhésion aux stéréotypes n'a qu'une incidence : une forte adhésion à ces stéréotypes tend, très légèrement, à favoriser le « plutôt d'accord » contre « pas vraiment d'accord ».

Parmi les caractéristiques sociales, être une femme plutôt qu'un homme, « *straight* » plutôt qu'« ambiguë », et dans une moindre mesure, avoir un niveau inférieur au bac plutôt que supérieur à bac+2, augmentent la probabilité d'être « tout à fait d'accord » plutôt que « plutôt d'accord ». Vis-à-vis des chances de choisir « pas vraiment d'accord » plutôt que « plutôt d'accord », le fait d'être une femme plutôt qu'un homme augmente un peu les chances de préférer le désaccord « mou », toutes choses égales par ailleurs. Monter en âge aussi, et de façon très significative, ainsi que voter extrême gauche plutôt que droite ou E. Macron ou extrême droite (la significativité est plus forte dans le cas des droites que des macronistes). On repère à ce stade une petite « incohérence » : être une femme peut favoriser à la fois l'accord total avec le stéréotype et le désaccord « mou ». Cela confirme la singularité de ce stéréotype du choix dont les mécanismes sous-jacents peuvent être ambivalents et le façonnage social pas aussi clair que pour d'autres préjugés. La préférence pour le désaccord total plutôt que l'accord « mou » enfin est favorisée par le fait d'avancer en âge plutôt qu'avoir moins de 30 ans et par le fait d'avoir un niveau de diplôme supérieur à bac+2 (plutôt qu'inférieur au bac). Ces deux facteurs augmentent les chances de choisir la réponse « pas du tout d'accord » plutôt que « plutôt d'accord » (l'effet du niveau de diplôme est néanmoins moins significatif).

Ainsi la réponse « pas du tout d'accord » plutôt que « plutôt d'accord » est favorisée par une fréquentation très régulière de LGBT par rapport à « jamais » en fréquenter, le fait d'avancer en âge (et dans une moindre mesure d'avoir un niveau de diplôme plutôt élevé), d'avoir peu de stéréotypes à l'égard des LGBT, et légèrement par l'augmentation du niveau d'ethnocentrisme. Finalement, si on regarde les facteurs les plus significatifs qui favorisent l'une des deux réponses de désaccord (« pas du tout » ou « pas vraiment » d'accord) plutôt que l'accord « mou », on retient la faible adhésion aux stéréotypes LGBT, le fait de fréquenter très souvent des LGBT, d'être plutôt extrême gauche, une femme, et pas trop jeune. La religion n'intervient pas, pendant

que les attitudes manifestent des effets pas très forts et parfois contre-intuitifs : on serait tenté d'y voir une forme de déconnexion entre les valeurs individuelles, les croyances, et la perception de ce que sont, en « essence », les identités sexuelles et de genre (choisies ou non, innées ou acquises). Les valeurs semblent intervenir en fait plus fermement lorsqu'il s'agit de juger les vies plutôt que dans la représentation de « l'essence » de la transidentité et de l'homosexualité.



#### FOCUS 5 : AUTORITARISME, HÉTÉROSEXISME, ET STÉRÉOTYPE DU CHOIX.

Nous avons vu que l'autoritarisme était faiblement corrélé à l'hétérosexisme. À partir des échelles d'hétérosexisme et d'autoritarisme recodées en quatre niveaux, la figure 2.5 montre que parmi les « pas du tout hétérosexistes » plus d'un tiers sont en effet quand même « un peu autoritaires ». On y lit aussi que 58 % des « un peu autoritaires » figurent parmi les « pas vraiment hétérosexistes ». Les « un peu autoritaires » sont très présents dans quasiment tous les niveaux d'hétérosexisme. L'inverse est moins vrai, même si l'on repère un petit tiers de « pas vraiment hétérosexiste » parmi les « pas autoritaires » et presque 20 % de « pas du tout hétérosexistes » parmi les « très autoritaires » (figure 2.6). On peut donc ne pas être trop hétérosexiste mais quand même assez autoritaire. Vis-à-vis du stéréotype de l'homosexualité choisie, on remarque bien en revanche que l'élévation du niveau d'autoritarisme augmente la proportion d'individus adhérant au stéréotype. Ils sont seulement 36 % des « pas du tout autoritaires » à adhérer au stéréotype, pour 64 % des « très autoritaires ». L'idée que l'homosexualité serait choisie, donc finalement le produit de la responsabilité individuelle (donc « punissable » ou autorisant la réprobation), résonne avec la personnalité autoritaire. Un rapport autoritaire au monde social, qui valorise l'ordre et la sanction comme moyen de le maintenir, peut probablement faire voir l'atypisme de genre ou de sexualité comme une forme de déviance choisie, une sorte de « délinquance ». Parallèlement, baisser le niveau d'hétérosexisme tend à augmenter le rejet de cette idée de « choix ». Avoir une vision qui infériorise les minorités sexuelles et de genre semble alors fondé sur l'idée qu'ils et elles ont choisi leur « déviance » :

Tableau 2.4. Adhésion au stéréotype de l'orientation sexuelle choisie par niveaux d'autoritarisme et d'hétérosexisme\*.

	D'accord avec le stéréotype du choix (« plutôt » et « tout à fait »)	Pas d'accord avec le stéréotype (« pas vraiment » et « pas du tout »)
Pas du tout autoritaire	36 %	64 %
Pas vraiment autoritaire	39 %	61 %
Un peu autoritaire	54 %	46 %
Très autoritaire	64 %	36 %
Pas du tout hétérosexiste	38 %	62 %
Pas vraiment hétérosexiste	55 %	45 %
Un peu hétérosexiste	63 %	37 %
Très hétérosexiste	60 %	40 %

\* Échantillon total. Les deux  $\chi^2$  sont significatifs au seuil de 0.1 %.

Malgré tout, parmi les « pas vraiment hétérosexistes », 55 % adhèrent à ce stéréotype. On voit à quel point ce stéréotype est particulier et fait appel à d'autres éléments que les valeurs et « l'opinion » sur l'homosexualité. Il entremêle probablement les valeurs et le rapport individuel à la sexualité, les expériences personnelles, les questionnements qu'ont suscités ou non la construction individuelle des identités sexuelles, et l'on peut avoir un point de vue peu hétérosexiste sur l'homosexualité tout en considérant que cette sexualité relève d'un choix, ou une vision très hétérosexiste et considérer que ce n'est pas « choisi ». La même chose s'observe avec l'autoritarisme. Finalement, quelle que soit la réponse en accord ou non avec le stéréotype, en croisant ces trois variables, on voit que les « autoritaires » sont toujours les plus nombreux dans l'une ou l'autre réponse d'accord ou de désaccord, quel que soit le niveau d'hétérosexisme (figures 2.7 et 2.8). En comptant les « un peu » et « très » autoritaires, ils et elles composent 58 % des « pas du tout hétérosexistes » d'accord avec le stéréotype du choix. Parmi les répondant.e.s en désaccord avec le stéréotype du choix, en comptant les « peu » et « très » autoritaires parmi les « pas du tout hétérosexistes », on arrive à 41 %. Ils et elles sont 71 % parmi les « pas vraiment hétérosexistes » en désaccord. Ce croisement sur cette question du stéréotype du choix confirme alors plus globalement la faible connexion entre hétérosexisme et autoritarisme.

Figure 2.5. Répartition des autoritaires selon le niveau d'hétérosexisme (échantillon total).

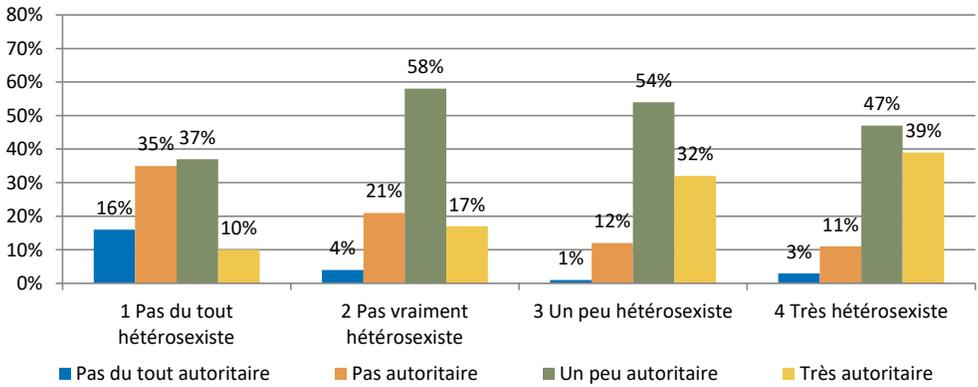
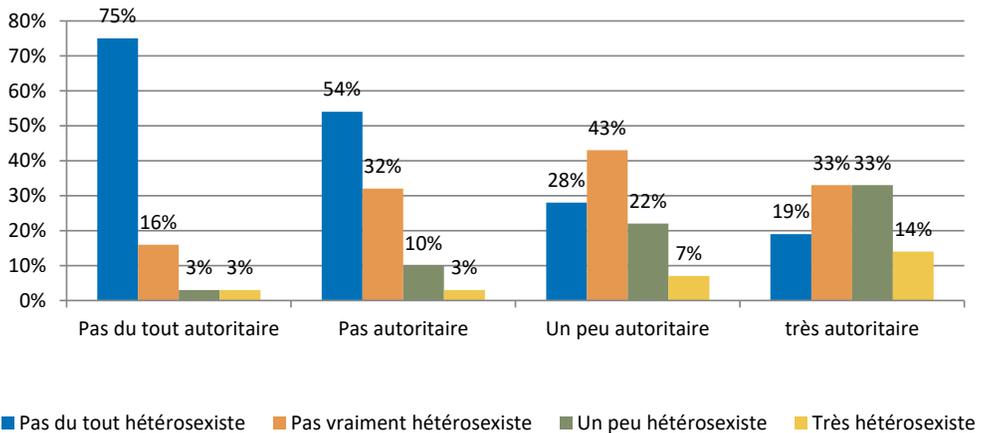
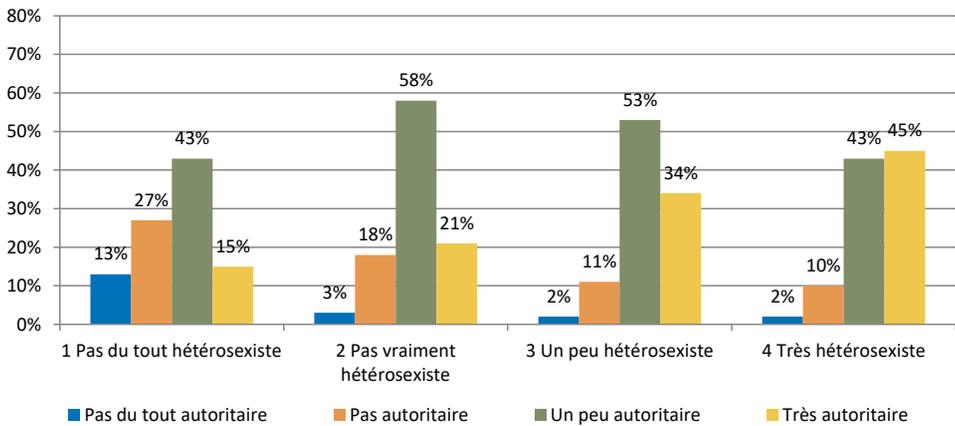


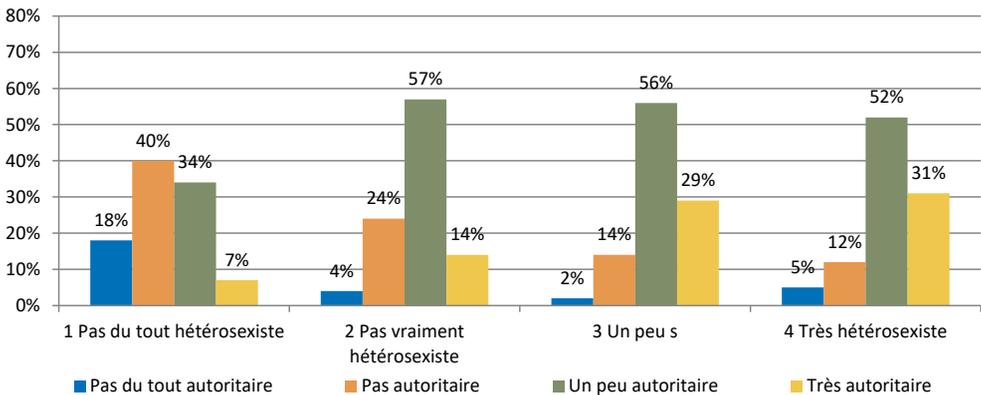
Figure 2.6. Répartition des hétérosexistes selon le niveau d'autoritarisme (échantillon total)



**Figure 2.7. Répartition des autoritaires selon l'hétérosexisme parmi les "d'accord" avec le stéréotype du choix (échantillon total des répondant.e.s en accord avec le stéréotype du choix)**



**Figure 2.8. Répartition des autoritaires selon l'hétérosexisme parmi les "pas d'accord" avec le stéréotype du choix (échantillon total des répondant.e.s en désaccord avec le stéréotype du choix)**



## 2.2. L'acceptation « concrète » : l'absence d'effet du niveau de diplôme et de l'autoritarisme.

Cette partie commente les régressions qui concernent la dimension dite « concrète » de la « gayfriendliness », à savoir l'acceptation potentielle de membres de la famille se révélant LGBT et l'embarras vis-à-vis de situations mettant en contact de personnes LGBT. Il ressort que le niveau de diplôme n'est pas déterminant de l'acceptation, ni les ancrages idéologiques ou religieux. L'acceptation « concrète » apparaît plus relever de la sociabilité avec des LGBT et du niveau individuel d'hétérosexisme.

### 2.2.1. Accepter son entourage : une question de fréquentation de LGBT, de stéréotypes, et d'hétérosexisme plus que du niveau de diplôme.

Concernant l'acceptation en famille (pour l'échelle d'acceptation, voir encadré méthodologique 6), le premier modèle simple avec les caractéristiques sociales seulement montre que l'âge et la taille de la ville ne jouent pas. En revanche, le niveau de diplôme exerce un effet fort et significatif : le score d'acceptation diminue lorsqu'on passe du niveau inférieur au bac aux niveaux supérieurs (pour rappel, moins il y a de points, plus la personne est acceptante). Le sexe (passer d'homme à femme) et le fait de ne pas aller à la messe diminuent aussi le score, et le fait de passer de l'extrême gauche aux droites l'augmente. C'est le sexe qui engendre la variation la moins forte. Contrôler par la façon de vivre l'hétérosexualité et la fréquentation de LGBT ne change pas ces résultats. Le fait d'être « hétéro-*straight* » plutôt qu'« ambigu.ë » joue mais demeure moins fort par exemple que le positionnement politique. La sociabilité avec des LGBT est le facteur le plus important : moins la fréquence est régulière, plus le score de non-acceptation tend à augmenter. En contrôlant maintenant avec les échelles d'attitude, on voit que les attitudes ethnocentriste et autoritaire ne jouent pas (voir Annexe, tableau p). L'acceptation d'un enfant ou d'un frère ou d'une sœur LGBT ne dépend donc pas tant de l'autoritarisme ou de l'ethnocentrisme individuel. Sous ce contrôle, seule la sociabilité avec les LGBT et le fait d'être « *straight* » maintiennent un effet très significatif. Les autres caractéristiques sociodémographiques n'interviennent plus ; et si l'on regarde sans contrôler par l'hétérosexisme intériorisé (voir Annexe, tableau o), seuls la religiosité et l'ancrage à droite ont un effet renforcé. Les deux échelles de stéréotypes exercent quant à elles un effet très significatif sur l'acceptation (plus on adhère aux stéréotypes, moins on accepte facilement un enfant ou un frère/une sœur). La variable encore une fois la plus influente est l'attitude hétérosexiste, suivie des échelles de stéréotypes (d'après les bêtas). Ce sont les valeurs, opinions, et représentations sur les minorités sexuelles, qui façonnent le plus l'aisance avec laquelle un membre de la famille va être accepté comme LGBT ou T. Un dernier contrôle reste à opérer avec le fait d'avoir ou non des enfants, un frère ou une sœur au moins. Ces trois variables n'ont pas d'effet significatif, et ne modifient pas les effets des autres variables. L'acceptation

en famille semble ainsi plus conditionnée par les représentations sociales et les valeurs plus ou moins hétérosexistes, que par le fait de pouvoir projeter l'homosexualité ou la bisexualité hypothétique dans son entourage immédiat.

Une question peut être posée maintenant : y a-t-il une différence dans les déterminants de l'« enthousiasme » déclaré au coming-out potentiel d'un enfant, et la préférence pour l'hétérosexualité ? Une première régression multinomiale sur la question d'être « enthousiaste » à l'annonce de l'homosexualité d'un enfant<sup>84</sup> en prenant « oui certainement » (au sens de « tout à fait ») comme référence, permet de voir ce qui oriente l'individu vers les réponses négatives (tableau non présenté). Être un homme, « hétéro-*straight* » plutôt qu'« ambigu.è », fréquenter « souvent », « rarement », ou « jamais » des LGB plutôt que « tous les jours ou très souvent », avoir plus de 66 ans, et un score élevé sur les échelles d'hétérosexisme, d'ethnocentrisme, et d'adhésion aux stéréotypes LGBT, augmentent les chances de choisir la réponse « non probablement pas » plutôt que la réponse « oui tout à fait ». Les effets les plus forts sont ceux de l'âge élevé et de la fréquentation des LGB, qui multiplie par plus de trois les chances de choisir la réponse de désaccord « mou » (i.e. « probablement » pas « enthousiaste » plutôt qu'enthousiaste « pour sûr »). Le fait d'être une femme plutôt qu'un homme diminue un peu les chances d'être « probablement pas » enthousiaste. Cet effet du sexe est un peu plus fort si on compare « non certainement pas » à « oui tout à fait ». Le fait de fréquenter seulement « souvent » des LGB n'est plus significatif, mais en fréquenter « rarement » ou « jamais » continue d'augmenter très fortement et très significativement les chances de préférer l'option « non certainement pas enthousiaste » à l'option « oui certainement ». Les échelles d'ethnocentrisme et d'adhésion aux stéréotypes n'ont plus d'effet (elles n'augmentent pas les chances du « non certainement pas »), mais celle d'hétérosexisme si (plus le niveau d'hétérosexisme augmente, plus augmentent les chances de choisir le « non » certain plutôt que le « oui » certain). Ainsi, ne pas fréquenter très régulièrement des LGB, être hétérosexiste, un homme, plutôt « hétéro-*straight* », augmente, toutes choses égales par ailleurs, les chances d'accepter difficilement – sans enthousiasme – le coming-out d'un enfant. Enfin, le fait de choisir l'option de l'enthousiasme « mou » (« oui probablement enthousiaste ») plutôt que l'enthousiasme affirmé dépend de la fréquence de fréquentation : moins on en fréquente, plus l'enthousiasme sera nuancé plutôt que fort. Monter dans les âges favorise aussi le choix du « oui probablement » plutôt que du « oui certainement », tout comme l'augmentation du niveau d'hétérosexisme et d'adhésion aux stéréotypes LGBT. Avoir un diplôme supérieur à bac+2 plutôt qu'un niveau inférieur au bac tend aussi à favoriser l'enthousiasme mou, mais cela n'est significatif qu'au seuil de 10 %. Au total, la déclaration d'enthousiasme certain est plus le fait des « ambigu.è.s », des personnes qui fréquentent « très souvent ou tous les jours » des LGB, pas trop âgées, des femmes plutôt que des hommes, et des personnes ayant une vision peu hétérosexiste des minorités sexuelles et de genre. Ce n'est en revanche pas une question de diplôme, ni une question d'idéologie politique ou d'urbanité. Être de droite ou surtout, être peu éduqué, ne détermine pas la réaction, possiblement enthousiaste, au coming-out d'un proche contrairement à ce que des prénotions peuvent faire attendre, à l'instar de ce que décrit W. Rault avec l'acceptation « pragmatique » plus facile des catégories populaires (Rault,

84 « Si votre enfant vous annonçait être lesbienne, gay, bisexuel(le), vous seriez content qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie », « oui, certainement [tout à fait] », « oui, probablement », « non, probablement pas », « non, certainement pas ».

2016a). Enfin, sur cette question, le fait d'avoir ou non des enfants ne change rien.

Avec l'autre question maintenant (« Vous l'accepteriez tel.le qu'il/elle est mais auriez préféré qu'il/elle soit hétérosexuel(le) »<sup>85</sup>), qu'est-ce qui fait choisir l'option « non certainement pas » plutôt que toutes les autres ? Toutes choses égales par ailleurs (tableau non présenté), y compris en contrôlant par le fait d'avoir ou non des enfants, la réponse « oui certainement » est significativement préférée plutôt que « non certainement pas » par les « *straights* », celles et ceux qui fréquentent « souvent », « rarement » ou « jamais » des LGB (plutôt que « tous les jours ou très souvent »), les 56 ans ou plus (par rapport aux moins de 30 ans). Augmenter les niveaux d'autoritarisme, d'ethnocentrisme, ou d'adhésion aux stéréotypes LGBT favorise aussi une préférence pour l'hétérosexualité de l'enfant, mais l'effet de l'ethnocentrisme n'est significatif qu'au seuil de 10 %. L'hétérosexisme est sans effet sur la probabilité de choisir « oui certainement » (plutôt que « non certainement pas ») à cette question de l'hétérosexualité attendue de l'enfant. Quant à la comparaison « oui probablement » *versus* « non certainement pas », l'accord incertain est aussi significativement préféré par les « *straights* », celles et ceux qui fréquentent « souvent » ou « rarement » des LGB (plutôt que « très souvent ou tous les jours »), et les tranches d'âge élevées. Cette fois-ci les électeurs/trices de Fillon comparés à celles et ceux d'extrême gauche ont plus tendance à répondre l'accord nuancé que le désaccord ferme. Ces facteurs multiplient par plus de deux les chances de préférer « mollement » l'hétérosexualité d'un enfant plutôt que de fermement y être indifférent.e. Le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT est la seule échelle d'attitude avec un effet significatif (augmenter l'adhésion augmente un peu les chances de répondre « oui probablement » plutôt que « non certainement pas »). Enfin, le fait d'avoir des enfants plutôt que ne pas en avoir augmente légèrement la probabilité de l'accord nuancé, mais ce n'est significatif qu'au seuil de 10 %. Enfin, la comparaison entre l'indifférence « molle » (« non » l'hétérosexualité ne serait « probablement pas » préférée) plutôt que l'indifférence ferme (« non certainement pas ») ne fait intervenir quasiment pas de facteurs. Les deux seuls vraiment significatifs sont les fréquences de fréquentation et l'adhésion aux stéréotypes. Toutes choses égales par ailleurs, ne fréquenter que « souvent » ou « rarement » des LGB (plutôt que « très souvent ou tous les jours ») favorise le choix du désaccord nuancé plutôt que ferme, en même temps que le niveau d'adhésion aux stéréotypes augmente aussi légèrement les chances du désaccord mou plutôt que ferme. Avoir voté F. Fillon plutôt qu'extrême gauche favorise la réponse « non probablement pas » au détriment du désaccord ferme, mais cela n'est significatif qu'au seuil de 10 %. Quasiment aucune différence n'est donc repérable entre celles et ceux qui « certainement » ne préféreraient pas l'hétérosexualité de l'enfant et celles et ceux qui « probablement » ne la préféreraient pas. Ainsi, l'absence de regret ou l'indifférence vis-à-vis de la non-hétérosexualité potentielle d'un enfant est le fait des personnes « ambiguës » (plutôt qu'« hétéro-*straight* »), qui fréquentent « très souvent » voire « tous les jours » des LGB, qui sont plutôt de gauche et plutôt jeunes, et surtout, qui ont une vision peu stéréotypée de ces minorités. Notons que la religiosité n'intervient apparemment pas, toutes choses égales par ailleurs, dans la préférence pour l'hétérosexualité d'un.e enfant.

85 « Oui, certainement [tout à fait] », « oui, probablement », « non, probablement pas », « non, certainement pas ».

Le tableau suivant résume les facteurs qui interviennent dans la déclaration d'enthousiasme et de préférence pour l'hétérosexualité d'un enfant. La cohérence d'un facteur entre les deux questions s'établit lorsqu'une ligne contient un plus et un moins (on accueille le coming-out avec un enthousiasme « certain », et on n'a pas de préférence pour l'hétérosexualité, ou l'inverse) ; par exemple, fréquenter des LGBT « très souvent » (plutôt que moins régulièrement) augmente les chances de se déclarer enthousiaste au coming-out d'un enfant, et diminue celle de préférer l'hétérosexualité. Ainsi, aucune contradiction ne ressort du tableau : les facteurs qui tendent à faire déclarer « oui certainement » à la question sur l'enthousiasme au coming-out d'un enfant tendent aussi à ne pas faire répondre « oui » à la question sur la préférence pour l'hétérosexualité. Les facteurs qui jouent sont souvent similaires, mais ils n'orientent pas les attentes dans le même sens (accepter avec enthousiasme sans regretter la non-hétérosexualité). On retrouve dans les deux cas le fait surprenant que fréquenter seulement « souvent » des LGBT n'a pas un impact positif clair sur l'acceptation : c'est en fréquentant très régulièrement que l'acceptation augmente les chances d'une acceptation ferme sans regret pour l'hétérosexualité. Notons enfin que la religiosité n'intervient sur aucune des deux questions, ni le fait d'être extrême droite. On peut peut-être y lire une forme d'acceptation pragmatique et concrète toujours un peu plus indépendante des ancrages idéologiques que la dimension plus abstraite de la « tolérance ».

Tableau 2.5. Comparaison des facteurs de l'acceptation enthousiaste et de la préférence pour l'hétérosexualité.

	<b>Déclaration d'enthousiasme</b> <i>Facteurs jouant sur le « oui certainement » plutôt que tous les autres*</i>	<b>Préférence pour l'hétérosexualité</b> <i>Facteurs jouant sur les « oui certainement » et « probablement » plutôt que « non certainement pas »*</i>
Être une femme	+	Pas sig.
Être « <i>straight</i> »	-	+
Fréquentation de LGBT Ref. : Tous les jours ou très souvent	+	-
Souvent	-	+
Rarement	-	+
Jamais	-	+
Religiosité		
Ref. : messe mensuelle ou hebdo	Pas sig.	Pas sig.
De temps en temps	Pas sig.	Pas sig.

Cérémonies seulmt.	Pas sig.	Pas sig.
Jamais	Pas sig.	Pas sig.
Vote 2017		
Ref. : vote ext. gauches	Pas sig.	-
Hamon&Cheminade	Pas sig.	Pas sig.
Macron	Pas sig.	Pas sig.
Fillon&Lassalle	Pas sig.	+
Ext. droites	Pas sig.	Pas sig.
Âge		
Ref. : 18-30 ans	+	-
36-45 ans	Pas sig.	Pas sig.
46-55 ans	-	Pas sig.
56-65 ans	Pas sig.	+
66-84 ans	-	+
Niv. de diplôme		
Ref. : inférieur au bac	Pas sig.	Pas sig.
Niv. bac	Pas sig.	Pas sig.
Bac+2	Pas sig.	Pas sig.
> à bac+2	Pas sig.	Pas sig.
Tailles d'agglomération	Pas sig.	Pas sig.
Hausse du score d'ethno-centrisme	-	Pas sig.
Hausse du score d'autoritarisme	Pas sig.	+
Hausse du score de sexisme	Pas sig.	Pas sig.
Hausse du score d'adhésions aux stéréotypes lgbt	-	+
Hausse du score d'hétéro-sexisme	-	Pas sig.
Avoir un enfant. Ref. : ne pas en avoir	Pas sig.	Pas sig.

\* Seuls les facteurs significatifs au moins au seuil de 5 % sont rapportés. « + » symbolise une augmentation des chances, et « - » une diminution des chances (donc une préférence pour la ou les autres modalités de réponse plutôt que le « oui »).

## 2.2.2. Être embarrassé par les LGBT : une question d'attitudes et de fréquentation de personnes LGB plus que du niveau de diplôme.

Enfin, concernant l'échelle d'embarras, parmi les caractéristiques sociodémographiques, la religiosité, le positionnement politique, le sexe, et la taille d'agglomération exercent un effet très significatif sur le niveau de gêne. L'irréligiosité et le fait d'être une femme font diminuer le score d'embarras, alors que le fait d'être à droite ou extrême droite et de vivre dans une ville d'au moins 50 000 habitant.e.s augmentent le score. Cet effet des grandes villes est un peu surprenant et indique que l'aisance vis-à-vis des gays et lesbiennes n'est pas nécessairement plus évidente en dehors des zones rurales ou petites villes. Le niveau de diplôme n'est qu'à peine significatif au seuil de 10 % pour ce qui est du niveau supérieur à bac+2 seulement. Tous ces effets sont maintenus lorsqu'on contrôle par les variables sociosexuelles, à l'exception des villes de 50 000 à 100 000 habitant.e.s. Seules les très grandes villes et Paris exercent alors un effet significatif et augmentent le niveau d'embarras comparées aux villes de moins de 2 000 habitant.e.s. Les variables sociosexuelles influencent par ailleurs le degré d'embarras : le fait d'être « hétéro-*straight* » augmente un peu le score, mais c'est surtout la sociabilité avec des LGB qui augmente le score à mesure que diminue la fréquence de fréquentation. Le contrôle par ces variables fait alors apparaître un petit effet de l'âge, mais dans un sens surprenant. Alors qu'on aurait pu penser que les générations aînées soient plus embarrassées par les situations d'homosexualité manifeste parce qu'elles n'ont pas été socialisées dans un contexte de « banalisation » de celle-ci, passer de la tranche des 18-30 à la tranche des 56-65 ans diminue le score d'embarras<sup>86</sup>. On peut y voir ici un effet d'âge (ou de cycle de vie) plutôt que de génération : avec le vieillissement peut s'acquérir un rapport plus serein à la sexualité et ses diverses expressions. Cela révèle aussi, voire surtout, que la « banalisation » de l'homosexualité a eu des effets sur toutes les générations. Les aîné.e.s n'ont pas grandi dans un tel contexte mais y ont été perméables. Le dernier modèle avec les variables d'attitudes (voir Annexe, Tableau p,) confirme l'effet de la sociabilité avec des LGB, de la religiosité, de l'âge, et des grandes villes. Le diplôme et le fait d'être « *straight* » en revanche sont sans effet. À niveau d'hétérosexisme égal, même les hauts niveaux d'éducation n'affectent pas le degré d'embarras. Le sexe n'est significatif plus qu'au seuil de 10 %. Les différentes attitudes exercent enfin toutes un effet notable. Plus l'individu est ethnocentriste, sexiste, hétérosexiste ou adhère aux stéréotypes LGBT, plus son score moyen d'embarras augmente. L'effet inverse s'observe pour l'autoritarisme : une augmentation sur l'échelle d'autoritarisme induit une baisse sur l'échelle d'embarras. Toutes choses égales par ailleurs, plus on est autoritaire, moins telle ou telle situation mettant en présence de gays ou lesbiennes est jugée gênante. Une attitude autoritaire du point de vue des attentes ou des valeurs sociales et politiques peut aller de pair – dans une certaine mesure – avec une indifférence pour ce qu'il se passe à l'échelle des individus. Vouloir que les tribunaux soient plus stricts, ou être favorable au contrôle de tel ou tel groupe social, de façon abstraite, n'induit pas forcément d'être gêné en présence de membre de groupes minoritaires. Il faut rappeler par ailleurs que l'échelle d'autoritarisme n'est pas construite avec une question permettant de capter le rigorisme moral comme le permettait auparavant la question sur

86 C'est toutefois significatif seulement au seuil de 10 %, à l'exception de la tranche des 56-65 (seuil de 1 %).

l'homosexualité comme « manière acceptable » de vivre sa vie.

## 2.3. Côtayer les minorités sexuelles : importance du niveau d'hétérosexisme et ambivalence du niveau d'éducation.

Cette troisième partie s'intéresse à la troisième dimension de la « *gayfriendlyness* », la sociabilité, en commentant la régression des fréquences de fréquentation de personnes LGB. Il ressort qu'une sociabilité dense ou régulière avec des personnes issues des minorités sexuelles dépend surtout du niveau d'hétérosexisme et du vécu hétérosexuel plus ou moins « *straight* ». Un bon niveau de diplôme compte aussi, toutes choses égales par ailleurs, mais met au jour une ambivalence : un bon niveau de diplôme favorise la sociabilité avec des LGB, en même temps que – nous l'avons vu avec la régression sur l'échelle d'hétérosexisme – il peut tendre à faire augmenter le niveau d'hétérosexisme.

Tout d'abord, vis-à-vis de la fréquentation de personnes LGB, une première analyse avec les caractéristiques sociodémographiques seulement et la modalité « jamais » comme référence, ne donne pas beaucoup de résultats significatifs. La taille d'agglomération, la religiosité, et le sexe n'ont aucun effet. Le fait d'être de droite (filloniste) plutôt que d'extrême gauche diminue les chances de fréquenter très régulièrement des personnes LGB. Cela ne signifie pas que les individus de droite sont plus « intolérants » ou ne veulent pas de LGB dans leur entourage, mais plutôt que les milieux de droite mettent probablement moins en contact avec des LGB, ou incitent plus à l'invisibilité. On sait par exemple que les LGB ne sont pas réparti.e.s au hasard dans les professions (Rault, 2017), et que les univers professionnels sont rattachés à des valeurs retraduites politiquement en termes de gauche et droite (Sainsaulieu et al. (eds.), 2012). On connaît par ailleurs le tropisme de gauche des populations LGB (Kraus, 2012), ou le lien entre intégration au catholicisme et positionnement à droite (Michelat et al., 2015). Ces phénomènes peuvent tendre à éloigner les individus ancrés dans des univers de droite des LGB, ou éloigner les LGB de tels univers. Avoir 66 ans ou plus plutôt que moins de 30 ans diminue les chances de fréquenter « très souvent » des LGB par rapport à « jamais ». Le diplôme exerce l'effet le plus fort : être diplômé du supérieur plutôt que d'avoir un niveau inférieur au bac multiplie par plus de trois les chances de fréquenter « tous les jours ou très souvent » des LGB plutôt que « jamais », avec une significativité très forte. Concernant les chances de fréquenter « souvent » plutôt que « jamais » des LGB, être une femme plutôt qu'un homme, d'extrême gauche plutôt que de droite ou d'extrême droite, et éduqué.e plutôt qu'avoir un niveau inférieur au bac, favorise la fréquence « souvent » plutôt que « jamais ». Le fait de vivre dans une ville rurale plutôt qu'une ville moyenne favorise aussi la fréquence souvent plutôt que « jamais ». On retrouve ce qui a été observé dans la première section du rapport, à savoir que les petites villes ne sont pas synonymes d'absence de sociabilité avec des LGB comparées aux villes moyennes. Concernant le rapport « rarement » *versus* « jamais »

enfin, seuls l'avancée en âge, du niveau d'éducation, et le fait de vivre dans une commune de moins de 2 000 habitant.e.s plutôt qu'une ville de 50 000 à 100 000 habitant.e.s, ont une influence et augmentent les chances de fréquenter « rarement » plutôt que « jamais » des LGB. La tendance politique n'a plus d'effet ici.

En contrôlant maintenant par le fait d'avoir une hétérosexualité « *straight* » ou non, on repère que l'effet du positionnement politique à droite et l'avancée en âge qui diminuent les chances du « très souvent » se maintiennent, mais seulement au seuil de 10 % maintenant. Le niveau de diplôme reste très significatif : plus il augmente, plus il est probable que soit fréquenté.e.s « tous les jours ou très souvent » plutôt que « jamais » des LGB. Surtout, le fait d'être « hétéro-*straight* » a un effet très significatif et divise par plus de deux les chances d'en fréquenter quotidiennement ou « très souvent » plutôt que jamais, par rapport aux « ambigü.ë.s ». La religiosité et la taille d'agglomération sont sans effet sur ce rapport de chance. En ce qui concerne la fréquence « souvent » *versus* « jamais », ce contrôle n'impacte pas les facteurs précédents : le sexe femme, le positionnement à droite, le niveau de diplôme, et la taille de la ville, exercent toujours un effet. Voter F. Fillon (plutôt qu'extrême gauche), et avoir un niveau inférieur au bac (plutôt que supérieur), être un homme dans une ville moyenne, augmentent les chances de ne jamais fréquenter de LGB plutôt que d'en voir « souvent ». Dans le cas de « rarement » *versus* « jamais », le contrôle par « *straight* » ne change rien : avancer en âge, être diplômé.e, et vivre dans une petite commune plutôt qu'une ville moyenne, augmente les chances de fréquenter « rarement » plutôt que « jamais » des LGB.

Si on contrôle maintenant par les variables d'attitude (voir Annexe, tableau s), on constate que le fait d'être « hétéro-*straight* » plutôt qu'« ambigü.ë » continue de diminuer très significativement les chances de fréquenter très régulièrement des LGB. L'élévation du niveau de diplôme continue de multiplier les chances de fréquenter « tous les jours ou très souvent » des LGB plutôt que « jamais ». En revanche, le positionnement politique n'intervient plus. Un effet surprenant survient : en contrôlant par les attitudes, ne jamais aller à la messe ou y aller seulement pour les cérémonies plutôt que très régulièrement divise par plus de deux les chances de fréquenter « tous les jours ou très souvent » des LGB plutôt que « jamais ». Autrement dit, les messalisant.e.s très réguliers/ères ont plus de chances que les autres de fréquenter « très souvent » des LGB (voir l'encadré *infra*). Parmi les attitudes, seule l'échelle d'hétérosexisme a un effet : augmenter d'un point sur cette échelle réduit un peu la probabilité de fréquenter « tous les jours ou très souvent » des LGB plutôt que « jamais ». Lorsqu'on regarde maintenant les chances de fréquenter des LGB « souvent » plutôt que « jamais », les niveaux de diplôme et d'hétérosexisme jouent dans le même sens : augmenter le niveau de diplôme et diminuer celui d'hétérosexisme augmente les chances du « souvent ». Le fait d'être « *straight* » ou « ambigü.ë » n'a en revanche plus d'effet : être « hétéro-*straight* » ne donne pas moins de chance qu'aux « ambigü.ë.s » de fréquenter « souvent » des LGB (plutôt que « jamais »). Dans le dernier cas de figure (fréquenter « rarement » *versus* « jamais » des LGB), l'âge et le niveau de diplôme conservent l'effet qu'on leur a déjà observé, ainsi que le fait de vivre dans une ville moyenne plutôt que rurale. Enfin, augmenter les niveaux d'hétérosexisme et de sexisme diminue légèrement les chances du « rarement », ce qui veut dire qu'un moindre niveau de sexisme et d'hétérosexisme tend à favoriser une fréquentation au moins « rare » plutôt que « jamais ». L'échelle d'hétérosexisme intervient dans ce sens dans les trois

cas de comparaisons de modalités : augmenter le niveau d'hétérosexisme augmente les chances de ne « jamais » fréquenter de LGB, plutôt que n'importe quelle autre fréquence de fréquentation supérieure. Alors que le fait d'être « *straight* » ou « ambigu.ë.s » ne joue un rôle que dans la fréquence très haute de fréquentation (l'« ambiguïté » sociosexuelle favorise les fréquentations LGB), le sexe reste en revanche inopérant. Surtout, alors que la religiosité intervenait en favorisant la fréquentation « tous les jours ou très souvent » plutôt que « jamais », elle n'intervient pas vis-à-vis des modalités « souvent » ou « rarement » *versus* « jamais ». Tout porte à croire que l'intégration au catholicisme n'est pas un facteur d'éloignement de la sociabilité avec des LGB. Surtout, dans tous les cas, plus le niveau de diplôme est élevé, plus des LGB sont fréquenté.e.s régulièrement : l'effet se répète mécaniquement.

Vis-à-vis de la fréquentation des personnes transgenres et intersexes, le modèle fait ressortir des effets attendus : les individus qui fréquentent au moins souvent des personnes T ou I sont jeunes, pas « hétéro-*straight* », et avec peu de stéréotypes sexistes. Les chances d'en fréquenter « rarement » plutôt que « jamais » sont augmentées par le fait d'être « ambigu.ë », et cette fois-ci de vivre à Paris ou dans une très grande ville, et d'un moindre niveau d'hétérosexisme. L'âge et le niveau de sexisme n'interviennent pas. La fréquentation très régulière de personnes trans' et intersexes relève d'un effet d'âge, de vécu sociosexuel, et de sexisme, alors que la fréquentation « rare » relève d'un effet ville et du vécu sociosexuel et de l'hétérosexisme intériorisé. L'attitude sexiste a ainsi un effet sur la fréquentation de personnes trans' apparemment plus important que dans le cas de la fréquentation de personnes LGB. Notons surtout encore une fois l'effet surprenant de la religiosité : plus l'individu est intégré religieusement, plus il a de chance de fréquenter « rarement », « souvent » ou plus, plutôt que « jamais », des personnes T et I, comparé à celles et ceux qui vont peu ou jamais à la messe.

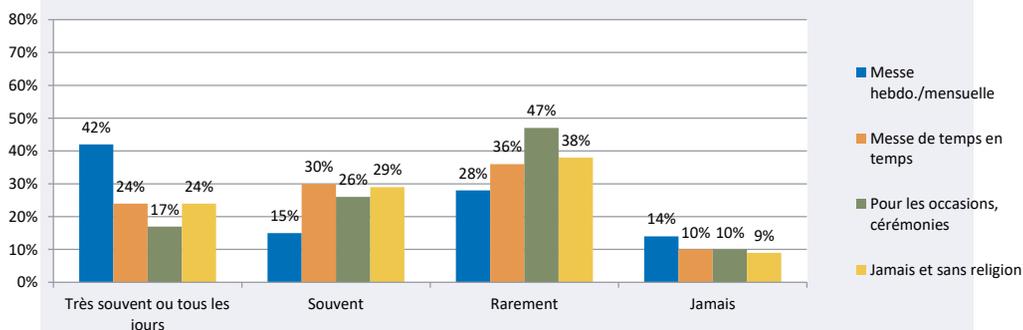
Pour finir, on peut comparer avec les déterminants de l'échelle de densité de l'homosexualité. La régression linéaire de cette échelle sur l'ensemble des variables (voir Annexe, tableau s) fait ressortir les mêmes facteurs que pour les hautes fréquences de fréquentation : être « hétéro-*straight* » plutôt qu'« ambigu.ë », la tranche d'âge élevée, le niveau d'hétérosexisme, et l'irréligiosité, font diminuer l'échelle de densité. On retrouve donc avec cette échelle le même effet de la religiosité : plus on est intégré au catholicisme dans cet échantillon, plus la densité homosexuelle dans l'entourage est forte. Enfin, le niveau de diplôme élevé et, cette fois-ci, le fait de vivre à Paris ou dans une très grande ville, augmentent un peu le score de densité. Tous ces effets sont assez ou très significatifs. Les variables qui exercent l'effet le plus fort sont néanmoins l'hétérosexisme, puis la religiosité, le fait d'être « *straight* », l'âge, et en dernier lieu le niveau de diplôme (voir les bêtas). Ainsi, plus on est jeune, diplômé.e, et avec des valeurs pas trop hétérosexistes, plus l'homosexualité peut être dense dans le réseau social de l'individu, sans qu'une forte religiosité n'écarte par ailleurs la possibilité d'une proximité importante aux LGB.



### Focus 6 : Des personnes très intégrées au catholicisme qui fréquentent très souvent des LGBT ?

Avec le modèle global de régression sur la sociabilité apparaît le fait que ne jamais aller à la messe ou seulement pour les occasions plutôt qu'y aller très régulièrement diminue les chances de fréquenter « très souvent ou tous les jours » plutôt que « jamais » des LGB et des T et I. Autrement dit, aller à la messe toutes les semaines ou tous les mois (plutôt que jamais) augmente la probabilité de fréquenter « très souvent ou tous les jours » des LGBTI (plutôt que « jamais »). On peut aussi penser à un biais d'échantillon concernant ce sous-groupe possiblement ici atypique dans ses fréquentations, biais d'autant plus fort que le groupe des messalisant.e.s réguliers/ères est petit<sup>87</sup>. On remarque en effet que 42 % des répondant.e.s qui vont très régulièrement à la messe fréquentent aussi « tous les jours ou très souvent » des LGB, ils et elles dépassent en cela tous les autres niveaux de religiosité/irréligiosité (la différence est significative au seuil de 0.1 % d'après le test du  $\chi^2$ ).

Figure 2.9. Religiosité et fréquentation de personnes LGB (échantillon total)



Le même constat se fait avec la fréquentation de personnes trans' ou intersexe (26 % des messalisant.e.s très réguliers/ères en fréquentent pour moins de 10 % dans tous les autres degrés de religiosité/irréligiosité). Par ailleurs, on note une légère surreprésentation des LGB+ dans l'échantillon de messalisant.e.s très réguliers/ères (9 % des LGB+, c'est-à-dire 16 des 168 répondant.e.s LGB+, vont toutes les semaines ou tous les mois à la messe, pour 5 % des hétérosexuel.le.s). Sur les 16 LGB+ messalisant.e.s très réguliers/ères, 10 (soit 62 %) fréquentent « tous les jours ou très souvent » des LGB. Ils et elles ne sont que 41 % des hétérosexuel.le.s messalisant.e.s réguliers/ères. Si les très catholiques de l'échantillon fréquentent relativement plus fréquemment que les irréligieux des LGB, c'est parce que le sous-échantillon de messalisant.e.s très réguliers/ères contient un nombre important de personnes qui de façon atypique fréquentent très souvent des LGB. On le vérifie aussi avec l'échelle de

<sup>87</sup> 5 % de l'échantillon, ce qui reste la proportion attendue dans la population française.

densité de l'homosexualité dans l'entourage en 5 niveaux : celles et ceux qui vont hebdomadairement ou mensuellement à la messe sont 31 % dans le niveau « très dense », pour 19 % de celles et ceux qui n'y vont jamais. Parmi ces 31 %, 25% sont hétérosexuel.le.s, et 68% LGB+. Notons aussi qu'on observe parallèlement que les messalisant.e.s très réguliers/ères sont un peu surreprésenté.e.s dans les très grandes villes ou Paris : ces deux types d'agglomérations regroupent 60 % d'entre elles et eux (puis on passe à 53 % pour celles et ceux qui vont de temps en temps à la messe et moins ensuite). Cela peut renforcer la mise en contact avec des LGB, si on rappelle que, du peu que l'on sait de la démographie de cette population, il s'agit d'une population plus urbaine, très concentrée à Paris (Leroy, 2005; Rault, 2016b). Croiser quelques fois dans la semaine son voisin en couple avec un homme peut être considéré comme « fréquenter très souvent » un homosexuel par les répondant.e.s. Par ailleurs, on observe aussi que les hétérosexuel.le.s messalisant.e.s réguliers/ères qui fréquentent « tous les jours ou très souvent » des LGB les situent dans leur entourage amical dans une proportion similaire aux autres niveaux de religiosité/irreligiosité (autour de 75 %). En revanche, ils et elles les situent un peu plus que les autres dans l'entourage familial (81 % pour 74 % et moins chez les autres niveaux de religiosité/irreligiosité), comme si ici les messalisant.e.s très réguliers/ères de l'échantillon avaient plus souvent que les autres des membres de la famille LGB. La même chose s'observe avec le voisinage : 62 % des hétérosexuel.le.s messalisant.e.s très réguliers/ères qui fréquentent « souvent ou très souvent des LGB » situent ces fréquentations dans le voisinage, pour 37 % et moins chez les autres niveaux de religiosité/irreligiosité. C'est probablement à relier à la plus forte urbanité des pratiquant.e.s réguliers/ères. Ces surreprésentations de certains entourages LGB se vérifient aussi avec l'échelle de densité de l'homosexualité dans l'entourage. Tout porte à croire qu'être très religieux et voir très souvent des personnes LGB signifie, en plus d'avoir des ami.e.s LGB, avoir un peu plus que les autres des LGB comme voisin.e.s. Être très intégré religieusement ne signifie pas ne pas avoir de LGB dans l'entourage. Cet échantillon rappelle non seulement que l'on peut être LGB et croyant.e (Gross, 2008), mais surtout que l'on peut être hétérosexiste tout en fréquentant des LGB. Avoir des ami.e.s homos ne suffit pas toujours à transformer les valeurs et opinions de l'individu, peut-être d'autant plus qu'elles sont arrimées à un système de croyance. En effet, 40 % des messalisant.e.s très réguliers/ères se situent au niveau 3 « un peu hétérosexiste » de l'échelle d'hétérosexisme recodée en quatre, et 17 % dans le niveau 4 « très hétérosexistes » (pour 15 % et 4 % de celles et ceux qui ne vont jamais à la messe). Pareillement, les LGB+ messalisant.e.s très réguliers/ères sont 62 % de l'ensemble des « un peu » ou « très » hétérosexistes. Ainsi, parmi tout l'échantillon de celles et ceux qui vont à la messe hebdomadairement ou mensuellement et qui sont dans les niveaux 3 et 4 d'hétérosexisme, 17 % ont un entourage LGB dense et 34 % très dense.

## 2.4. L'effet propre de l'identité LGB+ : des répondant.e.s plus acceptant.e.s et moins hétérosexistes.

Cette dernière partie s'intéresse plus spécifiquement au sous-échantillon de personnes LGB+. Jusqu'ici la variable « *straight* » n'a pas eu un effet déterminant régulier. Or, le groupe des « ambigü.ë.s » contient les individus qui se sont auto-identifiés comme LGB+, mais aussi les hétérosexuel.le.s qui ont par exemple éprouvé, au cours de leur vie, des attirances pour le même sexe ou qui ont pu avoir un rapport sexuel avec une personne du même sexe. Que se passe-t-il si on réduit ces « ambigü.ë.s » aux « hétéros ambigü.ë.s » et qu'on isole le petit sous-échantillon de LGB+ ? Sont-ils et elles, toutes choses égales par ailleurs, moins hétérosexistes ? Forcément plus acceptant.e.s et moins autoritaires ? Pour ce faire, la variable « *straight* » a été transformée pour sortir des « ambigü.ë.s » celles et ceux qui se sont déclaré.e.s homosexuel.le.s, gays, lesbiennes, bis, pansexuel.le.s, asexuel.le.s, ou « autre ». La variable recodée en trois permet de comparer entre les répondant.e.s hétérosexuel.le.s « très *straight* », les « ambigü.ë.s », et les personnes s'auto-identifiant comme LGB+. Cela permet de déceler un éventuel effet propre de l'identité non-hétérosexuelle.

### 2.4.1. Des attitudes sociopolitiques à part ?

Les LGB+, dans cet échantillon, sont-ils/elles toutes choses égales par ailleurs moins autoritaires, moins ethnocentristes ou sexistes ? Il apparaît que non (tableaux des régressions non présentés). Du point de vue de ces deux attitudes, les LGB+ sont comme tout le monde, pourrait-on dire. En contrôlant par toutes les autres variables sociodémographiques, attitudinales, et la sociabilité LGB, le fait de s'auto-identifier comme LGB+ ou non n'a pas d'impact sur le niveau d'autoritarisme. Ce sont le fait de voter F. Fillon ou extrême droite (plutôt qu'extrême gauche), d'augmenter le niveau d'hétérosexisme, d'ethnocentrisme, ou d'adhésion aux deux formes de stéréotypes, qui augmentent le score moyen d'autoritarisme. Le niveau d'ethnocentrisme a l'effet le plus fort. En revanche, plus l'âge et le niveau de diplôme sont élevés, plus baisse l'autoritarisme. Le même constat vaut pour le niveau d'ethnocentrisme. L'éloignement de la pratique religieuse régulière, les idéologies de droite, l'âge avancé, et l'augmentation des niveaux d'hétérosexisme ou de sexisme, tendent à faire augmenter le niveau d'ethnocentrisme. L'effet le plus fort est celui de l'autoritarisme. Les deux attitudes, autoritaire et ethnocentriste, s'influencent donc réciproquement de façon forte, ce que l'on sait par ailleurs des analyses du racisme (CNC DH, 2018). Les niveaux de diplôme élevés font en revanche baisser le niveau d'ethnocentrisme. Être très « *straight* », « hétéro ambigü.ë » ou s'auto-identifier comme LGB+ n'a en revanche aucun impact sur cette attitude.

Dans cet échantillon, toutes choses égales par ailleurs, le fait d'être LGB+ plutôt qu'« hétéro-*straight* » ne rend ni plus ni moins autoritaire ou ethnocentriste. Le fait d'être socialement minorisé et altérisé aurait pu laisser penser à une moindre tendance autoritaire ou ethnocentriste de la part de ces populations. Le cas de l'ethnocentrisme

rappelle que les minorités sexuelles peuvent manifester à l'instar de la population générale des tendances racistes, ethnocentristes, ou « islamophobes », qui peuvent être le produit d'un sentiment de menace en tant que minorités sexuelles, ou d'adhésion à l'idéologie « homonationaliste » (pour un regard critique voir Perreau, 2018). On repère sur ce point que parmi ce petit échantillon de LGB+, 16 % ont voté pour un.e candidat.e d'extrême droite en 2017, pour 19 % des « hétéros-*straights* » (les votes à gauche sont équivalents, alors qu'un sous-vote des LGB+ à droite, et une proportion plus forte de votes blancs/nuls/non-inscrits et macronistes, ressortent comparés aux « hétéros-*straights* » ou « ambigü.ës »). L'extrême droite attire en effet les LGB dans des proportions similaires au reste de la population (Kraus, 2012).

Concernant le sexisme maintenant, on observe un effet de l'identité LGB+ : être « hétéro-*straight* » plutôt que LGB+ diminue un peu le niveau de sexisme. Cela peut tenir de la proportion d'hommes de l'échantillon LGB+ (65 % de gays et 35 % de lesbiennes, pour 47 % d'hommes « *straight* » et 53 % de femmes « *straight* »)<sup>88</sup>. Le fait d'être une femme plutôt qu'un homme est alors le troisième facteur qui influence le plus fortement le niveau de sexisme, après le niveau d'hétérosexisme et d'adhésion aux stéréotypes LGBT.

## 2.4.2. Une « gayfriendliness » plus évidente ?

Concernant le niveau d'hétérosexisme, la différence entre les « hétéros-*straight* » et les autres était significative lorsque la catégorie « ambigü.ës » comprenait les LGB+ (voir *supra* et Annexe, tableau p). Elle le reste et se renforce, toutes choses égales par ailleurs, lorsqu'on isole les personnes auto-déclaré.es LGB+ (voir Annexe, tableau t). S'auto-identifier comme LGB+ plutôt qu'être « hétéro-*straight* » ou même « hétéro ambigü.ës » fait diminuer le score moyen d'hétérosexisme de façon très significative. Les autres facteurs se maintiennent aussi : ne pas fréquenter régulièrement de LGB, être de droite, augmenter le niveau d'ethnocentrisme, de stéréotypes, et d'autoritarisme, influencent le niveau d'hétérosexisme à la hausse, et s'éloigner de la pratique religieuse l'influence à la baisse. L'effet du fait d'être « *straight* » est par ailleurs plus fort que celui du positionnement politique et presque aussi fort que celui du niveau d'ethnocentrisme ou de sexisme (bêta plus élevé ou équivalent).

Pour les autres échelles (adhésion aux stéréotypes LGBT, acceptation, embarras), dans les précédentes analyses l'effet de *straight* disparaissait ou s'atténuait fortement sous le contrôle du niveau d'hétérosexisme. Le fait de réduire aux LGB+ ne change rien pour l'adhésion aux stéréotypes à l'égard des LGBT : être LGB+ ou « hétéros » n'impacte pas le niveau d'adhésion à ces stéréotypes une fois qu'on contrôle par les attitudes sexistes et hétérosexistes. Cela impacte en revanche l'acceptation familiale (voir Annexe, tableau t). Cet effet se maintient lorsqu'on contrôle par le fait d'avoir des frères et sœurs ou des enfants. Autrement dit, toutes choses égales par ailleurs (caractéristiques sociodémographiques, fréquentation des LGB, attitudes), si le fait de s'auto-identifier comme LGB+ plutôt qu'être « hétéros-*straight* » ou « hétéro ambigü.ë » n'impacte pas le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT, cela rend néanmoins plus évidente l'acceptation de coming-out en

<sup>88</sup> On note par ailleurs plus de femmes « hétéros ambigüës » (56 %) que d'hommes « hétéros ambigü » (44 %).

famille. Dans le cas de l'embarras, toutes choses égales par ailleurs, le fait d'être d'être « *straight* » ou « hétéro ambiguë » plutôt qu'LGB+ augmente le score de gêne, mais l'effet est peu significatif du point de vue statistique. Avoir une hétérosexualité plus ambiguë ne rapproche pas des LGB+ pour ce qui est de l'aisance ou du malaise vis-à-vis de situations mettant en jeu des personnes LGBTI. Néanmoins, ce sont les fréquences de fréquentation de personnes LGB et les échelles d'attitudes qui jugulent le plus le niveau d'embarras.

Finalement, en rappelant que le sous-échantillon de personnes non-hétérosexuelles n'est pas représentatif et petit, on peut avancer que l'auto-identification comme LGB+ influe surtout sur l'hétérosexisme intériorisé et la facilité d'acceptation des coming-out familiaux. C'est sur ces deux dimensions que l'identité LGB+ a l'effet propre le plus fort, indépendamment des autres caractéristiques sociales, sociosexuelles et attitudinales. Mais cet effet reste toujours moindre que d'autres variables comme la fréquentation régulière de LGB ou les attitudes stéréotypantes. Être « hétéro-*straight* » plutôt qu'LGB+ tend à rendre en moyenne moins acceptant.e et plus hétérosexiste. C'est probablement ce niveau d'hétérosexisme – influencé par le fait d'être LGB+ ou non – qui annule ou atténue en retour l'effet de « *straight* » dans les précédentes analyses où cette variable était rarement ou peu explicative des attitudes analysées alors que le niveau d'hétérosexisme l'était systématiquement.

### 2.4.3. Bilan de la partie II.

La psychologie sociale américaine a développé un champ d'études, absent de la psychologie sociale française (Fraïssé *et al.*, 2016), autour de la question du sexual prejudice<sup>89</sup> et de l'hétérosexisme (Herek, 2004; Herek *et al.*, 2013). Ce corpus de travaux a révélé un niveau de préjugés plus élevé parmi les individus plus âgés, moins éduqués, ou habitant des zones rurales des États-Unis. D'autres facteurs ont été établis comme étant associés à de hauts scores de préjugés : le sexe homme, l'autoritarisme, l'intégration religieuse, les attitudes traditionnelles vis-à-vis des rôles familiaux et de genre, l'idéologie politique républicaine, la faible interconnaissance avec des gays et lesbiennes. En regardant de façon transversale, les données de l'enquête font ressortir plusieurs de ces influences, à savoir la religiosité, la fréquentation de LGB, l'idéologie politique. Le niveau de diplôme intervient, mais pas dans le sens plus constaté au États-Unis d'une acceptation décroissante avec la baisse du niveau d'éducation (voir *infra*).

Il est d'ailleurs intéressant de constater que les variables sociodémographiques sont peu prédictives. Les modèles avec les variables sociodémographiques seulement donnent des R<sup>2</sup> plus faibles que les modèles avec seulement les échelles d'attitudes. Le sexe dans l'ensemble, d'après les modèles globaux des régressions, intervient peu, comme si se manifestait l'effet de la « banalisation » de l'homosexualité sur les hommes, qui, en raisonnant, toutes choses égales par ailleurs, pourraient rattraper les femmes. Cela reste toutefois atypique aux vues de la littérature sur le sujet. Le sexe est certes ressorti dans le

<sup>89</sup> Plusieurs échelles existent de mesure des préjugés anti-LGBT en psychologie sociale. Une synthèse des outils se trouve dans : Boyle, Gregory J., Saklofske, Donald H., Matthews Gerald, *Measures of Personality and Social Psychological Constructs*, London, Academic Press, 2015, p. 723 et suivantes.

cas des tests projectifs avec images, mais autrement il apparaît que c'est l'effet du contrôle par diverses variables qui annulent l'effet du sexe, qui survient de façon significative à quelques reprises avant que le modèle de régression ne soit contrôlé par les variables sociosexuelles et d'attitudes. Surtout, la taille d'agglomération n'intervient quasiment jamais. L'intériorisation des normes sociosexuelles et la « *gayfriendliness* » ne sont pas du tout une question d'urbanité. Si les caractéristiques sociodémographiques ne sont pas des plus explicatives, ce sont en revanche les variables psychosociales (d'attitudes) ou liées aux valeurs qui prédisent le plus l'acceptation et la « tolérance ». Dans toutes les analyses, à l'exception de l'échelle de stéréotypes<sup>90</sup>, les deux facteurs les plus importants se sont avérés être le niveau d'hétérosexisme et la fréquentation régulière de LGB.

Ces deux facteurs ont eux-mêmes pu être analysés. Le niveau d'hétérosexisme est très influencé par la sociabilité avec des LGB, la religiosité, et le niveau d'adhésion aux stéréotypes (lui-même déterminé en partie par la sociabilité avec des LGB lorsqu'est enlevé le contrôle par l'attitude hétérosexiste). La fréquentation avec des LGB quant à elle, dépend principalement du niveau de diplôme et d'hétérosexisme (se reporter en Annexe aux Tableaux o et s).

L'effet du niveau de diplôme est à signaler. Un niveau de diplôme élevé tend à augmenter la fréquence de fréquentations de personnes LGB ainsi que la densité de l'homosexualité dans l'entourage, en même temps que cela tend à augmenter un peu le niveau d'hétérosexisme. On peut ainsi fréquenter des personnes LGB et avoir des valeurs ou un regard hétérosexiste sur les minorités sexuelles et de genre. Parallèlement, l'élévation du niveau de diplôme n'induit pas une acceptation mécaniquement plus facile des coming-out de membres de la famille (voir en Annexe, tableaux o et tableau p). On rejoint ici les conclusions d'une analyse de la « *gayfriendliness* » menée à partir des données de la grande enquête Contexte de la sexualité en France, qui montre qu'un certain « pragmatisme moral » des classes populaires facilite l'acceptation « concrète » alors même que l'acceptation « abstraite » et de principe est moins évidente ; par contraste, les catégories plus éduquées souscrivent facilement à l'acceptation de principe de l'homosexualité (« c'est une sexualité comme une autre »), comme si le niveau d'éducation rendait plus prompt à souscrire à la norme de « tolérance », alors même que l'acceptation « concrète » (d'un enfant par exemple) est plus compliquée (Rault, 2016a). Les catégories supérieures ne vont pas nécessairement dans le sens d'une acceptation plus nette, si ce n'est sur l'indicateur de principe le plus vague (*ibid.*, p. 64), ce qui met en relief les prénotions que l'on peut avoir à l'égard des catégories plus populaires et leur rapport à l'homosexualité. L'acceptation n'est pas tant une question de niveau de diplôme, ou en tout cas, pas dans le sens spontanément attendu. Il faudrait probablement, pour comprendre plus finement ce phénomène, s'interroger sur les secteurs d'activité ou les types de filière d'obtention des diplômes. Plus globalement, l'enquête de la CNCDH corrobore l'idée que la « *gayfriendliness* » recouvre des rapports pluriels à l'homosexualité composés de divers degrés d'acceptation « concrète » et de « tolérance » abstraite.

La dimension des valeurs et de la politique surprend aussi dans son importance.

<sup>90</sup> La fréquentation de LGB a un effet sur le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT si l'on ne contrôle pas par le niveau d'hétérosexisme, voir *supra*.

L'idéologie politique contribue un peu à façonner la « *gayfriendliness* ». Derrière un vote pour une gauche ou pour une droite, se logent en fait des valeurs et un rapport au monde et aux autres, qui nourrit le rapport à l'homosexualité. Surtout, le fait que l'autoritarisme et l'ethnocentrisme n'aient pas un effet régulier et par ailleurs souvent tenu sur les différents indicateurs, dénote une relative déconnexion entre l'autoritarisme/l'ethnocentrisme et la « tolérance »/l'acceptation concernant les minorités sexuelles et de genre. L'autoritarisme n'est pas un facteur très déterminant de l'hétérosexisme, et ne l'est pas du tout de l'acceptation familiale. Le même constat peut être fait avec l'ethnocentrisme, qui intervient certes comme facteur de l'hétérosexisme mais sans être prépondérant, et qui n'intervient pas du tout sur le niveau d'adhésion aux stéréotypes LGBT ou sur l'acceptation familiale (lorsqu'on contrôle par l'hétérosexisme). Cela indique clairement que la sexualité et les normes sexuelles renvoient, au moins en partie, à des valeurs particulières qui peuvent différer de celles façonnant le rapport à l'autorité et aux groupes racisés, vis-à-vis desquels l'ethnocentrisme et l'autoritarisme joue un rôle essentiel<sup>91</sup>. Hétérosexisme et acceptation dépendent peu de ces deux attitudes, et semblent en partie façonnés par d'autres logiques que celles qui alimentent les attitudes autoritaires et ethnocentristes. Accepter un.e ami.e ou un membre de la famille LGBTI ne semble de fait pas relever tout à fait des mêmes mécanismes que l'acceptation de l'Autre en général, attitude typiquement corrélée à l'autoritarisme. L'acceptation d'une personne sociosexuellement minoritaire semble impliquer autre chose que ce qui se joue dans le cas de l'acceptation de l'Autre racisé, surtout si cela met en jeu des liens familiaux, donc symboliquement forts, liés à de l'affect, etc. La dimension morale et le mode de vie sociosexuel sont très probablement plus importants. Le cas de l'autoritarisme notamment contraste avec ce qui est repéré dans les analyses de l'ethnocentrisme et du racisme (CNCDH, 2018, p. 95 et suivantes), puisque l'attitude autoritaire alimente l'attitude ethnocentriste. Il semble aussi que l'autoritarisme puisse être déconnecté de la morale, dimension importante du rapport à la sexualité, et du contrôle des « déviances » sexuelles (au sens sociologique). L'homosexuel, s'il est toujours vu comme « différent » (notamment parce qu'il a fait « un choix » particularisant), n'est pas forcément vu comme un « délinquant », et l'on peut être très autoritaire et peu ou moyennement hétérosexiste. Ainsi, si on croise les échelles d'autoritarisme et d'hétérosexisme recodées en quatre niveaux, parmi les « très autoritaires » 19 % sont « pas hétérosexistes », 33 % « pas vraiment hétérosexiste », 34 % « un peu hétérosexiste », et seulement 14 % « très hétérosexistes ».

91 Voir les différentes productions de la CNCDH sur ce point.



### FOCUS 7 : LE RAPPORT INDIVIDUEL À L'INTERSEXUATION, UNE QUESTION D'HÉTÉROSEXISME ET DE SEXISME.

Avant de conclure, on peut chercher ce qui détermine le rapport des individus à l'intersexuation. Une dernière échelle d'aisance vis-à-vis de l'intersexuation, notamment d'un enfant, peut être construite à partir de plusieurs questions<sup>92</sup>. L'échelle saisit le degré d'étrangeté et de pathologisation de l'intersexuation. L'alpha est fort (0,7774) et l'échelle va de 4 (réponse 1 à toutes les questions, regard positif, pas de pathologisation) à 16 (réponses 4 à toutes les questions, pathologisation forte). Le score moyen pour les répondant.e.s hétérosexuel.le.s s'élève à 10 et à 8,77 pour les répondant.e.s LGB+ de l'échantillon<sup>93</sup>. La régression linéaire (tableau non présenté) de cette échelle sur les caractéristiques sociodémographiques fait ressortir l'intégration religieuse, l'ancrage à droite ou à l'extrême droite, et l'appartenance aux tranches d'âge supérieur, et le faible niveau d'éducation, comme facteurs favorisant l'augmentation du score sur l'échelle. Être dans les 18-30 ans, éloigné.e de la pratique religieuse, d'extrême gauche, et diplômé.e au-delà du bac, favorisent, toutes choses égales par ailleurs, la diminution du score. Le contrôle par les deux variables sociosexuelles n'annule que l'effet de l'âge. Ces deux variables ont elles-mêmes un effet très significatif : moins on fréquente « très souvent » de LGB et moins on est « ambigu.ë », plus augmente le score de pathologisation de l'intersexuation. En ajoutant les attitudes comme variables de contrôle, on observe que les niveaux de sexisme et d'hétérosexisme ont un effet très significatif. Le score de pathologisation de l'intersexuation tend à augmenter à mesure qu'augmente le niveau de sexisme ou d'hétérosexisme, toutes choses égales par ailleurs. Ces échelles annulent parallèlement l'effet du positionnement politique, de l'âge, et du diplôme, mais la sociabilité avec des LGB et le fait d'être « ambigu.ë » plutôt que « *straight* » conservent leur influence. Surtout, le contrôle par les attitudes rend significatif le sexe. Toutes choses égales par ailleurs, et à niveau égal d'hétérosexisme, de sexisme, et des autres attitudes, le fait d'être une femme plutôt qu'un homme augmente un peu en moyenne le score de pathologisation de l'intersexuation. On peut supposer un cadrage genré de la question de l'intersexuation, surtout si elle concerne les enfants, vis-à-vis desquels les femmes, du fait du rôle social de mère construit comme plus affectif notamment, pourraient être plus promptes à considérer le problème du bien-être de l'enfant. Dans le cas du sexe, il s'agit peut-être moins d'une question de regard plus pathologisant des femmes sur l'intersexuation que d'une question de différence entre les femmes en tant que mères ou mères potentielles et les hommes, sur des questions qui portent sur

92 Il s'agit des trois items suivants : « Si on vous annonçait (par exemple, un médecin) que votre enfant est intersexe : Vous seriez perdu(e) car vous ne comprenez pas ce que ça implique/de quoi il s'agit ; Vous penseriez qu'il s'agit d'une anomalie à corriger ; Vous seriez inquiet(e) parce que pour être heureux un enfant doit avoir un sexe bien déterminé », avec quatre modalités de réponses de « oui certainement » à « non certainement pas », auxquels on ajoute l'item des stéréotypes : « Intersexe : c'est une pathologie à "réparer" médicalement le plus tôt possible », aussi avec quatre modalités de réponses de « tout à fait d'accord » à « pas du tout d'accord ». Elles ont été recodées pour aller dans le sens de l'attitude ouverte vers fermée.

93 Différence significative au seuil de 0.1 % d'après l'anova.

l'annonce par un tiers de l'intersexuation d'un enfant. Le contrôle par le fait d'avoir ou non des enfants ne change toutefois rien à l'effet de toutes ces variables, y compris dans le cas du sexe, qui ont donc bien un effet propre. Cela conforte l'idée que la tendance des femmes à avoir un score plus élevé pourrait tenir de leur rôle familial, vécu ou projeté, tant l'identité de mère (avérée ou potentielle) contribue à façonner l'identité de genre. Il reste que, en regardant les coefficients bêtas, ce sont les niveaux d'hétérosexisme et de sexisme qui ont les effets les plus forts et font le plus varier l'échelle de pathologisation (bêta supérieur à 0,12 pour ces deux échelles et inférieurs à 0,1 pour les autres variables significatives ; il est de 0,1 pour le sexe). Le niveau de pathologisation tient donc surtout de l'hétérosexisme et du sexisme intériorisés, et du sexe. La vision fondée en valeurs de la sexualité et les stéréotypes de genre expliquent en grande partie comment l'individu perçoit l'intersexuation comme phénomène plus ou moins étrange et nécessitant plus ou moins fortement d'être « corrigé », surtout si cela concerne un enfant.

### **3. CONCLUSION, DISCUSSION ET PISTES.**

## 3.1. Des violences à l'égard des LGBTI qui perdurent.

La lente « banalisation » de l'homosexualité a été observée par les multiples indicateurs de l'enquête de la CNCDH. L'acceptation « abstraite » et « concrète » (même si elle est saisie par le biais de questions posées sur le mode de la fiction « si votre enfant... ») est haute, vis-à-vis de l'homoparentalité aussi, et les niveaux d'hétérosexisme et d'adhésion aux stéréotypes plutôt bas. C'est une avancée sans précédent qu'a connue la société française, de concert avec les autres pays occidentaux, depuis l'avènement des mouvements homosexuels des années 1970, qui avaient amorcé les réflexions sur la place des minorités (homo)sexuelles et ont contribué à la politisation de l'homosexualité. Pour autant, il ne faut pas se laisser gagner par cette image de « tolérance » répandue. Les mouvements conservateurs qui prennent de l'ampleur en Europe (Paternotte *et al.*, 2018) peuvent se comprendre comme des réactions à ce changement normatif, et rappellent qu'il n'est pas encore tout à fait acquis. Surtout, cette enquête, aux côtés de quelques autres, montre que derrière la « tolérance » généralisée, des nuances voire des résistances demeurent. On l'a vu avec le cas du stéréotype persistant de l'homosexualité ou de la transidentité « choisie », ou avec la proportion encore forte des « plutôt d'accord » vis-à-vis de la question de l'homosexualité comme « manière acceptable de vivre sa sexualité ». Le fait que les questions renvoyant à la place sociale et politique des minorités sexuelles et de genre (« on en fait un peu trop », « trop présents dans les médias », etc.) aient des résultats un peu moins positifs que les questions d'opinion plus larges sur l'homosexualité dénote une certaine dépolitisation du regard sur ces minorités. On peut les accepter « tout à fait », sans penser qu'il y a à les défendre ou les penser légitimes dans leurs revendications. Ces détails révèlent que la transformation des normes sexuelles et de genre est en cours en même temps qu'une nouvelle normativité à l'égard des minorités sexuelles et de genre est déjà bien là. C'est la norme de la « *gayfriendliness* » qui recompose la place des personnes LGBTI, sans pour autant ne plus en faire une question du tout ou les intégrer indifféremment à la norme dominante. Finalement, le terme de « tolérance » a peut-être plus que jamais tout son sens : à l'intolérance d'avant succède une norme d'acceptation où l'on « tolère », à côté de « sa » normalité, les « choix » sexuellement atypiques et les revendications de quelques autres, avec lesquelles on se sent d'autant mieux qu'ils « nous » ressemblent. On peut penser que les minorités sexuelles et de genre seront pleinement intégrées à la norme et auront redéfini la « normalité » quand ces appartenances ne seront plus sources d'infériorisation sociale et que ne sera plus pertinente la frontière « nous » / « eux », ni pour se définir soi et les autres, ni pour saisir le politique. C'est ce que montre le travail de Sylvie Tissot, qui dessine les contours de cette nouvelle normativité où l'acceptation forte vient en fait « consolider des barrières », où la sexualité gaie est « objet de crainte comme de fascination », et où l'on défend le mariage entre personnes de même sexe au nom de « l'amour », c'est-à-dire au nom de ce qui rend ces couples conformes (Tissot, 2018, p. 276-281). Comme l'auteure l'explique, la proximité aux gays et lesbiennes s'opère sous certaines conditions, comme par exemple la mise à distance de la sexualité. L'enquête de la CNCDH, sur certains indicateurs, comme les fréquences de fréquentations, montre bien que le niveau de diplôme joue sur la « *gayfriendliness* », en même temps qu'il est sans effet sur d'autres où il serait « intuitivement » attendu, comme l'acceptation familiale. Parmi les

catégories diplômées, « tolérance » et acceptation peuvent avoir des ambivalences. Il reste que l'auteure dévoile bien la dimension de classe qui façonne la « *gayfriendliness* », qui sert finalement un mécanisme de distinction des classes moyennes et supérieures plutôt éduquées. En devenant une norme, explique S. Tissot, la « *gayfriendliness* » n'a pas fait disparaître l'homophobie mais en a simplement fait un stigmate, notamment appliqué aux catégories moins favorisées.

Car, si la « tolérance » globale est très élevée, autrement dit, le niveau d'hétérosexisme général déclaré plutôt bas, l'homophobie et les « paniques » de genre n'ont pas disparu. Le genre structure d'autres appartenances sociales que les appartenances de sexe, et la masculinité, par exemple, contribue à façonner l'identité de groupes ouvriers ou ruraux, du « bon père de famille », ou de la bourgeoisie catholique (Renahy, 2005; Schwartz, 2012; Tricou, 2016). Si l'enquête ne permet pas de saisir l'homophobie, elle montre quand même que des individus peuvent toujours répondre, par exemple, « non probablement pas » ou « non certainement pas » à la question « seriez-vous content que [votre enfant] ait dit [son homo/bisexualité] », et que quelques autres considèrent toujours l'homosexualité comme non acceptable. Les régressions ont ainsi fait ressortir quelques facteurs favorisant l'hétérosexisme, dont le niveau élevé peut se traduire en comportements « homophobes ». Comme l'observent des travaux en langue anglaise sur ces questions, des « poches » de résistance peuvent subsister, notamment en lien avec la religion. Il faut toutefois rappeler que le lien n'est pas mécanique entre hétérosexisme et homophobie, et l'on peut repenser aux cas des catholiques très pratiquant.e.s qui fréquentent aussi beaucoup de LGB.

Plus globalement, ce sont surtout les enquêtes sur les populations LGBTI qui prennent le contre pied de la forte « tolérance » qui ressort des sondages en population générale. Diverses enquêtes commandées ou menées par des acteurs associatifs ou institutionnels<sup>94</sup> montrent que, du point de vue du vécu des LGBTI, les violences et discriminations structurent bel et bien encore les trajectoires. Ainsi, au cours de leur vie en France, 53 % des LGBT ont déjà été confronté.e.s à au moins une forme d'acte homophobe<sup>95</sup>, et 35 % des personnes LGBT déclarent avoir ressenti de la discrimination en lien avec leur différence sociosexuelle<sup>96</sup>. Les rapports annuels de l'association SOS-Homophobie sont à ce titre éloquentes. On y apprend par exemple qu'internet constitue un espace important des discriminations et d'agressions, ou que les témoignages d'agression proviennent majoritairement d'Île-de-France et d'Occitanie<sup>97</sup>. Les enquêtes de l'Ifop permettent de mettre les données de l'enquête de la CNCDH en contraste : par exemple, si dans l'enquête de la CNCDH seulement 23 % des répondant.e.s déclarent une forte gêne dans une situation où deux femmes ou deux hommes s'embrassent dans la rue, 33 % des français.e.s trouvent « plutôt choquant » qu'un couple homosexuel s'embrasse dans un lieu public (ils étaient 63 % en 1996). De même dans l'enquête commandée par la CNCDH, 25 % des répondant.e.s

94 On peut penser à l'enquête en ligne de la FRA (EU Agency for Fundamental Rights) en 2019 à l'échelle européenne, EU-LGBTI II A Long Way To Go for LGBTI Equality, ou à deux enquêtes réalisées par l'Ifop pour la fondation Jean Jaurès et la DILCRAH et pour la fondation canadienne Jasmin Roy Sophie Desmarais en 2018 et 2019.

95 Ifop, 2018, enquête « Observatoire LGBT+ », réalisée pour la Fondation Jean Jaurès et la DILCRAH, URL : <https://www.ifop.com/publication/observatoire-lgbt/>, consulté le 29/09/2020.

96 Ifop, 2019, enquête « Observatoire des LGBT-phobies. État des lieux 2019 », pour la Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais, URL : <https://www.ifop.com/publication/observatoire-des-lgbtphobies-etat-des-lieux-2019/>.

97 SOS-Homophobie, 2020, Rapport sur les LGBTIphobies, URL : [https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport\\_homophobie\\_2020\\_interactif.pdf](https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2020_interactif.pdf), consulté le 29/09/2020.

sont d'accord (« tout à fait » et « plutôt ») avec l'idée que les gays et lesbiennes ne devraient pas pouvoir avoir d'enfants, ils et elles sont 30 % dans l'enquête de l'Ifop et 40 % à se déclarer mal à l'aise à l'idée qu'un enfant voie des personnes de même sexe s'embrasser<sup>98</sup>. Loin d'être un problème d'inconsistance, les différences d'un sondage à l'autre permettent de nuancer les résultats, et finalement d'observer des similitudes : ici la comparaison des résultats CNCDH et Ifop sur ces questions proches fait malgré tout ressortir que les déclarations de malaise oscillent autour de 30 %. Plus globalement toutes ces enquêtes et leurs résultats différents mais similaires invitent à réfléchir à comment se saisit quantitativement la normativité et la mise en équivalence (ou non) de l'homosexualité avec l'hétérosexualité dans les subjectivités.

Les enquêtes de Santé publique France (anciennement l'InVS) et de l'Ined apportent aussi des nuances à la « tolérance » généralisée. L'Enquête Press Gaie de 2004 confirme que les intentions et tentatives suicidaires sont plus présentes chez les hommes gais, avec 19 % des répondants ayant commis au moins une tentative de suicide au cours de leur vie, proportion presque cinq fois plus importante que pour les hommes en population générale (2007, p. 57). Les enquêtes sur les jeunes LGBT vont aussi dans le sens de difficultés et agressions persistantes chez ces populations. La violence du monde social n'épargne par ailleurs pas la sphère privée. L'enquête Virage de l'Ined, menée en 2015, montre non seulement que les femmes sont bien davantage que les hommes exposées à tous les types de violences parentales et intrafamiliales pendant l'enfance et la jeunesse, mais aussi que les LGB y sont bien plus exposé.e.s que les hétérosexuel.le.s (équipe VIRAGE de l'Ined, 2020). Entre les LGB et les hétérosexuel.le.s les taux doublent, triplent, voire décuplent selon le type de violences familiales, avec des prévalences plus fortes pour les bisexuel.le.s (hommes et femmes) et les lesbiennes. Dans le cas des coups et brutalités physiques intrafamiliales, 19 % et 22 % des femmes se déclarant homosexuelles et bisexuelles en ont subi contre 6 % des femmes hétérosexuelles au cours de leur enfance. Pour les hommes gais, le taux s'élève à 12 %, 9 % pour les bis, et 6 % pour les hommes hétérosexuels. Le verdict de cette grande enquête représentative de la population française est sans appel : « on voit ici que la stigmatisation et les discriminations LGBT-phobes de la société se traduisent dans le cadre familial en une très nette surexposition à toutes sortes de violences » (*Ibid.*, p. 12). Cette enquête confirme par ailleurs que le rejet et le silence perdurent : 30 % des hommes gais ont un père qui ignore leur homosexualité (17 % pour la mère), contre 65 % des hommes bis (57 % pour la mère). Les femmes lesbiennes ne sont que 18 % à ne pas avoir mis leur père au courant (6 % pour la mère) mais elles sont 50 % des bisexuelles. Le rejet par le père concerne presque 18 % des gays, 24 % des lesbiennes, pour environ 5 % des bisexuel.le.s. Le rejet par la mère est de presque 15 % pour les gays, presque 33 % pour les lesbiennes, et 4 à 6 % pour les bisexuel.le.s. Le taux élevé de rejet des lesbiennes par la mère témoigne du poids de l'hétéronormativité qui pèse sur les femmes (comme si dévier de l'ordre hétéronormatif était d'autant plus sanctionné par celles sur qui cet ordre pèse).

La situation est par ailleurs moins avancée pour les trans' et les intersexes que pour les

98 Ifop, 2019, enquête, « Observatoire des LGBTphobies. Le regard des français sur l'homosexualité et la place des LGBT dans la société », consulté le 14/10/2020, URL : [https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079\\_ifop\\_FJR\\_2019.06.24.pdf](https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079_ifop_FJR_2019.06.24.pdf).

homos- bisexuel.le.s. La transphobie, qu'elle soit « directe » avec un rejet explicite fondé sur la connaissance de la transidentité de la personne ou « indirecte » du fait d'« allants de soi » cisgenres, marque encore avec force nombre de parcours trans' (Alessandrin, 2018). La discrimination ou le rejet se manifeste dans toutes les sphères de la vie sociale, comprenant des ruptures de liens dans la vie privée et amicale, précarisant ces personnes déjà plus souvent au RSA que le reste de la population. Elles ne sont par ailleurs que 15 % à oser parler de leur transidentité à leur soignant.e.s (*ibid.*). Les enquêtes comme celles de l'EU Agency for Fundamental Rights ou du MAG sur le vécu des personnes homosexuelles, trans' et intersexes, rapportent des sentiments de discriminations, des violences vécues, ou des rapports aux institutions rendus plus compliqués plus fréquemment et fortement pour les personnes transgenres et intersexes que pour les homo- et bisexuel.le.s. L'envie de quitter l'école est par exemple plus présente chez les jeunes trans' et intersexes que chez les personnes cisgenres<sup>99</sup>. Les normes de genre apparaissent finalement très rigides et ne pas avoir bénéficié de la « banalisation » de l'homosexualité qui a rendu moins violente l'expérience sociale des homosexuel.le.s et bisexuel.le.s au cours des cinq dernières décennies. L'hétéronormativité a été assez modifiée pour rendre acceptable ce qui relève d'une transgression sexuelle, mais pas ce qui relève du « trouble dans le genre ».

## 3.2. Favoriser la fréquentation de LGB, familiariser avec les problématiques LGBTI, et renforcer l'action associative.

Comment poursuivre sur la voie d'une meilleure intégration des LGBTI ? L'inclusion des LGBTI et de leur diversité passe par la familiarisation de tout un chacun avec ces minorités. Cela comprend la poursuite de la transformation des représentations, la mise en contact et la mixité sociosexuelle, et les savoirs être et la prise en charge de ces populations. Cette familiarisation peut être pensée selon les divers milieux qui composent la vie sociale des individus, notamment la famille, la santé, le travail. Nous l'avons vu à de multiples reprises, être en contact avec des LGB tend à favoriser les attitudes d'ouverture. La mixité sociosexuelle est un point cardinal de l'évolution des opinions et mentalités.

Pour ce qui est de la santé et du milieu professionnel, il peut être intéressant d'agir au niveau des formations et des études (c'est-à-dire là où le savoir destiné à professionnaliser est diffusé) afin que cela soit ensuite transposé dans les cultures de travail. Les personnels de santé peuvent par exemple être sensibilisés par des modules au cours de leur formation professionnelle sur les spécificités de santé de ces populations<sup>100</sup>. Des programmes de sensibilisation sur l'intersexuation peuvent être mis en place dans les formations de

99 MAG Jeunes LGBT, Consultation mondiale. Les jeunes LGBTI+ en France, 2018, consulté le 09/10/2020, URL : [https://www.mag-jeunes.com/essential\\_grid/25374](https://www.mag-jeunes.com/essential_grid/25374).

100 Des équipes médicales, comme celle du CeGIDD Le 190 par exemple, peuvent être des points d'appui et d'expertise importants, sous couvert que du personnel et des fonds pérennes leur soit alloués.

sages-femmes et d'obstétriciens, afin de rassurer en retour les parents. Plus généralement, une meilleure prise en compte au cours des formations médicales des analyses de sciences sociales sur ces questions, qui permettent par exemple de voir et comprendre l'hétéronormativité de la médecine, apparaît important. La sphère professionnelle surtout est un espace de la vie sociale adulte qui peut potentiellement mettre en contact avec des LGBTI des individus autrement éloignés de ces populations et des problématiques qui leur sont spécifiques. La sensibilisation des individus aux questions LGBTI et le bien être au travail de ces populations doit être une question adressée par les services RH. Les services de ressources humaines, dont le rôle peut être conçu comme un relai de la « banalisation », peut aussi se penser dès les études menant vers ce secteur de métiers (les « RH »). Plus globalement, protéger le salarié LGBTI, comme le font les lois anti-discrimination, est fondamental, tout comme le fait que ce/cette salarié.e sache ses droits, se sente protégé.e, et s'autorise à faire remonter des plaintes ou problèmes, ou simplement à se visibiliser. Quant à l'école, institution centrale de la vie des jeunes, elle pourrait avoir à charge, si le personnel y est formé et rendu réceptif, une partie de l'accompagnement des jeunes LGBTI et de leur famille, pour ce qui est du bien-être scolaire des jeunes LGBTI.

Autrement, la « banalisation » passe par un renforcement de la collaboration entre acteurs institutionnels et associatifs, et le renforcement de financement des associations LGBTI. Vis-à-vis de la sphère du travail, les associations LGBTI professionnelles sont des acteurs à écouter pour avoir des éclairages sur la situation des minorités sexuelles et de genre au travail. Des données de sondage par secteurs professionnels seraient d'ailleurs probablement utiles pour voir si des univers professionnels apparaissent plus problématiques que d'autres. Peut-on cibler des secteurs résistants ? Il est important de souligner que l'action publique ne doit pas privilégier certaines structures associatives au détriment d'autres. Les cultures et expertises associatives sont diverses, et surtout chaque association s'adresse à des publics différents. Une association comme Act Up s'intéresse et produit des connaissances sur des populations LGBTI moins connues et moins touchées par d'autres associations. L'utilité sociale de tous les types d'action associative doit être reconnue. Les associations peuvent être une ressource forte du travail de « banalisation », sous couvert que l'offre associative soit ajusté à la demande institutionnelle. Des associations comme le MAG ou SOS-Homophobie peuvent ne pas toujours avoir de bénévoles à faire intervenir en semaine dans les écoles, ce qui peut être contrebalancé par des fonds qui leur seraient alloués pour des campagnes de recrutement et quelques postes salariés.

Il est par ailleurs urgent pour les trans' et les intersexes que les pouvoirs publics entendent leurs demandes et revendications. Il en va du bien être mental, physique, et économique de ces personnes. Dans le cas des personnes trans' et intersexes, le dialogue entre l'institution médicale et les associations qui les représentent doit être favorisé afin que la médecine puisse penser son approche des questions trans' et intersexes. En outre, au-delà de la « banalisation » des homosexualités, c'est la fluidification des normes de genre et une familiarisation avec la possibilité que le genre et le sexe ne soient pas binaires qui améliorera le vécu et l'intégration des personnes trans' et intersexes.

Encourager les productions culturelles traitant de ces questions, les documentaires informatifs, ni misérabilistes ni stigmatisants, leur présence dans les médias destinés

aux jeunes, sous un jour moins caricatural que légitimant, est une piste intéressante<sup>101</sup>. Mais parallèlement, il faut penser aux contenus de la « banalisation ». La lutte contre les stéréotypes ne doit pas aboutir à la stigmatisation d'autres formes de vie ou d'identité. La disparition des stéréotypes est une bonne chose ; mais penser que tous les gays finalement ne sont pas efféminés ne doit pas contribuer à stigmatiser un peu plus ceux dont l'expression de genre n'est pas « assez » ou pas du tout masculine (d'après les normes d'un système hétéronormatif). De même, si toutes les lesbiennes ne sont pas butchs, il se trouve que c'est la construction identitaire qui convient à certaines (dans un système hétéronormatif). Les contenus diffusés doivent prendre en compte ces diversités et les « banaliser » sous un jour valorisant<sup>102</sup>. Le problème n'est pas tant que les mentalités « stéréotypent » – ce processus cognitif est inévitable – que le fait qu'une identité stéréotypée pose problème à autrui ou soit stigmatisée et stigmatisante (c'est-à-dire, source de discrédit du point de vue de l'ordre normatif). On en revient à la notion d'acceptation de la différence, laquelle passe par le fait de se familiariser à la diversité interne des catégories.

Surtout, comme il a été exposé dans l'encadré en introduction, le genre est consubstantiel des rapports de pouvoir qui infériorisent les LGBTI. Leur pleine intégration, c'est-à-dire la fin de l'infériorisation sociale de ces populations, dépend donc du fait que le genre cesse d'être un rapport de pouvoir et que le masculin et le féminin ne soient plus des catégorisations hiérarchisées et hiérarchisantes. Le délitement de la domination masculine, et surtout la déconstruction et la transformation des normes de genre, sont donc essentiels pour avancer vers une meilleure inclusion et un mieux-être des populations LGBTI, ce qui redonne de l'intérêt aux pensées et combats féministes et queer. « Banalisation » des minorités sexuelles et de genre, mise en cause de la domination masculine, transformation des normes de genre, tous ces processus fonctionnent ensemble et s'alimentent pour changer la structuration sociosexuelle du monde social aujourd'hui hétéronormatif et hétérosexiste. Le chemin est long, et les pouvoirs publics, les acteurs associatifs ou institutionnels, comme les individus, ont leur rôle à jouer. Le mieux-être des LGBTI et le recul de l'hétéronormativité ne peuvent se penser que dans la lutte pour l'égalité entre les sexes, dans une perspective de genre.

<sup>101</sup> Le projet du gouvernement de François Hollande des « ABCD de l'égalité » est à ce titre intéressant, tout comme l'était le projet, abandonné sous le gouvernement de Nicolas Sarkozy, de diffusion du court métrage *Le Baiser de la Lune* dans les classes de CM1 et CM2. Ce film à destination des enfants met en scène deux poissons mâles qui tombent amoureux.

<sup>102</sup> Il ne s'agit bien sûr pas d'oblitérer, encore moins censurer, certains vécus ou aspects des modes de vies LGBTI (rapport à la drogue, prostitution, etc.) au nom d'une « bonne image ». Il se trouve que les conditions sociales d'existence de ces catégories peuvent orienter les individus vers ces pratiques ou modes de vie.



**ANNEXES.**

Pour tous les graphiques et tous les tableaux des annexes  
 Source : CNCDH, enquête sur les préjugés LGBTI, juillet 2020.

Tableau a : Croisement entre l'acceptation de l'homosexualité et l'opinion sur la place sociale des LGBT parmi les hétérosexuel.le.s.

« L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité »	« De nos jours on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. »	
	D'accord	Pas d'accord
D'accord	36 %	64 %
Pas d'accord	72 %	28 %

Lecture : Parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s d'accord (« tout à fait » et « plutôt ») avec l'idée que l'homosexualité est « une manière acceptable de vivre sa sexualité », 36 % pensent qu'on en fait un peu trop de nos jours pour les minorités sexuelles.

Tableau b. Croisement entre l'opinion que la société doit faire des efforts et l'opinion sur la place sociale des LGBT parmi les hétérosexuel.le.s.

« Laquelle de ces deux phrases se rapproche le plus de ce que vous pensez »	« De nos jours on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. »	
	D'accord	Pas d'accord
« Les personnes homos/transgenres mettent en danger notre société / civilisation »	82 %	18 %
« C'est la société française qui devrait faire des efforts pour inclure toutes les personnes, peu importe leur orientation sexuelle et identité de genre »	34 %	66 %

Lecture : 82 % des répondant.e.s qui pensent que les personnes homos/transgenres sont un danger pour la société sont aussi d'accord avec l'idée que de nos jours on en fait un peu trop pour ces minorités.

Tableau c. L'homosexualité vue par les hétérosexuel.le.s, un effet de mode et un choix.

« Être gay, lesbienne, bisexuel(le) ou transgenre, c'est plus une mode qu'autre chose »	« Orientation sexuelle : c'est un choix »	
	Total de « d'accord »	Total de « pas d'accord »
Total de « d'accord »	70 %	30 %
Total de « pas d'accord »	46 %	54 %

Lecture : Parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s en désaccord (« pas vraiment » et « pas du tout ») avec l'idée que l'homosexualité est une « mode », 46 % pensent aussi que c'est un choix.

Tableau d. Une adhésion genrée aux stéréotypes à l'égard des LGBT, échantillon hétérosexuel.

« Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des associations d'idées suivantes ? »	Sexe (hétérosexuel.le.s)	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas d'accord du tout	V de Cramer	P-value du Chi <sup>2</sup>
« Gays : efféminés »	Femmes	8 %	27 %	36 %	29 %	0,0926	0,005
	Hommes	8 %	34 %	36 %	22 %		
« Gays : sida »	Femmes	5 %	16 %	32 %	46 %	0,1129	0,000
	Hommes	7 %	22 %	34 %	36 %		
« Gays : relations juste sexuelles <sup>103</sup> »	Femmes	4 %	10 %	33 %	53 %	0,1472	0,000
	Hommes	7 %	16 %	37 %	40 %		
« Lesbien(ne)s : masculines »	Femmes	5 %	19 %	39 %	36 %	0,0746	0,046
	Hommes	6 %	23 %	39 %	31 %		
« Lesbien(ne)s : pas satisfaites par les hommes »	Femmes	7 %	21 %	32 %	39 %	0,0637	0,132
	Hommes	7 %	25 %	34 %	34 %		
« Les GL ne devraient pas pouvoir avoir/élever des enfants »	Femmes	8 %	13 %	30 %	48 %	0,1213	0,000
	Hommes	12 %	17 %	32 %	38 %		
« Bisexuel(le)s : volages »	Femmes	5 %	19 %	35 %	41 %	0,1427	0,000
	Hommes	8 %	27 %	35 %	30 %		
« Bisexuel(le)s : passage de jeunesse, ce n'est qu'une phase dans la vie »	Femmes	4 %	16 %	41 %	39 %	0,1153	0,000
	Hommes	5 %	24 %	40 %	30 %		
« Orientation sexuelle : c'est un choix »	Femmes	23 %	26 %	25 %	26 %	0,0814	0,021
	Hommes	23 %	32 %	24 %	21 %		
« Trans : c'est une maladie »	Femmes	4 %	10 %	28 %	57 %	0,1038	0,001
	Hommes	6 %	13 %	33 %	47 %		

103 La question précisait entre parenthèse « pas de relations amoureuses ».

Tableau e. Acceptation d'un frère ou d'une sœur trans' ou homosexuel.le parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant un frère au moins ou une sœur au moins\*

		« Vous l'accepteriez ... »					
		Très facilement	Plutôt facilement	Plutôt difficilement	Très difficilement	Total facilement	Total difficilement
« Si votre frère vous annonçait ... »	... être transgenre	24 %	34 %	28 %	13 %	58 %	41 %
	... être gay	37 %	40 %	15 %	8 %	77 %	23 %
« Si votre sœur vous annonçait ... »	... être transgenre	29 %	34 %	26 %	11 %	63 %	37 %
	... être lesbienne	48 %	35 %	11 %	6 %	83 %	17 %

\* Les répondant.e.s ayant un frère ont répondu à la question sur le frère, et celles et ceux ayant une sœur au moins à la question sur la sœur.

**Tableau f. Un moindre gender gap dans l'acceptaion de l'homosexualité d'un enfant parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant au moins un enfant\*.**

		Hommes hétéros avec enfant	Femmes avec enfant	Écart en points de %	Échantillon global des hommes	Échantillon global des femmes	Écart en points de %
« Si votre enfant vous annonçait être L/G/B, vous seriez content(e) qu'il l'ait dit et enthousiaste à l'idée de partager sa nouvelle vie »	Total des « oui »	74 %	82 %	+8	71 %	82 %	+11
	Total des « non »	25 %	18 %	- 7 %	29 %	17 %	- 12 %
« Si votre enfant vous annonçait être L/G/B, vous seriez gêné(e) qu'il/elle vienne aux repas de famille accompagné(e) d'une personne du même sexe »	Total des « oui »	30 %	22 %	-8	29 %	20 %	+9
	Total des « non »	70 %	78 %	+ 8	71 %	79 %	+ 8 %
« Si votre enfant vous annonçait être L/G/B, vous penseriez que c'est une passade et que ça pourrait changer »	Total des « oui »	35 %	31 %	-4	32 %	27 %	-5
	Total des « non »	64%	69%	+ 5	67 %	73 %	+ 6

La différence hommes/femmes est significative au seuil de 5 % pour l'échantillon de parents aux deux premières questions ; au seuil de 1 % pour l'échantillon général, aux deux premières questions. Elle l'est au seuil de 5 % pour la dernière question côté échantillon global, mais n'est pas significative côté échantillon de parents, bien que les écarts soient notables.

Tableau g. Une acceptation moins évidente des frères et sœurs transgenres parmi les répondant.e.s hétérosexuel.le.s ayant un frère au moins ou une sœur au moins\*.

		« Vous l'accepteriez ... »					
		Très facilement	Plutôt facilement	Plutôt difficilement	Très difficilement	Total facilement	Total difficilement
« Si votre frère ou votre sœur vous annonçait être gay ou lesbienne »	Hommes hétéros	36 %	42 %	14 %	8 %	78 %	22 %
	Femmes hétéros	47 %	34 %	12 %	7 %	81 %	19 %
« Si votre frère ou votre sœur vous annonçait être transgenre »	Hommes hétéros	22 %	35 %	29 %	14 %	57 %	43 %
	Femmes hétéros	31 %	33 %	26 %	10 %	64 %	36 %

\* Les répondant.e.s ayant un frère ont répondu à la question sur le frère, et celles et ceux ayant une sœur au moins à la question sur la sœur.

Tableau h. Intégration au catholicisme et opinion sur la place sociale des minorités sexuelles et de genre, échantillon hétérosexuel\*.

Fréquence des messes	« Le mouvement gay, bi, lesbien et les mouvements transgenre et intersexe ne sont pas légitimes pour lutter contre les discriminations, ce sont des lobbies pour nous imposer un mode de vie »		« Les gays, lesbiennes, bisexuel(le)s et transgenres sont trop présents dans les médias »		« De nos jours, on en fait un peu trop pour les minorités gays, lesbiennes, etc. »	
	Total des « d'accord »	Total des pas « d'accord »	Total des « d'accord »	Total des pas « d'accord »	Total des « d'accord »	Total des pas « d'accord »
Mensuelle ou hebdomadaire	60 %	40 %	62 %	38 %	67 %	33 %
De temps en temps dans l'année	35 %	64 %	48 %	52 %	49 %	51 %
Cérémonies, grandes fêtes seulement	32 %	68 %	37 %	63 %	44 %	56 %
Jamais et sans religion	22 %	77 %	29 %	71 %	33 %	66 %

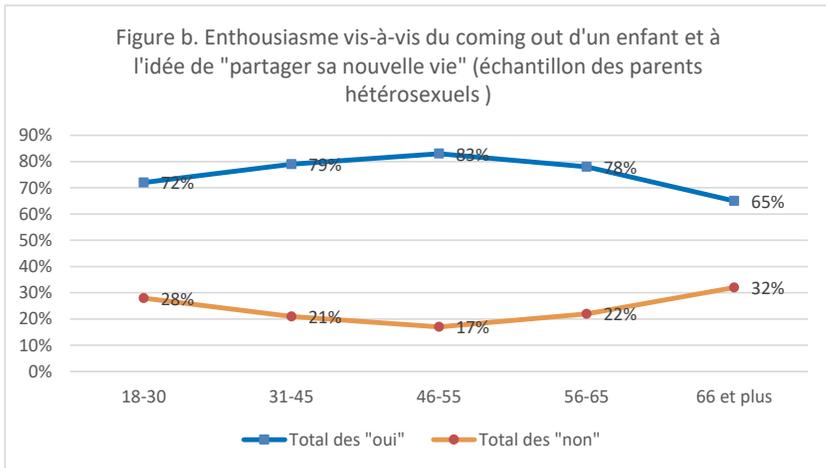
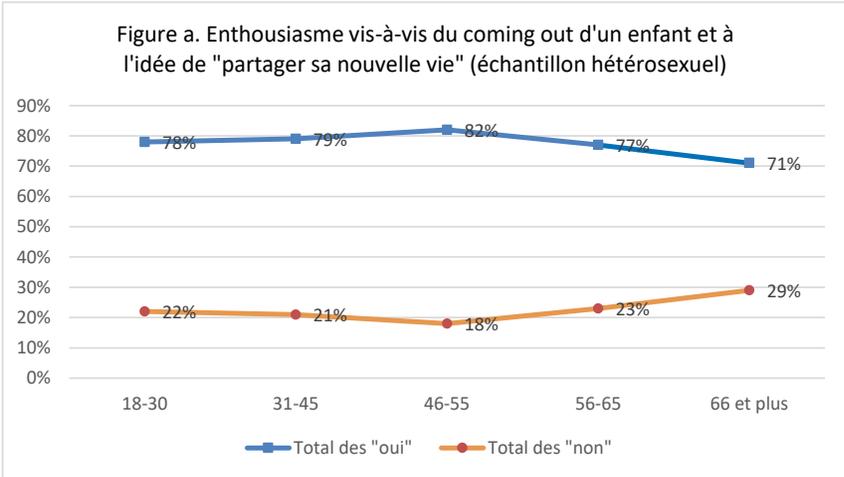
\* Les  $\chi^2$  sont significatifs au seuil de 1 % et les V de Cramer supérieur à 0,12.

Tableau i. Ancrage catholique et adhésion aux stéréotypes, échantillon hétérosexuel

« Êtes-vous d'accord ou non avec chacune des associations d'idées suivantes ? »	Fréquentation de la messe	Total des d'accord	Total des pas d'accord	V de Cramer	p-value du Chi <sup>2</sup>
« Gays : efféminés »	Mensuelle, hebdomadaire	54 %	46 %	0,1179	0,000
	De temps en temps	52 %	48 %		
	Sans religion	28 %	72 %		
« Gays : sida »	Mensuelle, hebdomadaire	49 %	48 %	0,1238	0,000
	De temps en temps	33 %	67 %		
	Sans religion	16 %	84 %		
« Gays : relations justes sexuelles <sup>104</sup> »	Mensuelle, hebdomadaire	39 %	61 %	0,1346	0,000
	De temps en temps	23 %	77 %		
	Sans religion	813 %	86 %		
« lesbiennes : masculines »	Mensuelle, hebdomadaire	45 %	55 %	0,1134	0,000
	De temps en temps	26 %	74 %		
	Sans religion	21 %	78 %		
« lesbiennes : pas satisfaites par les hommes »	Mensuelle, hebdomadaire	51 %	48 %	0,1186	0,000
	De temps en temps	43 %	57 %		
	Sans religion	24 %	76 %		
« Bisexuel(le)s : volages »	Mensuelle, hebdomadaire	45 %	54 %	0,1199	0,000
	De temps en temps	40 %	60 %		
	Sans religion	22 %	78 %		
« Bisexuel(le)s : passage de jeunesse, ce n'est qu'une phase dans la vie »	Mensuelle, hebdomadaire	39 %	61 %	0,1105	0,000
	De temps en temps	33 %	67 %		
	Sans religion	20 %	80 %		

104 La question précisait entre parenthèse « pas de relations amoureuses ».

« Orientation sexuelle : c'est un choix »	Mensuelle, hebdomadaire	62 %	38 %	< 0,1	0,008
	De temps en temps	55 %	45 %		
	Sans religion	47 %	52 %		
« Trans : c'est une maladie »	Mensuelle, hebdomadaire	40 %	60 %	0,1280	0,000
	De temps en temps	22 %	78 %		
	Sans religion	11 %	88 %		
« Trans : c'est un choix »	Mensuelle, hebdomadaire	60 %	40 %	< 0,1	0,001
	De temps en temps	50 %	47 %		
	sans religion	46 %	<b>54 %</b>		



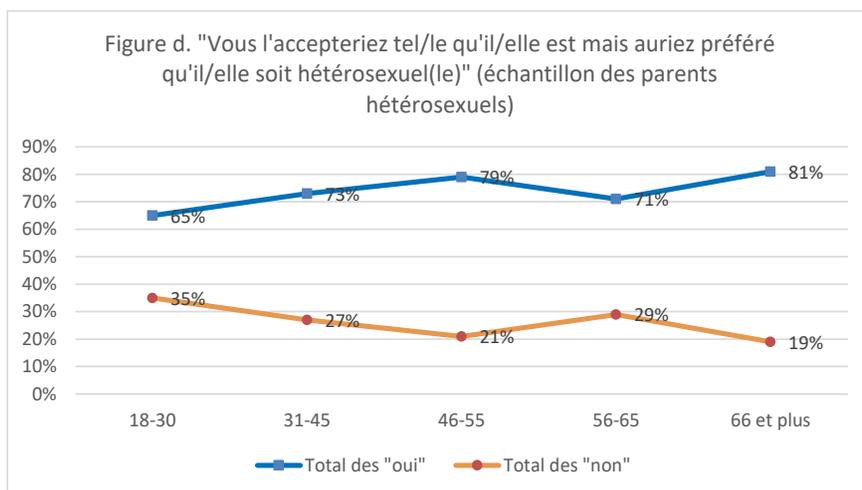
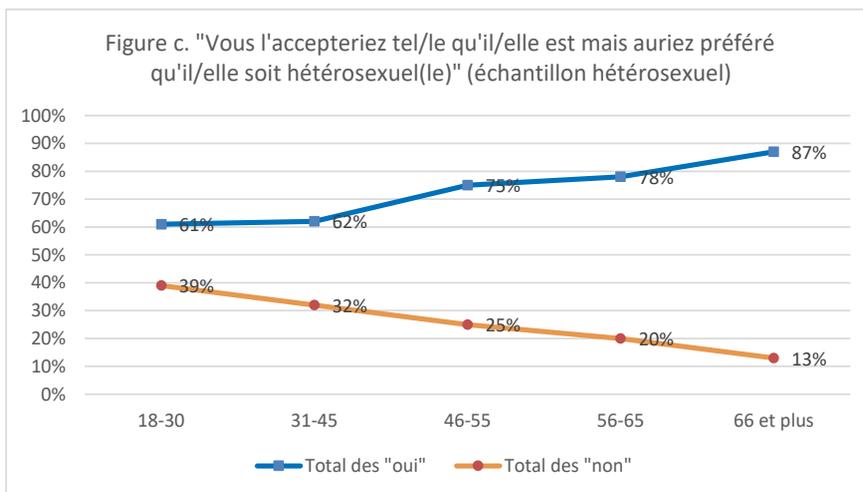


Tableau j. Niveaux de diplôme, stéréotypes et tolérance, parmi les hétérosexuel.le.s\*.

	L'homosexualité est une manière acceptable de vivre sa sexualité*		Stéréotype des lesbiennes pas satisfaites par les hommes***		Stéréotype des gays efféminés***		Stéréotype de l'orientation sexuelle comme choix		Stéréotype de la transidentité comme maladie		De nos jours on en fait un peu trop pour ces minorités	
	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord
Inférieur au bac	82 %	18 %	38 %	62 %	45 %	55 %	56 %	43 %	16 %	83 %	41 %	58 %
Niveau bac	86 %	14 %	31 %	68 %	40 %	60 %	52 %	47 %	16 %	83 %	38 %	62 %
Bac+2	83 %	17 %	26 %	73 %	39 %	61 %	53 %	47 %	16 %	83 %	43 %	57 %
Grandes écoles ou supérieur à bac+2	88 %	12 %	25 %	73 %	32 %	67 %	45 %	54 %	18 %	82 %	43 %	59 %

\*\*\* Chi² significatif au seuil de 1 % ; \*\*Chi² significatif au seuil de 5 % ; \* Chi² significatif au seuil de 10 % ; absence d'astérisque : pas significatif

Tableau k. Niveaux de diplôme et acceptation d'un enfant LGB\*

\*

	Échantillon hétérosexuel total						Échantillon des parents hétérosexuels					
	Déclaration d'enthousiasme au coming-out LGB d'un enfant		Gêne au repas de famille (enfant LGB)		Accepteriez tel qu'il est mais auriez préféré etc.		Déclaration d'enthousiasme au coming-out LGB d'un enfant		Gêne au repas de famille (enfant LGB)		Accepteriez tel qu'il est mais auriez préféré etc.	
	Oui	Non	Oui	Non	Oui	Non	Oui	Non	Oui	Non	Oui	Non
Inférieur au bac	74 %	26 %	27 %	73 %	80 %	20 %	71 %	29 %	29 %	71 %	75 %	25 %
Niveau bac	80 %	20 %	22 %	77 %	73 %	27 %	81 %	19 %	22 %	78 %	70 %	30 %
Bac+2	76 %	24 %	24 %	76 %	74 %	26 %	82 %	18 %	24 %	76 %	77 %	23 %
Grandes écoles ou supérieur à bac+2	78 %	21 %	24 %	76 %	73 %	27 %	79 %	21 %	26 %	74 %	75 %	24 %

\*Aucune des relations n'est significative d'après le test du chi². La proximité des taux de réponses en témoigne.

Tableau l. Répartition urbaine de l'échantillon hétérosexuel.

Tailles de ville	% de l'échantillon
Rural, moins de 2 000 hab.	18 %
2 000 à 10 000	11 %
10 000 à 50 000	12 %
50 000 à 100 000	8 %
100 000 et plus	34 %
Paris	16 %

Tableau m. Répartition urbaine selon les fréquences de sociabilité avec des LGB parmi l'échantillon hétérosexuel\*.

	Rural, moins de 2000 hab.	2000 à 10 000	10 000 à 50 000	50 000 à 100 000	100 000 et plus	Paris
Très souvent ou tous les jours	20 %	9 %	10 %	8 %	33 %	20 %
Souvent	26 %	12 %	10 %	8 %	30 %	15 %
Rarement	23 %	10 %	12 %	7 %	32 %	15 %
Jamais	17 %	8 %	12 %	12 %	35 %	15 %

\*Test du  $\chi^2$  pas significatif.

Tableau n : Biographie sociosexuelle et opinion sur l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité (échantillon global).

	L'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité			
	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas du tout d'accord
Les « ambigus »	53 %	34 %	8 %	4 %
Les hétéros « <i>straight</i> »	49 %	36 %	9 %	6 %
Fréquentation de LGB* :				
-Très souvent, tous les jours	69 %	23 %	5 %	3 %
-Souvent	57 %	34 %	6 %	2 %
-Rarement	40 %	44 %	11 %	5 %
-Jamais	22 %	39 %	19 %	20 %

\* : cette relation est significative au seuil de 0.1 % d'après le test du  $\chi^2$ .

Tableau o : Le modèle « global » des régressions linéaires sans l'attitude hétérosexiste

	Régression de l'échelle d'hétérosexisme		Régression de l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT.		Régression de l'échelle d'acceptation familiale		Régression de l'échelle d'embarras	
	R <sup>2</sup> = 0.47		R <sup>2</sup> = 0.40		R <sup>2</sup> = 0.54		R <sup>2</sup> = 0.41	
	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta
Sexe. Ref. : homme	-0.25	-0.03	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
« Straight ». Ref. : les « ambigu.ès »	0.84***	0.11	0.56*	0.05	0.78***	0.07	2.70**	0.06
Fréquentation de LGB Ref. : Tous les jours ou très souvent								
Souvent	0.41*	-	0.70*	0.05	0.99***	0.08	3.79**	0.07
Rarement	1.20***	0.16	1.03***	0.09	2.03***	0.18	8.93***	0.18
Jamais	2.41***	0.19	2.12***	0.11	2.48***	0.14	15.36***	0.20
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo								
De temps en temps	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.		-5.8*	-0.06
Cérémonies seulmt.	-1.66**	-0.19	-1.3*	-0.10	-0.91*	-0.07	-8.09***	-0.15
Jamais	-2***	-0.26	-2.03***	-0.17	-1.39**	-0.13	-9.74***	-0.20
Vote 2017 Ref. : vote ext. gauches								
Hamon&Cheminade	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	
Macron	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	
Fillon&Lassalle	0.81**	0.07	Pas sig.	-	0.73*	0.05	3.31	0.05
Ext. droites	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	
Âge Ref. : 18-30 ans								
36-45 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
46-55 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
56-65 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-5.07**	-0.08
66-84 ans	0.44	0.05	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac								
Niv. bac	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Bac+2	0.35	0.04	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
> à bac+2	0.50*	0.07	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-

Taille d'agglomération : Réf. : rural & -2 000								
2 000 à 10 000	Pas sig.	-						
10 000 à 50 000	Pas sig.	-						
50 000 à 100 000	Pas sig.	-						
100 000 et +	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.44*	0.05
Paris	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.24	0.03
Ethnocentrisme	0.26***	0.22	0.27***	0.15	0.14**	0.08	1.04***	0.14
Autoritarisme	0.17***	0.09	0.29***	0.11	Pas sig.	-	-1.30***	-0.12
Sexisme	0.33***	0.39	0.56***	0.45	0.22***	0.19	1.06***	0.21
Adhésion stéréotypes lgbt					0.43***	0.45	1.34***	0.34

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1 %. \*\* : significativité au seuil de 1 %. \* : significativité au seuil de 5 %. Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10 %. Le « poids » de l'effet d'une variable comparé aux autres s'estime avec le coefficient bêta. Lecture : « Le fait d'être "straight" plutôt qu'ambigu.e augmente de 0.84 points en moyenne le score d'hétérosexisme, et le fait de ne jamais aller à la messe comparé à y aller très régulièrement le diminue de 2 points en moyenne ».

Tableau p : Modèles « globaux » des régressions sur les échelles, en incluant toutes les échelles d'attitude explicatives.

	Régression de l'échelle d'hétérosexisme		Régression de l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT		régression de l'échelle d'acceptation familiale		Régression de l'échelle d'embarras	
	R <sup>2</sup> = 0.63		R <sup>2</sup> = 0.58		R <sup>2</sup> = 0.58		R <sup>2</sup> = 0.47	
	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta
Sexe. Ref. : homme	-0.26*	-0.03	Pas sig.	-	Pas sig.	-	1.34	0.04
« <i>Straight</i> ». Ref. : les « ambigü.és »	0.61***	0.08	Pas sig.	-	0.47**	0.04	Pas sig.	-
Fréquentation de LGB Ref. : Tous les jours ou très souvent								
Souvent	Pas sig.	-	Pas sig.	-	0.89***	0.07	3.06**	0.06
Rarement	0.91***	0.12	Pas sig.	-	1.61***	0.14	6.81***	0.14
Jamais	1.72***	0.14	Pas sig.	-	1.66***	0.09	11.37***	0.15
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo								
De temps en temps	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.		-4.92*	-0.04
Cérémonies seulmt.	-1.25***	-0.15	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-5.32*	-0.09
Jamais	-1.35***	-0.18	Pas sig.	-	-0.81*	-0.07	-6.79**	-0.14
Vote 2017 Ref. : vote ext. gauches								
Hamon&Cheminade	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Macron	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Fillon&Lassalle	0.89**	0.07	-0.80*	-0.04	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Ext. droites	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Âge Ref. : 18-30 ans								
36-45 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
46-55 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
56-65 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-0.48	-0.03	-5.21***	-0.08
66-84 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-2.64	-0.04
Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac								
Niv. bac	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Bac+2	0.46*	0.05	-0.67*	-0.04	Pas sig.	-	Pas sig.	-
> à bac+2	0.59**	0.08	-0.71**	-0.06	Pas sig.	-	Pas sig.	-

Taille d'agglom. :								
Ref. : rural & -2 000								
2 000 à 10 000	Pas sig.	-						
10 000 à 50 000	Pas sig.	-						
50 000 à 100 000	Pas sig.	-						
100 000 et +	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.46*	0.05
Paris	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.21	0.03
Ethnocentrisme	0.16***	0.14	Pas sig.	-	Pas sig.	-	0.68***	0.09
Autoritarisme	0.07*	0.04	0.15*	0.06	Pas sig.	-	-1.48***	-0.14
Sexisme	0.13***	0.15	0.29***	0.24	0.15***	0.14	0.72***	0.15
Adhésion stéréotypes lgbt	0.34***	0.51			0.27***	0.28	0.55***	0.14
Échelle d'hétérosexisme			0.85***	0.57	0.47***	0.35	2.33***	0.40

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1%. \*\* : significativité au seuil de 1%. \* : significativité au seuil de 5%. Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10%. Lecture : « Passer d'un vote d'extrême gauche à droite ou augmenter d'un point de score sur l'échelle d'hétérosexisme diminue de 0.8 ou augmente de 0.85 point en moyenne le score d'adhésion aux stéréotypes LGBT ». Le « poids » de l'effet d'une variable comparé aux autres s'apprécie avec le coefficient bêta.

Tableau q : Odds ratios des modèles « globaux » de régressions multinomiales.

	Régression de « l'homosexualité comme manière acceptable de vivre sa sexualité »		Régression de l'adhésion au stéréotype du choix (orientation sexuelle)		
	R <sup>2</sup> = 0.20 Ref. « Tout à fait d'accord »		R <sup>2</sup> = 0.14 Ref. « Pas du tout d'accord »		
	« Plutôt d'accord »	Total « pas d'accord »	« Tout à fait d'accord »	« Plutôt d'accord »	« Pas vraiment d'accord »
Sexe. Ref. : homme	Pas sig.	0.67*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
« Straight ». Ref. : les « ambigü.ës »	Pas sig.	Pas sig.	1.65**	Pas sig.	Pas sig.
Fréquentation de LGB Ref. : Tous les jours ou très souvent					
Souvent	2.05***	2.09*	Pas sig.	1.88**	1.67**
Rarement	3.64***	5.73***	Pas sig.	2***	1.83**
Jamais	4.02***	13.27***	0.49*	0.56	0.59
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo					
De temps en temps	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Cérémonies seulmt.	Pas sig.	0.38*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Jamais	Pas sig.	0.32**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Vote 2017 Ref. : vote ext. gauches					
Hamon&Cheminade	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Macron	1.62**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Fillon&Lassalle	1.80**	2*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Ext. droites	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Âge Ref. : 18-30 ans					
36-45 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
46-55 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	1.67*
56-65 ans	1.60*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	1.67
66-84 ans	1.54*	Pas sig.	0.35***	Pas sig.	Pas sig.
Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac					
Niv. bac	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Bac+2	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.

Taille d'agglo. : Ref. : rural & -2 000					
2 000 à 10 000	Pas sig.	Pas sig.	0.59	0.52*	Pas sig.
10 000 à 50 000	Pas sig.				
50 000 à 100 000	Pas sig.				
100 000 et +	Pas sig.	Pas sig.	0.61*	Pas sig.	Pas sig.
Paris	Pas sig.				
Ethnocentrisme	1.07**	1.19***	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Autoritarisme	Pas sig.	0.90	1.19***	1.14**	Pas sig.
Sexisme	1.10***	1.12***	0.95	Pas sig.	Pas sig.
Adhésion stéréotypes lgbt	1.09***	1.15***	1.32***	1.34***	1.21***
Hétérosexisme			0.91**	Pas sig.	Pas sig.

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1 %. \*\* : significativité au seuil de 1 %. \* : significativité au seuil de 5 %. Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10 %. Lecture : « À la question de l'homosexualité "acceptable", les électeurs/trices de F. Fillon ont 1.8 fois plus de chances que les électeurs/trices d'extrême gauche [=ref.] de choisir "plutôt d'accord" plutôt que "tout à fait d'accord" [=ref.]. Celles et ceux qui ne vont jamais à la messe ont 0.32 fois plus de chances que celles et ceux qui y vont mensuellement ou hebdomadairement de choisir une réponse en désaccord plutôt que le "tout à fait d'accord" (donc 1/0.32=3.12 fois moins de chances de choisir cette réponse) ».

Tableau r : Régressions multinomiales sur les tests projectifs.

	Photographie du panneau polonais « zone sans LGBT »		Photographie du couple d'hommes avec enfants		Photographie de Laverne Cox			
	R <sup>2</sup> = 0.18 Ref. « Évocations négatives »		R <sup>2</sup> = 0.17 Ref. « Évocations positives »		R <sup>2</sup> = 0.09 Ref. « Évocations positives »			
	Évoca-tions positives	Évocations neutres, descriptives	Évocations négatives	Évocations neutres, descriptives	Évocations négatives		Évocations neutres ou descriptives	
Actrice américaine					Actrice trans'	Actrice américaine	Actrice trans'	
Sexe. Ref. : homme	0.45	1.71***	0.34***	0.82	Pas sig.	0.39*	Pas sig.	Pas sig.
« <i>Straight</i> ». Ref. : les « ambigü.és »	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Fréquentation de LGB Ref. : Tous les jours ou très souvent								
Souvent	Pas sig.	Pas sig.	2.87*	1.36*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Rarement	Pas sig.	Pas sig.	3.04*	1.64***	Pas sig.	Pas sig.	1.64**	1.43
Jamais	Pas sig.	Pas sig.	4.98***	1.66*	Pas sig.	9.46***	Pas sig.	2.88***
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo								
De temps en temps	0.30	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Cérémonies seulmt.	0.17**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	1.87
Jamais	0.21**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	2.18*
Vote 2017 Ref. : vote ext. gauches								
Hamon &Cheminade	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	4.91	Pas sig.	Pas sig.
Macron	0.26	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Fillon&Lassalle	Pas sig.	0.58*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Ext. droites	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Âge Ref. : 18-30 ans								
36-45 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
46-55 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.17*	Pas sig.	Pas sig.
56-65 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.21*	Pas sig.	0.54*
66-84 ans	Pas sig.	Pas sig.	2.04	1.73**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac								
Niv. bac	Pas sig.	0.5***	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.67
Bac+2	Pas sig.	0.44***	2.13*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
> à bac+2	Pas sig.	0.34***	1.68	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.

Taille d'agglom. : Ref. : rural & -2 000								
2 000 à 10 000	Pas sig.							
10 000 à 50 000	Pas sig.							
50 000 à 100 000	Pas sig.	1.49	Pas sig.					
100 000 et +	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	1.37*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Paris	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	1.61**	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Ethnocentrisme	Pas sig.	1.07**	1.12*	Pas sig.	1.36**	1.27**	Pas sig.	Pas sig.
Autoritarisme	Pas sig.	1.06*	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.77*	Pas sig.	Pas sig.
Sexisme	1.11*	1.09***	Pas sig.	1.05*				
Adhésion stéréotypes lgbt	Pas sig.	1.04**	Pas sig.					
Hétérosexisme	1.17*	1.07**	1.62***	1.18***	1.32**	1.35***	1.11**	1.12***

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1 %. \*\* : significativité au seuil de 1 %. \* : significativité au seuil de 5 %. Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10 %. Lecture : « Les femmes ont 0.45 fois plus de chances que les hommes (ref.) de proposer une évocation positive plutôt que négative (ref.) en réaction à la photographie du panneau polonais (donc les hommes ont 2.22 (=1/0.45) fois plus de chances que cela leur évoque quelque chose de positif plutôt que négatif par rapport aux femmes. Augmenter le niveau d'hétérosexisme (i.e. augmenter d'un point de score sur l'échelle) donne 1.17 fois plus de chances de réagir positivement plutôt que négativement à la photographie du panneau ».

Tableau s : modèles « globaux » de régression sur les variables de sociabilité avec des LGB.

	Odds ratio de la régression multinomiale des fréquences de fréquentations R <sup>2</sup> = 0.08 Ref. « Jamais »			Coefficients de la régression linéaire de l'échelle de densité/proximité LGB R <sup>2</sup> = 0.15	
	« Tous les jours ou très souvent »	« Souvent »	« Rarement »	Coefficient	Bêta
Sexe. Ref. : homme	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
« Straight ». Ref. : les « ambigü.ës »	0.46***	Pas sig.	Pas sig.	-1.33***	-0.16
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo					
De temps en temps	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Cérémonies seulmt.	0.41*	Pas sig.	Pas sig.	-1.67**	-0.19
Jamais	0.45	Pas sig.	Pas sig.	-1.37**	-0.18
Vote 2017 Ref. : Vote ext. gauches					
Hamon&Cheminade	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.64	0.05
Macron	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Fillon&Lassalle	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Ext. droites	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Âge Ref. : 18-30 ans					
36-45 ans	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
46-55 ans	Pas sig.	1.96*	1.8	Pas sig.	Pas sig.
56-65 ans	Pas sig.	Pas sig.	1.72	-0.54	0.06
66-84 ans	Pas sig.	Pas sig.	2.08*	-1.61***	-0.16
Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac					
Niv. bac	1.99**	1.65	1.63*	Pas sig.	Pas sig.
Bac+2	1.73	2.29**	1.64	Pas sig.	Pas sig.
> à bac+2	3.13***	2.66***	2.36**	0.85**	0.11

Taille d'agglom. : Ref. : rural & -2 000					
2 000 à 10 000	Pas sig.				
10 000 à 50 000	Pas sig.	0.55	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
50 000 à 100 000	Pas sig.	0.46*	0.41*	Pas sig.	Pas sig.
100 000 et +	Pas sig.	0.61	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.
Paris	Pas sig.	Pas sig.	Pas sig.	0.54	0.06
Ethnocentrisme	Pas sig.				
Autoritarisme	Pas sig.				
Sexisme	Pas sig.	Pas sig.	0.95*	0.05	0.05
Adhésion stéréotypes LGBT	Pas sig.				
Hétérosexisme	0.75***	0.79***	0.89**	-0.26***	-0.25

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1 %. \*\* : significativité au seuil de 1 %. \* : significativité au seuil de 5 %. Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10 %. Lecture des *odds ratio* : « Les niveaux bac ont 1.99 fois plus de chance que les niveaux inférieurs au bac de fréquenter tous les jours ou très souvent des LGB plutôt que jamais. Les “*straights*” ont 2.17 (=1/0.46) fois plus de chances que les “*ambigu.ës*” de ne jamais fréquenter de LGB plutôt qu’en fréquenter tous les jours ou très souvent ». Lecture des coefficients : « Être “*straight*” plutôt qu’*ambigu.ë* diminue en moyenne de 1.33 le score de densité de l’homosexualité dans l’entourage. Augmenter d’un point le score d’hétérosexisme diminue de 0.26 en moyenne ce score de densité ».

Tableau t. Modèles « globaux » des régressions en isolant les LGB+ des « hétéros ambigu.ë.s »

	Régression de l'échelle d'hétérosexisme		Régression de l'échelle d'adhésion aux stéréotypes LGBT		Régression de l'échelle d'acceptation familiale		Régression de l'échelle d'embarras	
	R <sup>2</sup> = 0.63		R <sup>2</sup> = 0.58		R <sup>2</sup> = 0.59		R <sup>2</sup> = 0.47	
	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta	Coefficient	Bêta
« Straight ». Ref. : les « LGB+ »								
Hétéros-straight	1.05***	0.13	Pas sig.	-	1.46***	0.13	3.72*	0.07
Hétéros ambigu.ë.s	0.55**	0.06	Pas sig.	-	1.24***	0.09	3.21	0.05
Sexe. Ref. : homme	-0.29**	-0.03	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Fréquentation de LGB Ref. : Tous les jours ou très souvent								
Souvent	Pas sig.	-	Pas sig.	-	0.77**	0.06	2.74*	0.05
Rarement	0.83***	0.11	Pas sig.	-	1.45***	0.13	6.39***	0.13
Jamais	1.65***	0.13	Pas sig.	-	1.52***	0.08	11***	0.14
Religiosité Ref. : messe mensuelle ou hebdo								
De temps en temps	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-4.95*	-0.04
Cérémonies seulmt.	-1.26***	-0.15	Pas sig.	-	-0.84*	-0.08	-5.41**	-0.09
Jamais	-1.36***	-0.18	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-6.83**	-0.14
Vote 2017 Ref. : vote ext. gauches								
Hamon & Cheminade	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Macron	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Fillon & Lassalle	0.90***	0.08	-0.78*	-0.04	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Ext. droites	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Âge Ref. : 18-30 ans								
36-45 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
46-55 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
56-65 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-0.51	-	-5.27***	-0.08
66-84 ans	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	-2.76	-0.05

Niv. de diplôme Ref. : inférieur au bac								
Niv. bac	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Bac+2	0.44*	0.05	-0.68*	-0.04	Pas sig.	-	Pas sig.	-
> à bac+2	0.57**	0.08	-0.72**	-0.06	Pas sig.	-	Pas sig.	-
Taille d'agglo. : Ref. : rural & -2 000								
2 000 à 10 000	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
10 000 à 50 000	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
50 000 à 100 000	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-
100 000 et +	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.44*	0.05
Paris	Pas sig.	-	Pas sig.	-	Pas sig.	-	2.25	0.03
Ethnocentrisme	0.17***	0.14	Pas sig.	-	Pas sig.	-	0.69	0.09
Autoritarisme	0.07*	0.04	0.15*	0.06	Pas sig.	-	-1.48	-0.14
Sexisme	0.13***	0.15	0.29***	0.24	0.15***	0.14	0.72	0.15
Adhésion stéréotypes lgbt	0.34***	0.5			0.27***	0.27	0.55	0.13
Hétérosexisme			0.85***	0.57	0.47***	0.34	2.31	0.40

\*\*\* : significativité au seuil de 0.1 %. \*\* : significativité au seuil de 1 %. \* : significativité au seuil de 5 %.  
Coefficient sans astérisque : significatif au seuil de 10 %. Le « poids » de l'effet d'une variable comparé  
aux autres s'estime avec le coefficient bêta. Lecture : « Être hétéro-*straight* plutôt qu'avoir une auto-  
identification comme LGB+ augmente en moyenne de 1,05 points le score d'hétérosexisme ».



# **RÉFÉRENCES CITÉES.**

Achin, Catherine et Sandrine Lévêque. « Mind the Gap ! De la variable sexe au genre des comportements électoraux », *Travail, genre et sociétés*. 2018, vol.40 no 2. p. 33-50.

Adam, Philippe. « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*. 1999, vol.128. p. 56-67.

Alessandrin, Arnaud. *Sociologie des transidentités*. Paris : Le Cavalier Bleu. 2018. 136 p. (Mobilisations).

Arc, Stéphanie et Natacha Chetcuti. « A l'école de la diversité... Le traitement de l'homosexualité féminine dans une série populaire, l'exemple de "plus belle la vie" », *Miroir / miroirs*. 2015 no 4. p. 35-57.

Bajos, Nathalie et Nathalie Beltzer. « Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives » in Nathalie Bajos et Michel Bozon (eds.). *Enquête sur la sexualité en France : pratiques, genre et santé*. Paris : La Découverte. 2008, p. 243-271.

Bajos, Nathalie, Michèle Ferrand, et Armelle Andro. « La sexualité à l'épreuve de l'égalité » in Nathalie Bajos et Michel Bozon (eds.). *Enquête sur la sexualité en France*. Paris : La Découverte. 2008, p. 545-576.

Beaubatie, Emmanuel. « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Raisons politiques*. 2016, vol.62 no 2. p. 131-142.

Beck, François, Jean-Marie Firdion, Stéphane Legleye, et al. Les minorités sexuelles face au risque suicidaire. *Acquis des sciences sociales et perspectives*. Saint-Denis : INPES. 2014. 146 p. (Santé en action). En ligne : [https://www.unps.fr/unps\\_images/documents/sps-risques-suicidaires-minorites-sexuelles.pdf](https://www.unps.fr/unps_images/documents/sps-risques-suicidaires-minorites-sexuelles.pdf) [consulté le 20 octobre 2020].

Bereni, Laure, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, et al. *Introduction aux gender studies. Manuel des études sur le genre*. Bruxelles : de Boeck. 2008. 247 p.

Borrillo, Daniel. *L'homophobie*. Paris : Presses Universitaires de France. 2001. 127 p. (Que sais-je?).

Bourdieu, Pierre. *La domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil. 2002. 177 p.

Broqua, Christophe et Pierre-Olivier de Busscher. « La crise de la normalisation. Expérience et condition sociales de l'homosexualité en France » in Christophe Broqua, France Lert et Yves Souteyrand (eds.). *Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires*. Paris : ANRS. 2003, p. 19-33. (Sciences sociales et sida).

Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris : La Découverte. 2006.

Chamberland, Line et Christelle Lebreton. « Réflexions autour de la notion d'homophobie :

succès politique, malaises conceptuels et application empirique », *Nouvelles Questions Féministes*. 2012, vol.31 no 1. p. 27-43.

Chauvin, Sébastien et Arnaud Lerch. *Sociologie de l'homosexualité*. Paris : La Découverte. 2013. 125 p. (Repères. Sociologie).

Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*. Paris : Payot. 2010. 299 p. (Petite Bibliothèque Payot).

Chetcuti, Natacha et Gabriel Girard. « L'appropriation d'une sexualité minorisée », *Revue ¿ Interrogations ?* 2015, vol.21. En ligne : <https://revue-interrogations.org/L-appropriation-d-une-sexualite> [consulté le 20 octobre 2020]

Chiche, Jean et Florence Haegel. « Les connaissances politiques » in Gérard Grunberg, Nonna Mayer et Paul Sniderman (eds.). *La démocratie à l'épreuve*. Paris : Presses de Sciences Po. 2002, p. 273-292. (Académique).

Clair, Isabelle. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*. 2012, vol.60 no 1. p. 67-78.

CNCDH. *La lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie*. Paris : La documentation française. 2018. 345 p.

Crépon, Sylvain. « La politique des mœurs au Front national » in Sylvain Crépon, Nonna Mayer et Alexandre Dézé (eds.). *Les faux-semblants du Front national. Sociologie d'un parti politique*. Paris : Presses de Sciences Po. 2015, p. 185-205.

Donegani, Jean-Marie. *La liberté de choisir : pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*. Paris : Presses de la FNSP. 1993. 485 p.

Duggan, Lisa. « The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism » in Russ Castronovo et Dana Nelson (eds.). *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics*. Durham : Duke University Press. 2002, p. 175-194.

Équipe VIRAGE de l'Ined. *Violences intrafamiliales : les filles et les jeunes LGBT plus touchés*. Défenseur des droits. 2020. En ligne : <https://www.defenseurdesdroits.fr/fr/communiquede-presse/2020/04/etude-sur-les-violences-intrafamiliales-les-filles-et-les-jeunes-lgbt> [consulté le 20 octobre 2020].

Eribon, Didier. *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion. 2012. 615 p. (Champs essais).

Fassin, Eric. *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris : Editions Amsterdam. 2008. 202 p.

Fraïssé, Christèle et Jaime Barrientos. « Le concept d'homophobie : une perspective psychosociale », *Sexologies*. 2016, vol.25 no 3. p. 133-144.

Gault, Guénaëlle. « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ? L'opinion, le mariage et l'adoption pour les couples homosexuels. Enquêtes TNS Sofres de 1973 à 2012 » in Kantar Sofres (ed.). *L'État de l'opinion* 2013. Paris : Seuil. 2013, p. 211-226.

Gaxie, Daniel. *Le cens caché : inégalités culturelles et ségrégation politique*. Paris : Seuil. 1978. 268 p. (Sociologie politique).

Girard, Gabriel. « France. Les jeunes gais des années 2000 : une “population vulnérable” ? » in Véronique Blanchard, Régis Revenin et Jean-Jacques Yvorel (eds.). *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*. Paris : Autrement. 2010, p. 339-351. (Mutations).

Gross, Martine. « Être chrétien et homosexuel en France », *Sociétés contemporaines*. 2008, vol.71 no 3. p. 67-93.

Herek, Gregory M. « Beyond “Homophobia” : Thinking About Sexual Prejudice and Stigma in the Twenty-First Century », *Sexuality Research & Social Policy*. 2004, vol.1 no 2. p. 6-24.

Herek, Gregory M. et Kevin A. McLemore. « Sexual Prejudice », *Annual Review of Psychology*. 2013, vol.64. p. 309-333.

Jackson, Stevi et Christine Delphy. « Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité », *Nouvelles Questions Féministes*. 2015, vol.34 no 2. p. 64-81.

Jaunait, Alexandre, Amélie Le Renard, et Élisabeth Marteu. « Nationalismes sexuels ? Reconfigurations contemporaines des sexualités et des nationalismes », *Raisons politiques*. 2013, vol.49 no 1. p. 5-23.

Kitzinger, Celia. « Heteropatriarchal language: The case against “homophobia” », *Gossip: A Journal of Lesbian Feminist Ethics*. 1986, vol.5. p. 15-20.

Kraus, François. Gays, Bis, *Lesbiennes : des minorités sexuelles ancrées à gauche*. Rapport n° 8. CEVIPOF-Ifop. 2012. (Les électors sociologiques). En ligne : <https://www.ifop.com/publication/minorites-sexuelles-ancrees-a-gauche/> [consulté le 20 octobre 2020].

Kunert, Stéphanie. « Figures de l'homosexualité : la construction d'un “stéréotype gay” dans les discours et la pratique du marketing » in Christophe Bareille (ed.). *Homosexualités, révélateur social ?* Mont-Saint-Aignan : Publications des universités de Rouen et du Havre. 2010, p. 259-268.

Lafont, Valérie. « Les jeunes militants du Front national : trois modèles d'engagement et de cheminement », *Revue française de science politique*. 2001, vol.51 no 1. p. 175-198.

Leroy, Stéphane. « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité »,

*Annales de géographie*. 2005, vol.646 no 6. p. 579-601.

Mayer, Nonna. *Ces français qui votent Le Pen*. Paris : Flammarion. 2002. 478 p. (Document).

Meslay, Gaëlle. *La reconnaissance sous contraintes. Le choix du mariage pour les couples de même sexe dans le contexte d'une ouverture des droits*, thèse de doctorat en Sociologie. Paris : Sorbonne Université. 2020. 584 p.

Michelat, Guy et Claude Dargent. « Système symbolique catholique et comportement électoraux », *Revue française de science politique*. 2015, vol.65 no 1. p. 27-60.

Neisen, Joseph H. « Heterosexism. Redefining Homophobia for the 1990's », *Journal of Gay & Lesbian Psychotherapy*. 1990, vol.1 no 3. p. 21-35.

Paternotte, David et Roman Kuhar. *Campagnes anti-genre en Europe : des mobilisations contre l'égalité*. Lyon : Presses universitaires. 2018. 363 p.

Perreau, Bruno. *Qui a peur de la théorie queer?* Paris : Les Presses de Sciences Po. 2018. 320 p. (Académique).

Portier, Philippe. « Pluralité et unité dans le catholicisme français » in Céline Béraud, Frédéric Gugelot et Isabelle Saint-Martin (eds.). *Catholicisme en tensions*. Paris : Editions de l'EHESS. 2012, p. 19-36.

Rault, Wilfried. « Secteurs d'activités et professions des gays et lesbiennes en couple : des positions moins genrées », *Population*. 2017, vol.72 no 3. p. 399-434.

Rault, Wilfried. « Les attitudes "gayfriendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*. 2016a no 213. p. 38-65.

Rault, Wilfried. « Les mobilités sociales et géographiques des gays et des lesbiennes. Une approche à partir des femmes et des hommes en couple », *Sociologie*. 2016b, vol.7 no 4. [consulté en ligne le 14 février 2019].

Rault, Wilfried. « Parcours de jeunes gays dans un contexte de reconnaissance. Banalisation des expériences ou maintien des singularités ? », *Agora débats/jeunesses*. 2011, vol.57 no 1. p. 7-22.

Rault, Wilfried. « Entre droit et symbole. Les usages sociaux du pacte civil de solidarité », *Revue française de sociologie*. 2007, vol.48 no 3. p. 555-586.

Réguer-Petit, Manon et Léa Morabito. « Les traces de la Manif pour tous » in Florent Gougou et Vincent Tiberj (eds.). *La déconnexion électorale. Un état des lieux de la démocratie française*. Paris : Fondation Jean-Jaurès. 2017, p. 95-105.

Renahy, Nicolas. *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris : La Découverte.

2005. 284 p. (Textes à l'appui. Enquêtes de terrain).

Rich, Adrienne. « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. », *Nouvelles Questions féministes*. 1981 no 1. p. 15-43.

Rollet, Brigitte. « Le PaCS est-il soluble dans le PAF ? Les personnages homosexuels dans les fictions télévisées françaises (1995-2005) », *Modern & Contemporary France*. 2006, vol.14 no 3. p. 331-346.

Roux, Guillaume. « Homosexualité et homoparentalité : une très forte évolution » in Pierre Bréchon, Frédéric Gonthier et Sandrine Astor (eds.). *La France des valeurs : quarante ans d'évolutions*. Grenoble : Presse universitaire de Grenoble. 2019, p. 108-112.

Sainsaulieu, Ivan et Muriel Surdez (eds.). *Sens politiques du travail*. Paris : Armand Colin. 2012. 365 p. (Recherches).

Schwartz, Olivier. *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*. Paris : Presses universitaires de France. 2012. 531 p.

Sineau, Mariette. « L'életrice paradoxale » in Pierre Bréchon, Annie Laurent et Pascal Perrineau (eds.). *Les cultures politiques des Français*. Paris : Presses de Sciences Po. 2000, p. 111-136. (Académique).

Tissot, Sylvie. *Gayfriendly : acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New York*. Paris : Raisons d'agir. 2018. 321 p.

Tricou, Josselin. « Entre masque et travestissement. Résistances des catholiques aux mutations de genre et détournement de pratiques de luttes émancipatrices au sein de la Manif pour Tous : Le cas des Hommen », *Estudos de Religião*. 2016, vol.30 no 1. p. 45-73.

Warner, Michael. *Fear of a queer planet : queer politics and social theory*. Minneapolis : University of Minnesota Press. 1993. 334 p.

Enquête Presse Gay 2004. ANRS et INVS. 2007. En ligne : [http://www.invs.sante.fr/publications/2007/epg\\_2004/](http://www.invs.sante.fr/publications/2007/epg_2004/) [consulté le 20 octobre 2020].



